Doctorat en Anthropologie

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, EHESS

Paris, février 1996

INTRODUCTION

PREMIER TERRAIN: Appui Technique,
UNE EXPERIENCE DE COOPERATION
EN AFRIQUE DE L'OUEST 82

DEUXIEME TERRAIN: Autogeneración,
UNE EXPERIENCE DE COOPERATION AU MEXIQUE 250

RESULTATS 368

CONCLUSION 522

BIBLIOGRAPHIE 543

ANNEXE

RESULTATS

3.1 PARTAGE DU SAVOIR TECHNIQUE 370

3.2 REGARDS PORTES SUR LE CHERCHEUR ET EFFETS DE SA PRESENCE 378

3.3 INTERFACE ENTRE ETRANGERS ET AUTOCHTONES 386

3.4 INTERPRETATION DES RESULTATS DE L'ENQUETE 400
3.4.1 Bilan des relations entre les acteurs d'Appui Technique 406
3.4.2 Bilan des relations entre les acteurs d'Autogeneración..... 420

3.5.1 L'AUTONOMIE DES ECHANGES A PARTIR DU VECU DES ACTEURS 431

3.5.2 L'AUTONOMIE DES ECHANGES PAR RAPPORT AUX SAVOIRS TECHNIQUES 440

3.6 RECEPTION DES RESULTATS DANS LES INSTITUTIONS DES DEVELOPPEURS 448

3.7 RETOUR METHODOLOGIQUE ET MODES DE COMMUNICATION 454

3.8 DIVERSITE DES CONSTRUCTIONS D'ALTERITE 474

3.9 TRAVAIL SYMBOLIQUE DES DEVELOPPEURS ET DES DEVELOPPES . 502

3.10 CONCLUSION 522

3. RESULTATS

Cette dernière partie reprend quelques-unes des questions rencontrées au cours de la reconstruction des terrains et qui sont jusque-là restées en suspens. D'abord, je caractériserai la modalité des objets des projets, les savoirs techniques en question, ensuite, les effets de ma présence sur les terrains et le fonctionnement de l'interface. Sur cette base, je présenterai mon interprétation de ces événements "projets". Au cours des chapitres suivants (3.5 et la suite), je chercherai à qualifier et à discuter ces interprétations.

En adoptant le même regard vis-à-vis de projets aussi différents qu'Autogeneración et Appui Technique, j'espère faire apparaître ce que se joue dans un tel projet de coopération. Comme l'a souligné Jean-François Baré, (Baré, 1987a, p. 267), ainsi que beaucoup d'autres institutions de la modernité sociale, les efforts de la coopération restent méconnus. Le premier pas de recherche, à savoir la définition de l'objet, est l'étape la plus difficile. Peut-on parler de la coopération technique comme d'un objet spécifique, au-delà de la diversité des institutions et de la pluralité des discours ? Y a-t-il quelque chose dans leur style, leur forme, leur mise en place qui leur donne une cohérence, au-delà du jargon officiel d'aide, d'assistance ou de développement ?

Repérer les points communs à plusieurs projets permet de construire un objet de recherche.

3.1 PARTAGE DES OBJETS

Le plus simple serait de partir du constat que les projets ne sont que des discours qui s'autogèrent et s'autosuffisent. Tout se dit, tout se passe[1] et rien ne réussit, c'est le constat d'un non-événement. Autogeneración et Appui Technique étaient des espaces de communication au sein desquels la réflexion des acteurs a largement dépassé la réflexion dans la conception des projets. Au lieu de m'intéresser aux objectifs concrets, je me propose d'étudier l'expérience que ceux-ci représentent pour leurs acteurs. Les enjeux individuels, nés à la faveur de ces projets, dépassaient la portée de Technoscience, d'Experconsult ou des institutions nationales. En évoquant l'emprise de la situation des rencontres, j'ai d'abord cherché à montrer comment les rencontres étaient tributaires du quotidien. Je ne pense pas que les acteurs procédaient à l'aveuglette parce que ces projets étaient insuffisamment définis. Le facteur principal en était la complexité de la rencontre qui surchargeait les acteurs. La construction des résultats dans ce chapitre manifeste cette surcharge sans pourtant diminuer son statut primordial; autrement dit, je ne transforme pas ce qui s'est passé en une meilleure définition des projets. Les deux cas étudiés étaient loin d'être des non-événements car mon propos se place en dehors de l'optique du développement (l'objectif annoncé dans le chapitre 0.3).

[1] Selon Claude Freud, le bureau d'évaluation des projets, au sein d'un Ministère en France, a été fermé parce que sa présence dérangeait, (Freud, 1988, p. 6). On peut faire l'hypothèse que ce qui gênait le plus c'était l'inévitable révélation que les actions des projets *"demeurent dans leur énoncé"*, (Freud, dans ORSTOM, 1986, p. 296), mais cette hypothèse maintient l'exigence d'efficacité d'un développement à partir des projets.

3.1 LE PARTAGE DU SAVOIR TECHNIQUE (COMMUNAUTE DE VUES)[2]

Dans les chapitres 1.4 et 2.4, les objets respectifs ont été rapidement esquissés pour faciliter la lecture. Dans la suite du chapitre 3, le partage du savoir technique par les étrangers et les locaux est établi : des deux côtés, les individus partageaient son appréciation, et s'étaient accordé sur sa signification. Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de préciser l'appréciation qu'avaient les deux parties du savoir technique.

Dans le cadre d'Appui Technique, les artisans connaissaient déjà les machines que les étrangers cherchaient à introduire. Ils avaient produit ces machines (charrettes, moulins, décortiqueuses) mais leur manque de savoir-faire les avait empêché de les adapter et de les optimiser. Qui plus est, les plans apportés par les étrangers représentaient une avancée importante[3]. Les artisans et les experts appréciaient l'objet du projet, c'est-à-dire les constructions optimisées. Mais artisans et étrangers appréciaient-ils de la même façon cette avancée ?

Deux faits permettent de répondre à cette question. Au cours d'une discussion entre étrangers et artisans sur la fabrication des charrettes, ces derniers avaient fait référence aux exigences formulées par les paysans qui avaient acheté les premières charrettes. Le point faible était notamment le rapport entre la dimension de la surface à charger et la dimension de l'armature en fer qui formait le châssis sous cette surface. Les étrangers, eux, s'appuyaient sur leurs expériences dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest, où toutes les charrettes sont déjà fabriquées localement. Les artisans étaient sensibles à leurs arguments car ils estimaient que les artisans sénégalais, par exemple, disposaient de connaissances supérieures aux leurs, et que, par conséquent, il fallait suivre ces avances

[2] Dans le sens envers du grand partage, (Latour, 1983).

[3] La présentation d'un objet dans le chapitre 1.4 donne un aperçu des raisonnements de cette avanceé pour le cas d'une brouette.

techniques. Quand les étrangers ont demandé aux artisans s'ils souhaitaient obtenir les plans ou plutôt des gabarits[4], ou encore des débits du dessin des charrettes, ils ont répondu en affirmant en majorité que les gabarits leur permettraient de reproduire aux mieux ces charrettes. Les étrangers estimaient également que les gabarits étaient le véhicule adéquat car ils indiquent précisément le rapport entre la surface et le châssis.

Le deuxième fait qui sert d'exemple pour répondre à la question du partage de l'objet est l'appréciation de la brouette. Un expert avait fourni un plan d'une brouette et un artisan (M.Mohammad) et ses ouvriers tentaient de le fabriquer. Le résultat n'a pas correspondu aux attentes de l'expert qui l'a qualifié de "*trop vilain*" pour trouver des acheteurs potentiels. Quelques semaines plus tard, un autre artisan m'a expliqué comment il voulait profiter de son travail dans le projet : à savoir ne pas fabriquer de choses aussi "*vilaines*" que cette brouette. Il avait déjà fait l'expérience de cette exigence des acheteurs avec nombre d'autres produits qu'il avait tenté de fabriquer et d'améliorer auparavant. Il s'est servi de façon semblable du concept que l'expert avait utilisé (ni l'expert ni l'artisan n'aurait prononcé ce mot l'un en présence de l'autre). Ces deux faits montrent que les expériences techniques des artisans et des étrangers étaient assez proches, ce qui me permet de dire qu'ils partageaient ces objets[5].

Dans le cas d'Autogeneración, le savoir à transférer représentait également une avancée technique qui devait aboutir à des réalisations démonstratives. Mais là, il s'agissait d'installations pour la production d'électricité (turbines et échangeurs de chaleur). Pour réaliser cette avancée, l'équipe des experts devait se servir de nombreux programmes de calculs informatiques (par exemple de thermodynamique), et en sortir des paramètres correspondant aux données

[4]Un gabarit est un modèle de construction en vrai grandeur, qui permet de percer et de monter des pièces afin d'assurer l'uniformité des produits. En fonction des compétences d'un artisan il peut se servir d'un seul outil ou des trois, plans, gabarit et débits, pour réaliser la production.

[5]La limite du partage des objets techniques est esquissée dans le chapitre 1.8.6. Notamment en ce qui concerne l'outillage d'un menuisier métal comme les meuleuses, les postes de soudure, les perceuses, etc., les experts et les artisans partageaient l'appréciation quant à la qualité de l'outil et quant au résultat obtenu avec cette outil. Les étrangers comptaient par exemple sur la capacité des artisans à compenser, grâce à leur dexterité manuelle, quelques insuffisances de l'outillage disponible pour la fabrication des prototypes.

d'opération des usines mexicaines.
Les ingénieurs mexicains avaient déjà fait ce type d'analyse auparavant. Les étrangers alors étaient censés apporter une meilleure maîtrise conceptuelle, propice à des réalisations novatrices[6], en profitant des expériences faites aux Etats-Unis et en Europe au cours des dernières années. Les membres de l'équipe avaient aussi une vision commune du savoir apporté. La qualité des résultats (études de faisabilité technique et économique) se mesurait à la pertinence des calculs. L'intérêt pour le savoir des étrangers consistait en ces qualités techniques qui se révélaient dans les critères de faisabilité (la réalisation physique était évidente).

Les ingénieurs mexicains avaient une expérience divergente en la matière, d'où quelques différences dans leurs appréciations. Les deux ingénieurs mexicains ayant le plus d'expérience pratique, voyaient rapidement la qualité analytique des calculs des étrangers. Ils admiraient les compétences de M.John et cherchaient à suivre les objectifs techniques qu'il proposait. Les débats autour des détails étaient toujours les mêmes. M.John leur rappelait l'importance qu'il y avait à considérer les détails qui à la fin faisaient une différence. Mais avec 30 ans de carrière, et même en acceptant les arguments des étrangers, il leur était difficile de changer leurs habitudes. Tous les ingénieurs étrangers appréciaient fortement ces ingénieurs mexicains très expérimentés. Car dans le cas où les étrangers mettaient en cause la pertinence des données fournies par l'usine, ces ingénieurs mexicains étaient, en quelque sorte, l'instance d'appel suprême. Sachant que ces ingénieurs acceptaient au préalable que la mise en cause soit justifiée, les étrangers pouvaient éviter de se confronter aux les ingénieurs des usines. Pour les ingénieurs mexicains expérimentés, le partage de l'appréciation de la qualité technique était donc pratique quant aux opérations dans les usines et, en deuxième lieu, théorique.

Les autres ingénieurs mexicains évaluaient le savoir apporté en s'appuyant sur leurs connaissances théoriques. En effet, ils avaient peu d'expérience en usine. Par contre, ils avaient beaucoup plus de facilité à manier les outils informatiques. Ils les manipulaient aussi bien que les étrangers (les mexicains expérimentés

[6] Soit des adaptations d'installations éxistantes, soit la construction de nouvelles centrales électriques.

travaillaient seulement avec un crayon et du papier). Ces ingénieurs mexicains devaient soutenir l'équipe dans les tâches répétitives. La finalité pratique des résultats des calculs n'était pas toujours claire pour eux. A l'exception de M.Ramón, ils acceptaient cependant de suivre les directions des étrangers pour pouvoir comprendre ultérieurement la pertinence des calculs, car ils voyaient la ressemblance des calculs avec les bases qu'ils avaient déjà acquises. De même MM.Aníbal, Miguel et Silvio partageaient l'objet plutôt sur l'analyse théorique, mais ils pouvaient davantage en apprécier la profondeur conceptuelle car ils enseignaient à l'université de Mexico et ils avaient déjà fait l'expérience des difficultés face aux demandes des usines. M.Aníbal et M.Silvio s'attendaient à plus de dirigisme de la part des étrangers. En l'absence d'un tel dirigisme, ils répétaient les calculs des étrangers et cherchaient à se saisir de leur savoir-faire en accordant une grande attention aux moindres détails.

Dans les deux projets, le savoir technique était partagé du fait d'expériences antérieures[7]. Le partage des objets techniques était constaté par les acteurs dans les deux cas, mais la façon de le réinvestir ce partage prenait différent sens dans le travail commun. Les raisons principales de ces différences n'étaient ni les caractéristiques des savoirs, ni la maîtrise de ces savoirs. Sans poursuivre cette piste, je considère, à titre d'hypothèse, que la différence dans la maîtrise technique entre étrangers et locaux s'explique seulement par la compétence professionnelle de leurs entreprises. En effet, avec un même savoir-faire initial, les ingénieurs d'un des bureaux d'études mexicains n'ont pas les mêmes possibilités que les ingénieurs d'Experconsult.

Les étrangers venaient d'entreprises qui diffusaient beaucoup plus d'informations que les entreprises des locaux. Cette explication était d'ailleurs revendiquée par les étrangers et les locaux.

Les Ouestafricains tout autant que les Mexicains ont cherché à s'approprier tout ce qui venait de Technoscience et d'Experconsult. Les conditions qui faisaient que les structures professionnelles étaient plus performantes n'étaient pas claires

[7] Le poste à soudure, la qualité du produit de l'atelier, le modèle thermodynamique et les paramètres d'opération des turbines entraînent une accumulation de savoir-faire semblable pour les locaux et pour les étrangers.

pour eux mais ils n'en ont douté à aucun moment[8].

Si l'on force quelque peu la démonstration, on peut affirmer que l'on rencontre ici les limites du développement et de l'avancée technologique escomptés. Tout ce qui peut se dire sur le contenu strictement développemental est dit. Il est certainement possible de mieux définir les différences de maîtrise technique, mais cela ne ferait que reprendre les termes techniques. Un détour rapide par la littérature traitant de la technique moderne et notamment le débat entre Herbert Marcuse et Jürgen Habermas permet de mieux expliquer cela. Ce débat sur la façon de poser la problématique du changement scientifique et industriel dans les sociétés modernes, est aussi pertinent pour lire la situation au Mexique et au Ouestaf. En outre, ce détour démontrera qu'une interrogation de la transferabilité des savoirs n'a pas de sens. Je prolongerai par là-même les conclusions d'Axelle Kabou résumées à la fin du chapitre sur la recherche et la coopération (0.5).

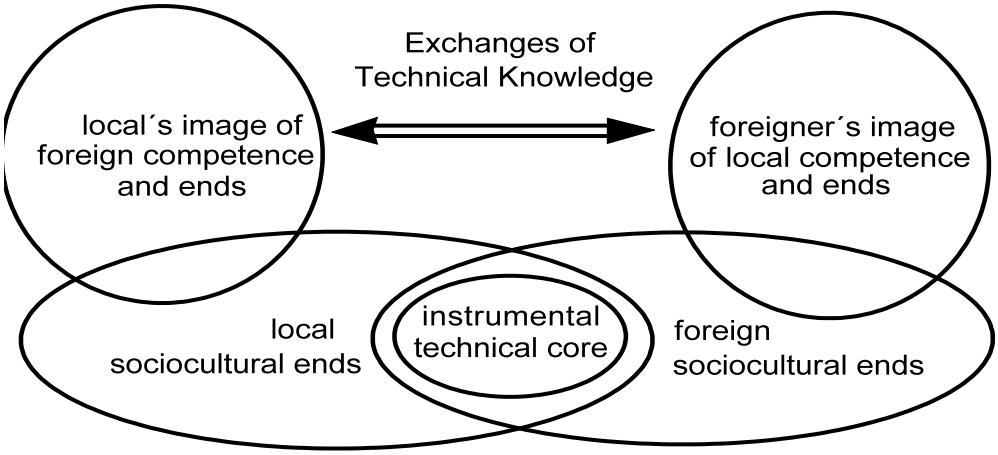
Constater qu'experts autochtones et étrangers partageaient un savoir-faire technique est en contradiction avec l'opposition classique technique / culture qui stipule que la technique est une menace contre la culture, et que la culture se constitue en système de défense contre la technique. Les savoirs techniques déployés dans Appui Technique et Autogeneración ont une essence instrumentale qui est partagée par ces acteurs, mais cela ne comprend pas les significations culturelles de ces techniques. Cette essence ne permet pas de transmettre le caractère idéologique de la technicisation moderne. En elle-même, la technique ne saurait être dominante.

Destiné à un usage pratique, les objets techniques existent aussi bien chez les locaux que chez les étrangers. Mais le sens de ces fins matérielles est bien différent selon les contextes. Les objets techniques acquièrent des significations

[8] Avec cette conclusion sur le partage des objets, je n'ai pas contredit la M.Martin et M.Jacques quand ils supposaient en préalable qu'ils étaient incapables de défaire la blancheur de leur savoir-faire. Lorsqu'ils affirmaient ne pas proposer "des idées de blancs" (1.7.3), ils pouvaient avoir la certitude de ne pas avoir des propos "blancs" et tout aussi bien la certitude que ces propos apparaitraient blancs. Notamment parce qu'ils n'avaient pas la possibilité de connaître ce qui faisait la blancheur d'un savoir. En regardant comment ils construisaient des particularités locales du savoir technique, ils suivaient les manipulations esquissées, avec lesquelles ils percevaient tout ce qui était ouestafricain pour eux (1.7.4). Non seulement cela, mais à aucun moment, je ne peux "vérifier" le raisonnement d'un acteur de mes terrains. Dans un retour méthodologique je poserai les conditions dans lesquelles je peux rajouter quelque chose à la perspective des uns ou des autres.

supplementaires : ils viennent du monde des étrangers et passent aux mondes autochtones. Le schéma suivant représente ce passage.

Espace Technique :



Ce passage pose problème car il s'effectue en fonction des significations que chacun perçoit chez l'autre. Les limites socioculturelles à des usages pratiques ainsi que le caractère purement instrumental des objets techniques ne sont pas visibles pour chacun (la différence entre le cercle au milieu et l'ellipse). Toutes les raisons socioculturelles apparaissent uniquement comme produites à partir de l'essence instrumentale des techniques. Ainsi, il s'avère impossible de comprendre ce qui relève du socioculturel, qui rend le technique significatif chez eux, et ce qui relève de savoir instrumental (d'où la force idéologique de la technologie). Une technique ou un savoir-faire n'apparaissent communs pour les autochtones et les étrangers qu'une fois les différences socioculturelles reconnues[9].

[9] Quant au tracé exact de l'intersection entre raisons socioculturelles étrangères et raisons socioculturelles locales, il est important de remarquer que celui-ci devrait varier selon les personnes. Pour MM.Osama, Ngerbo, Lawan, Togola et M.Genbo chez les

Dans le dernier chapitre de "L'institution imaginaire de la société", Cornelius Castoriadis a montré que ni la position matérialiste, ni la position hégélienne de la technique n'est tenable (déjà dans l'œuvre de Karl Marx, Castoriadis, 1975, p. 478). Le dispositif matériel d'une machine n'amène pas en soi au capitalisme et une machine n'est pas non plus déterminée par son immersion dans la totalité d'un monde social. Ce qu'il y a d'intrinsèque dans une technique ne permet pas d'en reconnaître la pratique. Pour ces raisons, il est possible que le noyau de technique (le cercle au milieu) peut faire partie de fins socioculturelles différentes, même si ces fins sont largement différentes et ont un contenu commun limité.

Les réflexions d'Arnold Gehlen, Jacques Ellul, Herbert Marcuse et Jürgen Habermas portent aussi sur l'étonnante capacité des techniques à évoluer à l'intérieur d'un ensemble de définitions relatives à leur finalité, à l'intérieur de la "*Zweckrationalität*" d'une société, et de pouvoir exister aussi bien dans d'autres ensembles de finalité. Marcuse aboutit à la conclusion que la technique peut tout aussi bien libérer l'homme que le rendre prisonnier. Le cercle au centre de mon schéma s'agrandit alors pour englober les fins techniques socioculturelles, et cela est une autre formulation de l'Homme Unidimensionel, (Marcuse, 1967). En effet, la société-fabrique n'a plus de choix[10]. Comme Marcuse, Habermas constate que la science et la technique se transforment en idéologie, plus souple et plus forte que les idéologies précapitalistes; mais, à la différence de Marcuse, Habermas conteste l'utopie d'une technique non-aliénante. C'est à dire qu'il n'est pas possible, selon lui, de définir une "*Zweckrationalität*" dans laquelle le technique serait réduit à un espace au sein des fins socioculturelles car il n'y a rien à l'intérieur d'une "*Zweckrationalität*" qui détermine l'usage que la société de fait[11].

---

artisans et pour les experts locaux, le schéma était correct. Pour M.Aziz, M.Jeanta et M.Hachim, il possible que certaines fins purement instrumentales des techniques restaient inconnues, dans ce cas, la ligne qui trace les raisons socioculturelles locaux devrait aussi couper le noyau de technique instrumental opérationnel, en excluant une partie de l'instrumental. Mais ce détail ne changait pas les processus de passage.

[10]A partir de la rationalité instrumentale des sciences, devenues techniques, qui ont créé les techniques modernes. Cette conception chez Marcuse est contraire au concept de la *Zweckrationalität* chez Max Weber, où il est limité à certains domaines de la vie sociale.

[11]Ce débat a été poursuivi par un éclatement de ce qui fait technique, vers une mise en cause de sa cohérence, en montrant que ce concept ne permet pas d'englober l'ensemble des bases technico-scientifiques, mais on s'est éloigné encore davantage d'une conclusion. "La Technique et la Science comme Idéologie", (Habermas, 1973), reste encore une référence de base.

Tout le problème réside à l'intérieur de l'usage idéologique que la société fait des techniques.

Il en découle que le travail des experts porte exclusivement sur ces usages et, au lieu de confronter les différences des techniques en question, le travail des experts peut seulement avancer grâce à l'identité de l'aspect technique chez les uns et les autres.

Marcuse voyait une domination à travers la "*Zweckrationalität*" des techniques. Dans ce cas, il faudrait établir que les étrangers imposent les fins qui sont intrinsèques à ces techniques. Ainsi, les experts autochtones se seraient déjà transformés en porteurs de cette domination de la technique moderne car ils auraient accepté et intériorisé cette "*Zweckrationalität*" pour la partager; il n'y aurait alors plus matière à débattre. Au vu des événements dans les deux projets étudiés, il me semble que Marcuse avait tort de chercher cette domination à l'intérieur des techniques. Mais il n'est pas possible d'établir cela à partir de réflexions théoriques[12]. La force et la richesse des opérations idéologiques, décrites dans les chapitres 3.4 et 3.5, permettront de constater, comme Habermas le soupçonne, que la domination reste d'abord dans l'usage que les experts font des techniques.

En anticipant mon interprétation dans le chapitre 3.4, il en résulte que toutes les techniques sont transférables parce qu'elles sont des techniques. Mais, au-delà, il y a une transformation des fins socioculturelles nécessaires pour qu'on puisse se servir des techniques dans un autre environnement. Les experts partageaient la finalité des objets techniques, des plans des charrettes, des calculs thermodynamiques, etc.. Les différences apparaissaient avec les significations de ces finalités. Dans la plupart des cas, ces différences étaient dues à l'origine d'un objet ou d'un savoir. Elles sont d'ordre technique mais également non-technique. Souvent, quand les experts autochtones avaient fait usage des objets techniques de façon contradictoire selon les étrangers, ces derniers ignoraient simplement la transformation aux fins socioculturelles autochtones et inversement. A chaque fois qu'une différence de ce type surgissait, il était possible de s'entendre, de résoudre la contradiction apparente. Mais ces occasions ne se

[12] Selon la conception de la théorie critique d'Herbert Marcuse, la vérification empirique directe est une opération sans intérêt.

sont pas suffisamment produites et les ententes mutuelles n'ont pas été clairement acquises. S'adressant à des professionnels autochtones qui exerçaient leur métier dans le domaine cible du projet, la collaboration pouvait se fonder sur le noyau technique du savoir en question. Mais la collaboration ne pouvait se réaliser qu'après une transformation du tout autour du noyau technique, ce qui était difficile à opérer car les experts échangeaient les significations de l'Autre auquel ils s'adressaient.

En parcourant la littérature spécialisée, on voit combien il est difficile de trancher entre les raisonnements sur le caractère impérialiste, néo-colonial et sous-développant des savoirs techniques, et ses opposés, c'est-à-dire les raisonnements sur le caractère développant, libérateur et d'assistance. Il me semble que la recherche doit affirmer qu'il est possible qu'un même savoir technique puisse être développant ou sous-développant, selon le contexte, selon les acteurs et selon la conjoncture dans laquelle il se met en place, indépendamment du contenu technique propre.

3.2 REGARDS PORTES SUR LE CHERCHEUR ET LES EFFETS DE SA PRESENCE

Dans le chapitre sur la participation et l'observation d'Appui Technique (1.5) et dans le chapitre sur l'observation d'Autogeneración et la logique professionnelle du chercheur (2.5), les possibilités de dépouiller les échanges entre étrangers et autochtones sont établies en détail. En résumant les deux cas, la présence du chercheur devient plus claire.
Sa participation à Appui Technique a été possible parce que Technoscience (bureau d'étude français) pouvait se donner davantage des allures d'expert en matière de développement, ce qui s'est résumé nettement dans l'utilisation des résultats du chercheur pour un article de la revue de cet organisme (voir annexe).

Dans le projet Autogeneración, un détournement des résultats n'était pas nécessaire à cause de l'intérêt qu'avait Experconsult (société US-américaine) d'attacher le chercheur à l'organisme. Experconsult s'intéressait au chercheur en tant qu'individu ayant un curriculum vitae à vendre.
Ces aspects de la participation du chercheur étaient plus importants que, par exemple, le fait d'être payé pour participer à Autogeneración et de prendre en charge tous les frais de participation à Appui Technique. Le salaire a joué un rôle marginal, sur le terrain, étrangers et autochtones réagissaient à sa présence de chercheur. Peut-être les projets plus importants, comportant des enjeux économiques majeurs, ne sont-ils pas accessibles par une utilisation biaisée des résultats du regard ethnologique dans une revue ni par l'intérêt d'assurer le personnel d'un bureau d'études, mais plutôt par d'autres objectifs stratégiques des institutions, qui peuvent être soutenus par les résultats de la recherche. L'utilisation ou la mise en perspective des résultats par les institutions n'est pas une indication forte de la qualité de ces résultats. Elle est souvent impérative, mais l'utilisation en soi ne permet pas d'en tirer la conclusion qu'elle est scientifiquement utile ou justifiable (Augé, 1994, p. 128). D'un côté, il y a la réflexion sur les résultats : sont-ils

applicables ou non, pour qui ou au nom de qui ? Mais sur ce type de terrain, la question de l'utilisation du chercheur sur le terrain est plus importante[13].

Il y avait trois types d'utilisation dans Appui Technique comme dans Autogeneración.
Chez les autochtones : renforcer la distance étranger / autochtone ou de réduire cette distance,
chez les étrangers : réduire la distance. L'utilisation a toujours eu lieu au travers d'allusions faites à la présence du chercheur ou à ses activités de documentation pour en isoler un aspect qui permettait une proclamation en public. Pour l'efficacité de l'utilisation, il était important de saisir une opportunité pour le faire au lieu d'en créer une. En cela, les utilisations disent quelque chose sur la logique de communication entre les participants des projets, il fallait faire comme si on ne faisait rien de particulier, comme si le sens de l'utilisation "allait de soi", et venait de la situation de tous.

Dans Autogeneración, le chercheur est apparu non seulement comme expert-ingénieur. Face au chercheur, les experts mexicains renforçaient les défauts des institutions mexicaines; le chercheur remettait en cause leur position d'expert, ce qui créait le besoin de se distancier de ces institutions, d'où l'évocation du "Malinchisme" dans la plupart des entretiens. L'attention ouverte pendant les entretiens, le magnétophone branché et la prise de notes s'orientaient autant vers les étrangers que vers les Mexicains et manifestaient ainsi que la réalité du projet était un produit de tous. L'expert mexicain qui se heurtait le plus à la distance entre étrangers et Mexicains a pu faire usage en ce sens de la présence du chercheur. Il remarquait en présence des autres experts :

[13] La reconnaissance pour le chercheur de la part des experts dans Appui Technique s'est maintenue pendant plus de deux ans. Même après l'annexion au rapport annuel de ses 8 pages d'analyse (écrites avant de partir du terrain), après la publication - propagation des "résultats" du chercheur par Technoscience (voir article dans l'annexe), et après une période suffisamment longue pour que son opinion perde toute prétention de pertinence sur la situation actuelle du projet, ils essayent encore de trouver des opportunités pour l'insérer dans leur organisme (de façon à ce qu'il soit rémunéré) et de l'associer au déroulement du projet. Les quelques suggestions qu'il a pu leur donner (voir p. 228) ne sont certainement pas suffisantes pour motiver cela. Leur rapport personnel n'était pas suffisamment étroit pour créer des liens d'amitié forts. Le contact avec l'EHESS par son intérmediaire n'est pas intéressant non plus, les liens entre Technoscience et l'EHESS se jouent à d'autres niveaux. Plus important que les résultats était l'utilisation de la présence de l'ethnologue sur le terrain. Leur appréciation du chercheur venait de son séjour dans le projet.

Ramón: *"on peut t'interviewer ?"*
chercheur: *"mais oui, avec plaisir"*
Ramón: *"mais sérieusement, il y a quelque chose dans ta manière de penser que je comprends pas encore, j'aimerais te comprendre"*
chercheur: *"d'accord"*, 8 avril.

Pour les autres experts mexicains, ce statut était moins compréhensible. L'étranger, le plus conscient de l'obstacle pour l'équipe posé par cette distance, a également fait usage du chercheur de cette façon. Deux jours plus tard, M.John a dit soudainement à haute voix avant tous les experts étaient présents:

"il ne m'interviewe pas ce Tom, les autres oui, j'espère bien qu'il le fera un jour", 10 avril.

Faire des entretiens était vu comme un effort pour prendre les difficultés de l'équipe au sérieux (scientifiquement), et ces difficultés devenaient alors moins pénibles. La majorité des experts était donc contents de les faire. Ils se sont déplacés à plusieurs reprises à la maison du chercheur et, à chaque fois, ils ont parlé plusieurs heures, jusque tard la nuit.

La place accordée au chercheur par les acteurs au sein des deux projets était fonction de son utilité quant aux enjeux individuels. Mais cet intérêt restait au-dessous du seuil idéologique dans Autogeneración, il n'y avait rien à faire passer à travers le chercheur : la réaction à son propos était limitée au face à face personnel. Dans Appui Technique, cet intérêt était au-dessus du seuil idéologique : faire appel à son activité de prendre des notes et de brancher son magnétophone pendant les réunions, était une intervention directe sur le déroulement du projet. Au-dessus du seuil idéologique, certains acteurs n'ont pas vraiment cherché à manipuler son rôle dans le projet, mais sa présence leur a servi. M.Martin, par exemple, s'est servi du chercheur pour avoir un informateur en cas de crise, M.Mondai pour passer ses demandes de soutien technique qu'il n'exprimait pas en présence des autres artisans, M.Ngerbo pour dérober des limes abîmées et M.Tahem pour donner l'impression qu'il avait les moyens de dialoguer avec les artisans. Mais ces utilisations étaient moins importantes que l'utilisation passive, c'est-à-dire les constructions de sens que ces acteurs ont pu faire en la présence du chercheur.

Lors du projet Appui Technique le chercheur apparaissait également en tant qu'expert durant les entretiens. Dans cette position, un entretien totalement non-directif était impossible. La dialectique du dialogue faisait qu'on jouait toujours sur la distance qu'on pouvait prendre par rapport aux événements en cours. Cela entraîne par conséquent un mode de lecture particulier des entretiens. Ceux réalisés avec les Français et les Ouestafricains étaient plus "serrés" puisque l'utilisation du chercheur était plus forte qu'au Mexique. Il leur fallait éviter de parler à quelqu'un d'un imaginaire (le colon, l'étranger - développeur, le grand frère, le sauvage) et tenter de renvoyer le chercheur à des évidences concrètes, comme si les événements allaient de soi. La présence continue du chercheur dans le projet jouait dans les entretiens comme un rappel des conflits. Ainsi, les éléments de l'imaginaire se trouvaient moins fréquents dans les paroles, mais la lecture des entretiens est possible.

Dans le projet Appui Technique, le chercheur est resté le "*Nasarra*" qui venait chercher du savoir, la différence entre un étudiant en thèse ou un chercheur de l'Orstom ou un consultant de l'ONU n'était pas perceptible aux yeux des Ouestafricains. Mais cette évidence a permis de l'utiliser de plusieurs façons. Un artisan a vérifié le vocabulaire arabe du chercheur et ultérieurement, quand la plupart des autres entrepreneurs étaient présents et attentifs, il s'est tourné vers le chercheur pour lui demander en arabe de trouver un tuyau. Le chercheur s'est mis à chercher et a répondu peu de temps après : "*on n'en a pas*".
L'artisan a applaudi et a commenté pour tout le monde :"*voyez, il comprend !*"
Cela a fait forte impression sur les autres artisans. Ils ont redéfini leur comportement face au chercheur. Il était pour eux hors de question que le chercheur ait pu suivre leurs arguments en arabe ou dans une des nombreuses langues locales, mais il avait affiché son intention d'entrer dans un rapport de réciprocité avec l'artisan. Les jours suivants, le chercheur fit l'objet de nombreuses sollicitations : souvent on testait des questions avant de les poser aux autres étrangers. Plusieurs d'entre eux l'ont invité à manger pour le présenter à leurs familles ou même à leur deuxième femme. Mais, quelques jours après, ce même artisan pouvait refuser de lui dire le nom de la rue où il habitait. Le chercheur était un outil servile, ils s'en servaient pour connaître le salaire d'un soudeur en France ou d'autres aspects de la situation des Français au Ouestaf. Ils se sont aussi servis

du chercheur pour construire leur image de l'étranger, pour lui donner plus de substance. Cela leur a permis d'y opposer ou de faire le lien avec la situation au Ouestaf.

Seul l'artisan qui a négligé tout élément de distance dans sa relation avec les étrangers (M.Mohammad) pouvait se servir du chercheur de cette façon pour un aspect d'Appui Technique, les autres, eux, faisant de grands détours pour éviter tout lien possible. La plupart des artisans restaient muets devant l'activité des étrangers et ne pouvaient pas non plus répondre aux incitations du chercheur à se prononcer.

Du côté des étrangers, les sollicitations étaient aussi nombreuses, ils estimaient que la présence du chercheur était une "*courroie de transmission qui permettait un rapprochement humain*". Pourtant ses activités de recherche leur apparaissaient gênantes : il s'approchait trop des autochtones. Ils appréciaient que le chercheur ait permis de cerner quelques-uns des éléments de la réalité locale du projet. Et sa crédibilité technique pouvait masquer ce caractère autochtone par du "technique", donc le rendre admissible pour eux. Les étrangers repoussaient tout autochtone non-technique dans une sphère stigmatisée et évacuée de la réflexion sur le projet. Seule la présence du chercheur, hormis toute sa capacité effective à traduire ou à accéder aux autochtones, a pu renverser cette évacuation. Ainsi le chercheur a permis aux étrangers d'enrichir leur perception du local (voir 1.6.4). Par contre faire un entretien avec un Français était perçu comme farfelu pour M.Richard et M.Jacques, c'est-à-dire, totalement en dehors de leur réflexion technique sur le projet. Ils se pensaient comme des techniciens et donc des acteurs neutres.

Le rapprochement du chercheur entre le projet et la situation quotidienne dans la capitale de Ouestaf faisait que M.Richard attribuait un caractère bénévole à son engagement. Par contre, dans le discours de M.Jacques, la situation locale était présente, d'où son sentiment de s'être "*confessé*" dans l'entretien. Leur rejet de l'entretien était technocratique, la personnalité du chercheur avait fonctionné contre ce rejet. Mais, chez M.Jacques le rejet était aussi moral : le chercheur ne partageait pas son type d'implication découlant de sa situation locale.

Chez M.Richard, le rejet n'était pas moral mais plutôt plaisant, le questionnement de recherche était naïf pour lui, car le bénévolat allait de soi. Les Français ne

faisaient pas un usage particulier du chercheur dans leur propre travail symbolique mais ils réalisaient avec gratitude les effets de l'usage du chercheur par les Ouestafricains.

Les experts ouestafricains ont peu à peu découvert que la recherche du chercheur se traduisait par une interrogation importante vis-à-vis du projet en cours, ce qui leur était totalement inconnu. Ils avaient jusque-là partagé l'appréciation des artisans : toute activité de coopération était donc hors de leur portée.

M.Dambai: *"ils vous considèrent comme vous êtes et cette mise en confidence a été vraiment automatique, quand vous avez écrit il y avait des gens qui ne se souciaient même pas de quoi vous écriviez, donc pour moi, cette mise en confiance donc personne ne se suscite de que vous preniez note que vous êtes en train de faire quoi que ce soit, je crois que l'échange a favorisé certainement un rapprochement humain, très positif, moins de méfiance, bon"* entretien, 17 décembre.

M.Dambai se réjouissait de l'usage que les artisans faisaient du chercheur. Il l'estimait efficace et orienté dans le même sens que ses propres efforts pour une meilleure compréhension entre étrangers et artisans. Il était étonné que le chercheur affirme que ces interrogations devaient faire partie des discussions dans Appui Technique. Par contre, M.Tahem, lui, constatait qu'il les avait toujours intégrées dans sa réflexion d'expert. Dans son effort d'être "aussi expert" qu'un étranger, il ne regardait pas de façon critique ce qu'un étranger lui proposait, il cherchait à être aussi gestionnaire que M.Jacques ou aussi ethnologue que le chercheur, l'important étant seulement de l'être autant qu'eux-mêmes.

La présence du chercheur dans Appui Technique était donc riche et complexe. Elle permet de montrer comment les acteurs communiquaient entre eux et quelles étaient les forces symboliques qui organisaient cette communication.

Dans le projet au Mexique, l'utilisation du chercheur a été plus limitée. La raison principale était probablement l'absence de contact entre les bénéficiaires d'Autogeneración et les experts étrangers[14]. L'analyse du projet Autogeneración

[14] J'ai visité les béneficiaires, les usines de l'industrie lourde, en companie des experts locaux pendant 4 jours seulement, également les autres étrangers.

s'appuie en conséquence davantage sur les discours des acteurs. L'absence de contact faisait aussi que ces discours était beaucoup plus faciles à atteindre que dans le projet Appui Technique. Le contact rend le vécu plus violent, ce qui fait le travail symbolique plus intensif, ce qui, à son tour, trouve des expressions plus fortes.

L'utilisation du chercheur dans Autogeneración a été passive. Dans Appui Technique, elle était passive et active à la fois (dans le sens d'une manipulation de sa présence), mais c'est l'utilisation passive qui semble la plus importante pour la construction du sens de la rencontre. Les experts US-américains trouvaient et appréciaient cela comme une opportunité propice à une réflexion sur leurs difficultés respectives de travail avec leurs collègues mexicains (et M.Jack a cherché à poursuivre cette discussion, de retour à Paris). Ils n'ont pas utilisé le chercheur dans la situation de rencontre (dans le bureau du projet) comme les étrangers d'Appui Technique. Le chercheur était "bon à penser" pour tous. Mais leur utilisation du chercheur n'était pas comparable à celle des autochtones. Les artisans (surtout M.Osama, M.Rahman et M.Mohammad) ont opéré des réinterprétations importantes face au chercheur. Devant le public du projet, ils ont exprimé des idées qu'ils avaient du mal à exprimer par ailleurs, et ils ont découvert des choses (dans leurs discours) en me parlant lors des entretiens.
Les ingénieurs mexicains ont fait une expérience similaire mais à un degré moindre.

Au final, le chercheur est apparu dans une reformulation de l'autochtone vis-à-vis de l'étranger, faite par les autochtones eux-mêmes. Les étrangers ressentaient les opérations symboliques autour du chercheur, ce qui leur a permis de dépasser leur rejet de l'objectivation du projet, même si celle-ci était représentée par la présence passive du chercheur sur le terrain. Les experts locaux voyaient mieux la réduction de l'altérité qui s'organisait ainsi dans cet espace de communication, mais ils étaient trop pris dans cette réduction pour qu'ils puissent participer eux-mêmes à cette reformulation.

L'échec évident de la coopération pour le développement était le moteur du fonctionnement de la présence du chercheur. Cet échec était aussi le reflet d'un hiatus entre le discours développeur des étrangers et l'impossibilité de faire fonctionner ce même projet. Ils parlaient au chercheur en se distanciant des

développeurs en général, qui ne faisaient que des "projets" (ils dénonçaient sans avoir besoin de le formuler, dire "les autres ne font que des projets" était suffisant). Dans leurs discours, le rapprochement entre Appui Technique et la coopération en général était latent, mais n'a jamais été formulé; il est donc difficile de dire si ce moteur était l'échec général ou l'échec particulier d'Appui Technique ou d'Autogeneración. Les autochtones parlaient au chercheur pour montrer que les étrangers étaient la cause de l'échec. La conjoncture, qui faisait que l'ethnologue en tant que participant était un pôle pour les opérations des acteurs, était la domination historique (autant au Mexique qu'au Ouestaf) et la rupture opérée en premier lieu par les étrangers avec cette domination historique. L'attention portée au chercheur comme participant virtuel qui cherche à comprendre les processus sociaux qui se jouent entre les différents vécus des projets correspond à cette conjoncture. La coopération au Mexique était beaucoup moins importante qu'au Ouestaf, il y avait peu de significations pour un coopérant. Le moteur du fonctionnement du chercheur n'était pas la modernisation technologique à atteindre mais plutôt l'effort du Tiers-mondiste à être le développé.

L'échec de la coopération a fait la force de la présence du chercheur. Cette situation n'est pas nécessaire pour une reformulation de l'autochtone mais, dans la situation d'échec, l'autochtone peut devenir moderne lorsqu'il s'exprime à ce sujet. Cet échec était évident pour les autochtones qui ont vu les conditions de vies dans leurs pays se dégrader au cours des années soixante-dix et des années quatre-vingts à un point tel que ces conditions sont aujourd'hui parfois pire qu'au moment de l'indépendance. Cet échec était donc le moteur direct pour le mode de la présence du chercheur chez les étrangers et le moteur indirect pour la présence chez les autochtones.

3.3 INTERFACE ENTRE ETRANGERS ET AUTOCHTONES

Le concept d'interface est proposé en France notamment dans les publications de l'APAD, (APAD, 1991, p. 8), où l'on cite notamment les travaux pionniers de Norman Long à l'université de Wageningen au Pays-Bas. Son objectif principal est la construction de liens entre un espace micro-social et les phénomènes agrégés. Il s'agit de comprendre comment, à partir des conditions internes aux espaces micro-sociaux, des macro-phénomènes non voulus peuvent être produits. Dans la construction de cette thèse, la reconstitution de l'interface à partir des ruptures des discours en présence de l'autre, est un élément important. Cela implique que les acteurs avançaient dans leur compréhension de l'autre dans certaines situations et qu'ils retombaient après dans leur perspective antérieure. En effet, ils n'arrivaient pas à capter l'ensemble des facteurs de leurs relations à l'autre. Il me semble que cette construction est particulièrement utile à la lecture des situations développeurs-autochtones: elles sont caractérisées par les conditions de contacts entre des mondes différents, où l'étranger cherche à intervenir dans un changement du monde autochtone. "the interactions between actors become oriented around the problem of devising ways of "bridging", accommodating to, or struggling against each others' different social and cognitive worlds. Interface analysis aims to elucidate the types and sources of social discontinuity present in such situations and to characterize the organizational and cultural means of reproducing or transforming them", (Long, 1989, p. 232).

> "Interface encounters do not remain constant across all social contexts for the actor involved. An actor-oriented approach therefore must try to identify the conditions under which particular "definitions to reality" are upheld and to analyse the interplay of cultural and ideological oppositions", (*Ibid.*, p. 239)

Selon Jean-François Baré, l'emploi du concept d'interface chez les chercheurs appartenant à l'APAD concerne les relations entre acteurs comme entre institutions (Baré, 1995, p. 150). Dans les deux cas, l'interface se situe entre

l'étranger et l'autochtone. Chez Long, le concept d'interface semble d'abord lié à une notion de mondes cognitifs qui sont activés dans certaines situations chez les acteurs.
Marc Poncelet estime que ces théorisations sont propres de la sociologie rurale, (Poncelet, 1994, p. 147).

"the concern for interface entails en acute awareness of the ways in which different, possibly conflicting, forms of knowledge intersect and interact. In contrast to Mannheim and Marx, it focusses on the interplay of different social constructions of "reality" developed by the various parties.

the central importance of treating the researcher himself as an active social agent who struggles to understand the social processes through entering the life worlds of local actors who, in turn, actively shape the researchers' own field strategy thus moulding the contours and outcomes of the research process itself", (Long, 1992, p. 214).

Dans la littérature, toutes les analyses ont fait jouer ce concept (surtout dans les services sociaux et autres administrations publiques), de façon exploratoire afin de regarder les effets des différences radicales entre les systèmes de références des acteurs. Le résultat a été souvent de révéler l'importance des capacités des acteurs à choisir entre différents cadres de référence qui sont culturellement possibles. Ainsi, l'importance de l'acteur est à la fois élargie (par sa capacité de choix) et réduite (par le nombre de solutions possibles). La métaphore de l'arène, que d'autres recherches, suivant Long, ont parfois utilisée, n'est pas pertinente. Les acteurs étaient dans un labyrinthe et encore très loin de la constitution d'une arène. Le schéma des espaces d'échange est le premier élément qui permet de comparer ces espaces. Il est possible d'approfondir cette comparaison en s'intéressant, par exemple, aux évolutions et transformations du regard de chacun sur l'autre ou les arguments pour faire passer un savoir. Au lieu de le faire avec un aspect isolé, je vais procéder à cette comparaison après les résumés des projets sur l'ensemble des résultats de l'analyse. Si l'on met en parallèle les deux observations menées, on peut, peut-être, mieux mettre à jour la nature de ces deux espaces. Dans mon analyse le concept d'interface est employé de façon différente que dans les analyses de Norman Long. Principalement parce que je m'en sers seulement à l'intérieur d'un espace d'échanges. Chez Long il est toujours

articulé dans des structures macro-sociales. Dans mon analyse je présuppose par contre que les acteurs peuvent saisir l'interface et tenter d'agir sur son fonctionnement.

Après avoir analysé le mode de communication dans le chapitre 3.1 et les moyens d'ouvrir la logique de communication dans le chapitre 3.2, je commencerai à donner corps aux "projets". S'il avait été possible d'exposer de façon claire dans les chapitres 1 et 2 la cohérence des perspectives des étrangers et des autochtones, le chapitre 3 ne serait pas nécessaire. Mais la question de la vérité d'un projet réside dans la position de la réponse. La vérité des étrangers est celle de leur perspective et vice versa. Cette vérité est une question pratique parce que la pratique du projet la définit. Mais si la cohérence n'a pas été établie, il s'agit alors d'étudier l'extérieur d'une perspective. L'analyse dans le chapitre 3 peut compenser les défauts des chapitres descriptifs. Néanmoins, l'accotement (the one-sidedness) de chaque perspective reste le centre d'intérêt de l'analyse[15].

Passer de la perspective des étrangers à la perspective des autochtones (au Ouestaf ou au Mexique) reste un déplacement difficile. J'ai pour seul guide les efforts des participants. Je peux m'appuyer sur leurs habitudes des désaccords et cette base est très solide car elle comprend l'utilisation de ma présence par les acteurs, mais cette utilisation n'est pas suffisante pour en reconstruire tous les désaccords. Je[16] m'extrais de l'intérieur d'une façon de vivre le déroulement du projet vers une autre. La question centrale est d'"en sortir". En ce sens, je peux aussi passer du Ouestaf au Mexique parce que le "en sortir" reste l'obstacle épistémologique.

Passer de la perspective des US-américans à la perspective des Français est un

[15]L'élément de l'analyse qui me permet de maintenir l'accotement des perspectives lorsque je les rapproche est l'interface idéologique. N'ayant pas d'axes de comparaison, je dois me limiter à l'opposition de ces projets, leurs différences ne peuvent pas guider l'analyse: la différence Φ, selon le paramètre X ne permet pas de chercher une correspondance de Φ sur le paramètre Y. Je ne cherche pas à identifier X ou Y dans Appui Technique pour les retrouver dans Autogeneración. Ma comparaison se limite au constat que dans un cas, la manipulation z du paramètre X produit un résultat A, et que dans l'autre cas, la manipulation z du paramètre Y produit le résultat B. Etant donné que A et B sont des résultats semblables et que la manipulation z est pertinente pour le paramètre X, dans un cas, et que cette même manipulation z est aussi pertinente pour le paramètre Y dans l'autre cas, les deux cas se prêtent donc à la même analyse.

[16]étudiant, allemand, ethnologue, ingénieur, idéaliste, athé, ...

autre déplacement, que je maîtrise encore moins. Mais je le fais d'une toute autre façon parce qu'en me déplaçant du Mexique au Ouestaf, je cherche seulement une autre expérience. Il me semble qu'en passant du Mexique au Ouestaf et à l'inverse, je n'augmente pas mes inconvénients. Pour mieux maîtriser le déplacement du Mexique au Ouestaf, je m'appuierai sur les travaux de Jonathan Friedman (3.5 et 3.9) pour établir les spécificités d'une telle comparaison. Pour le déplacement de la perspective étrangère à la perspective autochtone, je précise ma position par un retour méthodologique dans le chapitre 3.7.

La typographie en ombre et de grisé est maintenue pour Autogeneración. Entre étrangers et Mexicains, il n'y avait pas de distance linguistique. Si un étranger disait que l'équipe produisait "Bullshit", un Mexicain savait ce que cela voulait dire, l'étranger ne le prononçait donc qu'en absence des Mexicains. Dans Appui Technique il y a une distance linguistique et un étranger pouvait dire quelque chose en présence d'un Ouestafricain car celui-ci ne comprenait pas.

* *
*

Au bout de quelques mois de fonctionnement, les différents groupes qui participaient à un projet arrivaient à étaler la négociation dans le sens d'une rationalité propre au projet, malgré la persistance d'incohérences importantes. Cette situation était instable, mais on arrivait cependant à faire des progrès[17], la production de quelques prototypes, de machines céréalières dans un cas, d'analyses énergétiques dans le second cas. Pour maintenir cet équilibre, il était nécessaire que certaines significations changeassent de contenu entre les différents groupes. De cette façon, s'établissait une interface entre les mondes en présence : certains éléments de la perception de l'autre pouvaient se transformer à travers cette interface.
Ce chapitre illustre comment dans Autogeneración et ensuite dans Appui

[17] Le but ultérieur, le transfert de savoir-faire à travers la collaboration pendant l'élaboration de ces prototypes, n'a jamais été à la portée d'Autogeneración ni d'Appui Technique.

Technique l'interface apparaissait, et montre ce qui empêchait les acteurs de la saisir. Mais il est important de se garder d'une analyse trop fonctionnaliste.

Pour Autogeneración, la transformation clé, qui limitait les échanges, se jouait sur l'interprétation de la façon des étrangers de présenter leur savoir, ils étaient trop ou pas assez autoritaires. De fait, cette interprétation n'a été claire pour personne. Souvent, quand un étranger agissait de façon pédagogique (suivant les règles qui lui paraissaient pédagogiques), un expert mexicain percevait cet effort comme un signe de tricherie. Présenter un élément de réflexion technique sous une forme simplifiée devenait à ses yeux une ruse pour le maintenir en état de dépendance. Quand un étranger présentait de façon simple son savoir-faire, l'expert mexicain se méfiait de peur d'un piège. Mais s'il vantait son savoir-faire, l'étranger ne pouvait pas le rendre transparent et accessible à son collègue mexicain. A travers l'interface, l'effort <pour apprendre> devenait de la mauvaise foi.

Si cette transformation s'est prolongée malgré son improductivité, c'est qu'il devait forcément y avoir un enjeu suffisamment intéressant pour les deux parties. Ce qui s'échangeait là, c'était la carrière d'expert, la légitimité (le pouvoir) de développer. Un étranger réduisait, par exemple, le pouvoir des experts mexicains en affirmant soudainement à haute voix :

> *"tu sais, je suis fatigué de ce projet je m'en vais demain et ce qui se passe ici, je m'en fous !"*

Il demandait plus d'efforts de la part de ses collègues, c'était un geste désespéré. Mais sachant que tout le monde savait qu'il allait rester, il réduisait également la contribution des experts mexicains; il faisait comme s'il allait partir à cause de la situation locale qui ne lui permettrait plus de mettre en pratique son savoir-faire. Toute réaction à cette accusation était impossible : personne n'y répondait. Tout ceux qui l'ont entendu ont continué à travailler, mais avec une confiance moindre en la reconnaissance de leurs efforts. Le résultat de cette action a donc été le contraire de ce qu'il cherchait, son désespoir grandissait.

Au Mexique, un mot populaire dit que le pays se trouve tragiquement "très loin de Dieu et très proche des Etats-Unis"[18]. De cette manière, on se situe dans une position d'infériorité face à un voisin omnipotent et peu favorable. Cette image trouvait facilement sa traduction dans le travail quotidien. Venue en visite, la sœur d'un des étrangers a été présentée à tous les membres de l'équipe. Les comportements de ce type étaient censés favoriser les relations interpersonnelles et aller dans le sens d'une plus grande convivialité. Mais à propos d'un déplacement que l'étranger et sa sœur projetaient de faire, un Mexicain a commenté l'état des routes au Mexique : construits par des US-américains rémunérés au kilomètre, celles-ci présentaient de trop nombreuses courbes. Le Mexicain, en faisant ce constat, montrait à l'étranger qu'il ne partageait pas son point de vue sans cependant prendre le risque d'ouvrir le débat. Tout débat, toute confrontation étaient perçus comme un danger risquant de remettre en péril le travail de l'équipe. Ils pouvaient plaquer une revendication à l'interface, mais en général, chacun gardait son opinion personnelle pour lui. Ainsi, les membres de l'équipe travaillaient ensemble mais isolés les uns des autres, jamais de réponse et jamais de dialogue.

L'équipe d'Autogeneración échangeait la légitimité des aspirations professionnelles de chacun. Les Mexicains reconnaissaient que les étrangers avaient effectivement un savoir permettant de moderniser leur pays, et de leur côté, les étrangers reconnaissaient aux Mexicains une réelle compétence professionnelle. Par un "troc symbolique", chacun cherchait à se faire confirmer par l'autre ses capacités professionnelles. Pour faire plaisir à l'autre, il fallait nier l'imaginaire de son activité.

M.John: *"je pense que ça sera mieux si je prends tout en main, mais on pense toujours qu'on pourrait tout faire mieux"*
M.Ramón: *"vous pensez que vous êtes Superman,* -rires-, *non, non !"*
M.John: *"oui, c'est le racisme des riches !"*, 31 mars.

Mexicain et étranger avaient ainsi démontré qu'ils comprenaient l'imaginaire de

[18] Il est souvent attribué au Général Porfirio Diaz, Président du Mexique avant la révolution.

l'autre : dès lors, le travail commun pouvait s'organiser. Ces deux individus se heurtaient le plus à l'altérité entre l'étranger et le Mexicain, et ils ont ressenti la rigidité de l'interface. Ainsi, leur confrontation est devenue la plus agressive. Deux mois plus tard, M.John a exigé que M.Ramón se retire de l'équipe car il était un "élément négatif", tout en avouant qu'il avait échoué dans sa fonction de gérant.

L'échange de légitimité aurait pu être très intensif car il n'y avait pas de limite pour se reconnaître légitime. Symboliquement l'équipe aurait pu se reconnaître comme une instance suprême en la matière (le client gouvernemental s'attendait sans doute à cela), et se penser comme le moteur du développement. Pourquoi les membres de l'équipe n'y sont-ils pas parvenus ?
L'ébauche d'une réponse doit prendre en compte la raison pour laquelle il était imprudent, de chaque côté de l'interface, de céder de la légitimité. Dire à l'autre qu'il est capable d'affirmer un jugement souverain revenait à prendre le risque de devenir moins expert que lui. Jusqu'à la fin, M.Ramón n'a pas pu me dire qu'il ne connaissait rien aux analyses techniques requises. De la même façon, M.Carlos n'a jamais pu dire à M.Jack qu'il n'avait pas les compétences d'ingénieur nécessaires car il était plutôt spécialisé en micro-électronique. M.Jack s'est expliqué les résultats de M.Carlos par un manque de qualité professionnelle.

M.Carlos:"*je te dis, sans que John soit le coupable, c'est lui qui nous transmet cette, bon c'est lui qui voit le client, il reçoit les résultats, et il est le seul, donc s'il nous transmet ça, c'est pas de le culpabiliser, je ne pense pas, il n'est pas la personne de, ben adéquate pour diriger le personnel, des gens qui ne sont pas comme, maintenant je vois d'une certaine façon que déjà ça me, ça ne me touche plus, je ne le prends pas en compte je continue de travailler, et peut-être Eva ne le peut pas*"

moi: "*tu filtres ce que, ce qu'on doit entendre*"

M.Carlos: "*mais à la limite Eva ne le fait pas, ou je ne sais pas, parce qu'il y a cette, comme tu dis, ces blagues qu'il fait, souvent les commentaires, 'je ne fais plus confiance à personne', 'je veux seulement qu'on avance', 'je le fais avec toi' et tout ça*"

.....

M.Carlos: "*oui, bon aussi d'une certaine façon Jim*"

moi: "*oui, autre victime*"

M.Carlos: "*oui, je ne sais pas Bill aussi, pas précisément victime mais*"

moi: "*oui très victime, ils ne vont plus l'inviter à travailler, mais ce n'était pas tellement un problème relationnel*"

M.Carlos: "*oui, oui*"

moi: "*ça fait 4,5 victimes*"

M.Carlos: *"oui"*
moi: *"et 3 personnes qui travaillaient productivement Maria, José et toi, ce n'est pas un bon résultat"*
M.Carlos: *"parmi les victimes on peut aussi considérer les gens de Proener"*, entretien

M.Carlos reconnaissait de son côté le fonctionnement de l'interface, il était le seul à accepter un entretien avec hésitation. Il semble que la raison pour laquelle on ne pouvait pas échanger plus de légitimité n'était pas la crainte d'être moins reconnu en tant qu'expert, mais plutôt le sentiment que, de toute façon, l'autre ne comprendrait pas. Ce qui faisait la qualité professionnelle de telle ou telle personne n'était jamais clairement énoncé. Pour M.Carlos, les appels de M.John à plus de collaboration étaient vides de signification, il ne pouvait pas lui trouver une raison quelconque de les utiliser, alors il fallait les ignorer. Le fondement des malentendus était la différence entre ce qui faisait la légitimité d'expert pour les étrangers et ce qui la faisait pour les Mexicains. Ce fondement échappait à tous les membres de l'équipe (le chapitre 2.7 a montré ces malentendus dans la mesure où les membres de l'équipe les ressentaient), mais ils ont opéré des malentendus plus fondamentaux à travers l'interface. C'est ce que M.José a affirmé à la fin de son plaidoyer, à l'occasion du dîner de clôture du projet :

> *"mais une chose que je voulais te dire John, ta vision du Mexicain est erronée, nous, on n'est pas si faible que nous le prétendons"*, 25 septembre, p. 329

La manifestation évidente de ces malentendus était l'impossibilité de s'entendre sur la façon de déléguer les tâches. Durant toute la durée du projet, les étrangers ne sont parvenus à aucun moment à prévoir quelle partie de l'analyse d'une usine pouvait être faite par tel ou tel expert mexicain. Ils ont fini par catégoriser les experts mexicains ainsi : celui-ci tourne en rond autour du problème sans pouvoir l'identifier exactement, l'autre l'élargit souvent trop, etc.. Mais il était impossible aux étrangers d'envisager le bénéfice qu'un expert mexicain pourrait leur apporter. Malgré leurs bonnes intentions, les étrangers voyaient ainsi tous leurs efforts à partager des tâches frustrés. Par contre, les experts mexicains ont accusé

les étrangers de garder trop d'analyses à faire chez eux. Pourtant l'équipe ne parvenait pas à réaliser toutes les analyses prévues et le travail ne manquait pas. Par exemple, Mme María affirmait que les experts mexicains attendaient plus de commentaires sur leurs réalisations, plus d'indications notifiant ce qui était bien et ce qui était insuffisant.

Du côté étranger de l'interface, il y avait le souci de ne pas être trop agressif, de ne pas vexer ou de ne pas surcharger les experts mexicains mais aussi la frustration et le sentiment d'être méprisé. Du côté mexicain de l'interface, il y avait le souci de ne pas se laisser impressionner et de répondre au même niveau d'expertise mais aussi une certaine frustration de se voir méprisé. D'emblée, la position défensive des Mexicains et l'humilité affichée des étrangers semblaient être en contradiction. Ceci démontre la complexité de la rencontre et la puissance de l'interface. L'interface dans Autogeneración était nécessairement très performante pour faire grandir ces sentiments en parallèle. L'identification de l'interface est reprise avec plus de détail dans le chapitre 3.4.2, pour rendre la notion d'interface plus claire, je reprends d'abord l'autre cas.

L'interface dans le cadre d'Appui Technique était plus puissante mais moins visible. Les acteurs ne pouvaient pas en faire usage, il y avait trop de brouillard de l'autre côté. Les appels vers l'autre étaient plus modestes. Après la mise en marche des prototypes fabriqués ensemble, les artisans ont formulé une déclaration de neuf points (p. 138 chap. 1.6 et p. 193 chap. 1.8.4), fixant leur rapport au projet. Cette déclaration répondait à une demande des experts, mais les artisans n'avaient pas pu y introduire leur propre réflexion; ses termes restaient

allogènes, même s'ils avaient appris à s'en servir.

Pour agir sur cette interface, il aurait fallu l'énoncer sous une forme ou une autre, mais les acteurs n'avaient pas la capacité de le faire. Ils pouvaient dire "*comme en France*" ou "*comme au Ouestaf*", mais cet usage était trop brutal. Seuls un expert ouestafricain et moi-même ont pu agir à travers cette interface.

M.Dambai: *"ce qui est mauvais, ils se méfient aussi de moi, parce qu'ils savent pas trop, si je suis l'antenne, je peux toujours être eh, dangereux*"

moi: *"oui parce que tu peux dire quelque chose à un Nasarra*"

M.Dambai: *"qui va peut-être refuser un crédit, hahaha, ou quelque chose comme ça .... c'est une position très inconfortable, si effectivement on commence à avoir des marchés, ça va être très dur de drainer ce marché, oui très difficile ceux qui ne sont même pas en mesure il dira, par exemple, si je file ça à Ngerbo, il va dire .... il m'a corrompu; pourquoi j'essaie de m'affirmer comme eh, bon quelqu'un d'intermédiaire quoi; un jour il y a Osama qui me dit: "eh mais toi là, tu es une vraie antenne !", haha, j'ai j'ai fait un peu la grimace il avait peur de reprendre ce mot*", entretien

M.Dambai voyait en détail comment l'interface fonctionnait et il continua à le faire ultérieurement. Le calcul d'un artisan, qui consistait à ne pas dire quelque chose face à M.Dambai parce qu'il pourrait plus tard en faire un autre usage (refuser un crédit), était une stratégie qu'il fallait prendre en compte. Mais ce calcul n'était pas la source de la distance entre l'artisan et l'étranger. Celle-ci ne s'expliquait pas par la divergence d'intérêts entre les acteurs mais plutôt par le contournement de la relation qui faisait que M.Ngerbo dira qu'il avait été corrompu. Si un expert (M.Dambai, par exemple) avait tenu un raisonnement technique (donner une commande à un artisan compétent), ce dernier n'y aurait pas trouvé la confirmation de son savoir-faire, mais il aurait dénoncé la corruption de l'expert. M.Dambai se servait de tous ses moyens de communication non-verbaux pour refuser ce contournement. Il faisait des "grimaces", parce qu'il savait qu'un rejet argumenté serait moins fort. Au cours de l'entretien, il m'a expliqué comment il cherchait des occasions pour "*lever la voile*" et pour "*les mettre à l'aise*". Les autres experts n'ont pas perçu ses tentatives, M.Atula et M.Martin estimaient que M.Dambai avait peur des artisans.

L'ensemble des phénomènes à travers l'interface comprenait deux opérations :
En premier lieu, il s'agissait de proposer des thèmes plus proches de l'expérience concrète et quotidienne des acteurs que le jargon "enseignement" chez les artisans et de "transfert de technologie" chez les étrangers (voir chap. 1.6). En second lieu, il s'agissait de transformer ces thèmes en simple échange entre une acceptation des bienfaiteurs et un petit succès dans l'instruction des artisans. Les échanges possibles comprenaient peu de sujets. La contrainte principale était la visibilité de l'autre. Quelle était la réduction principale des étrangers vis-à-vis des artisans et quelle était celle des artisans vis-à-vis des étrangers ?

Il était flagrant que les étrangers désiraient sortir d'une simple relation d'assistance, de la même façon, certains artisans souhaitaient se défaire du modèle du "*le grand frère*". Les affirmations des étrangers selon lesquelles il fallait établir des relations de partenariat apparaissaient comme des déclarations propres au monde des étrangers. Pourtant, les experts étrangers adoptaient un comportement vis-à-vis des artisans qui poussait ceux-ci vers une relation paternaliste. La plupart des artisans étaient moins sensibles aux discours technologiques qu'à l'origine du savoir. Celle-ci ne leur laissait que ce comportement comme mode d'activité. Les autres artisans étaient capables de répondre au professionnalisme des étrangers, mais cette capacité n'était que latente, ils étaient toujours tentés de retomber dans les habitudes de "*roublards*", aux dires des experts. Les artisans ne pouvaient pas entrer dans un véritable dialogue avec les experts, ils n'avaient pas les moyens de partager leur engagement.
moi: "*Rahman il t'a appelé aujourd'hui encore papa, qu'est-ce que t'en penses ?*"
M.Martin: "*oui haha*"
moi: "*oui, mais bon, il le fait avec une certaine intention*"
M.Martin: "*oui eh bon, bon c'est c'est des langages codés ça, bon, moi si tu veux il y a derrière, à la limite, j'ai pas envie de savoir*" entretien

Les tentatives des artisans pour faire cause commune avec les experts étaient rejetées par M.Martin, il ne voulait pas participer au travail symbolique pour ou contre "*le grand frère*".

L'appréciation que les artisans avaient de la connaissance technique des étrangers pouvait transparaître aux cours des entretiens mais elle n'apparaissait pas devant les experts eux-mêmes. Tous les artisans estimaient, par exemple, que M.Martin et M.Richard avaient une connaissance formidable de toutes les machines post-récolte (souleveuse, moulins, décortiqueuses, broyeurs, etc.) utilisées dans les diverses zones de l'Afrique sahélienne. Face aux étrangers, le grand intérêt des artisans vis-à-vis de ces machines et donc leur désir de partager ce savoir était totalement masqué. Les artisans qui voyaient le mieux cet intérêt, ne pouvaient pas l'exprimer car l'interface l'aurait fait apparaître comme une soumission aux étrangers.

M.Osama, tout autant que M.Martin, rejetait la continuité d'un rapport colonial. Et, au cours de leurs entretiens, ils ont formulé des arguments semblables. Mais chacun y enfermait l'autre. L'appréciation qu'avait M.Osama de M.Martin, surtout technique, n'apparaissait pas parce que M.Osama se heurtait aux incohérences du discours de M.Martin, il y trouvait des éléments de domination. De l'autre côté, M.Martin ne pouvait parler de ce qu'il appréciait dans le travail de M.Osama parce qu'il trouvait aussi des éléments de duperie dans son comportement :

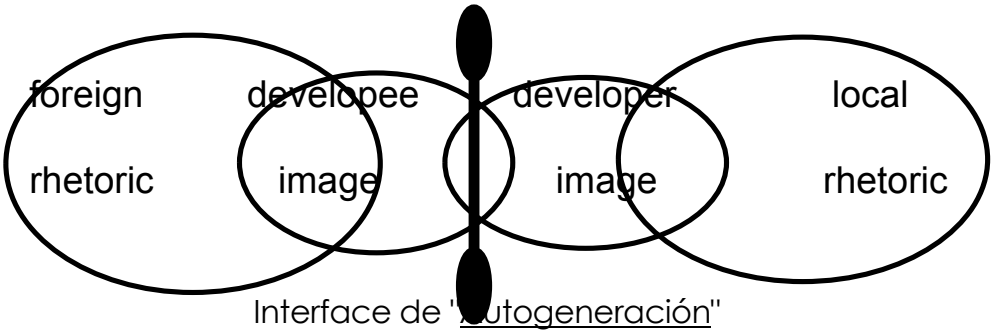
"*3 fois on les a laissé organiser et chaque fois ils nous ont baisé la gueule*".

Le fonctionnement de l'interface était banal et brutal dans les deux directions. Le partage de la fabrication des prototypes, la reconnaissance de la pertinence de l'analyse technico-économique sur laquelle s'appuyait le projet, et le vécu partagé de ce qui faisait l'artisanat, n'étaient pas à la hauteur du fonctionnement de l'interface. L'autre restait en dehors de la capacité interprétative de tous.

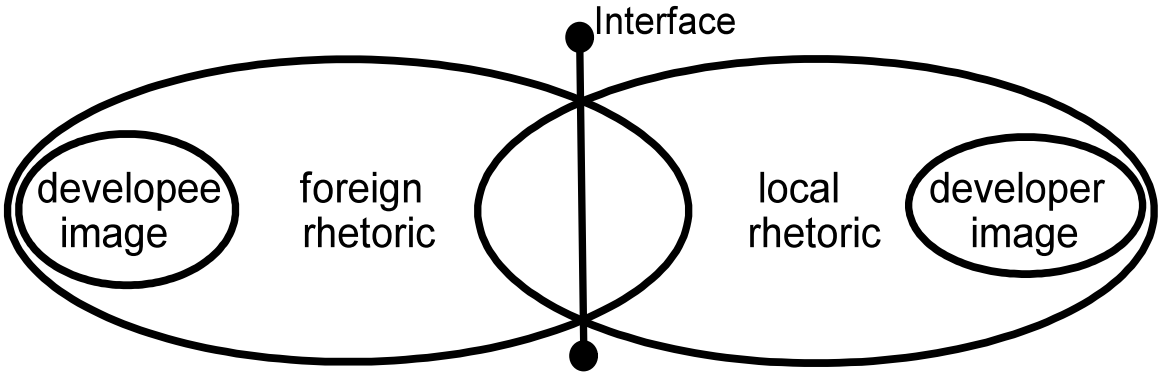
De tous les experts qui participaient à ces deux projets, Autogeneración et Appui Technique, M.John était celui qui savait le mieux se servir de l'interface pour plaider l'intérêt commun de l'équipe. M.Miguel a essayé de le faire également parce qu'il imitait souvent M.John. L'interface d'Autogeneración était présente dans l'esprit de la plupart des experts mexicains et étrangers. Mais ils ne pouvaient pas s'en défaire. Dans Appui Technique, l'interface était plus forte, personne ne pouvait atteindre les transformations de sens qu'elle opérait. Seuls M.Dambai et le

chercheur étaient en mesure d'appréhender son fonctionnement.

Espace des Echanges :



Interface de "Autogeneración"



Interface de "Appui Technique"

Ce schéma est pertinent quant à la position de l'interface. Dans Autogeneración, l'interface était visible, les acteurs pouvaient se servir de la rupture pour agir dans l'équipe. Mais le contenu de ce qui faisait l'Autre restait éloigné et ses actions ne pouvaient pas aboutir. Pour Appui Technique, l'interface était en dehors des actes des experts et des artisans. Les acteurs n'étaient pas non plus en présence de tout ce qui faisait Autre, ainsi le passage se faisait directement entre les significations de l'Autre de chaque côté. L'échange de légitimité à travers l'interface d'Autogeneración était reconnu comme la substance qui devait

cimenter l'équipe. Les étrangers se servaient des repères des ingénieurs mexicains pour qualifier leurs résultats. Les Mexicains proposaient des actions qui permettaient d'inciter l'étranger à agir en tant que "consultor". On connaissait également les préjugés de l'autre.

M.John: *"aih, demain, aux Etats-Unis on dit qu'au Mexique tout est demain"*
M.Severino: *"oui, nous sommes les hommes du futur"*
M.John: *"oui, oui, quand tu dis que tu vas travailler au Mexique on dit que tout sera fait demain"*, 25 mars

La signification du "mañana", demain, chez les étrangers était présente et chacun pouvait s'en distancier, l'interface faisait partie des échanges. Par contre, les experts d'Appui Technique percevaient beaucoup moins bien comment l'autre arrivait à expliquer les discussions. Pendant toute la durée du projet, les étrangers n'avaient pas la possibilité de prévoir la réaction des artisans, et ces derniers ne pouvaient pas saisir les actions des étrangers. Ceci apparaît dans l'absence de proposition d'une signification locale de l'action de l'étranger ou inversement. Par la position de l'interface, cela était en dehors de leurs capacités interprétatives. Dans Autogeneración, il y avait également beaucoup d'incertitudes, mais on n'avait pas besoin de chercher des prétextes pour motiver l'autre à s'engager ou pour ne pas avouer ses véritables raisons d'engagement : l'autre ne pouvait de toute façon pas les comprendre.

Finalement le concept d'interface présuppose que les acteurs arrivent, au fil du temps, à s'adapter aux discontinuités du discours de chacun de façon à négliger leurs contradictions, ce qui leur permet d'établir des pseudo-solutions. Lors de plusieurs expériences durant les dernières années, les étrangers comme les autochtones, ont fait l'expérience de l'autre. Ils ont réussi à développer des systèmes de références qui leur permettent d'agir malgré les contradictions. Ainsi, le concept d'interface convient aux acteurs de mes terrains : il fait apparaître les sujets et il les désigne comme des négociateurs ratés. Ils ont intériorisé des conditions contradictoires qui proviennent de leur environnement professionnel, qui est déterminé par des macro-relations au-delà de leurs expériences. Les limites de leur appréciation de l'autre sont liées, leurs relations peuvent progresser et évoluer à la seule condition que les appréciations de chacun sur l'autre avancent parallèlement et réciproquement.

3.4 INTERPRETATIONS DES RESULTATS DE L'ENQUETE

Les remarques, qui ont pu être formulées sur l'interface autochtone / étranger, montrent bien les limites que les experts rencontrent dans la coopération. Dans cette optique, lorsqu'on synthétise le déroulement des deux projets suivis, on voit apparaître que, dans le fond, aucune divergence d'intérêts n'explique l'isolement des uns vis-à-vis des autres. Si, sur le terrain, tous les acteurs avaient adopté un comportement différent, Experconsult, Technoscience et les institutions locales auraient certainement obtenu des résultats plus proches des projets initiaux.

Les structures de communication des deux terrains se ressemblent. Pourtant, les intérêts institutionnels, les enjeux idéologiques, les technologies et les autres paramètres des projets étaient très différents, presque antinomiques[19]. Une analyse menée sur les méthodes de la sociologie des organisations ne trouverait que très peu de traits communs. Le fonctionnement d'Experconsult à Washington est aussi loin du fonctionnement de Technoscience à Paris que les organismes clients sont éloignés les uns des autres[20]. Comment interpréter cette similarité ?

[19] Le seul élément commun entre les deux projets était l'élaboration d'études de faisabilité. Appui Technique a produit une étude de faisabilité d'une mini-minoterie et d'une yaourterie, Autogeneración a produit plusieurs études de centrales électriques. Dans les deux projets, les étrangers n'ont pas réussi à expliquer leur savoir-faire avec suffisamment de clarté pour qu'un expert local puisse le répéter ou en pénétrer la logique. M.Martin et M.Jacques étaient forcés d'imposer leurs exigences et M.John et M.Tom étaient aussi contraints de contrôler eux-mêmes toutes les analyses pas à pas, les Mexicains n'ont jamais compris ce qu'il fallait y mettre. Dans Autogeneración, on a pu parler plus explicitement de ces différences d'opinion,
M.Aníbal: *"vuelvo a chocar con la manera de penser"*.
Dans Appui Technique, aucun expert local n'a exprimé ses doutes, et M.Martin et M.Jacques devenaient plus rapidement défensifs.

[20] Pour que la source du financement soit un élément qui unifie ces expériences, il devait exister une stratégie propre aux financements. Mais ce bailleur est très loin d'être une monolithe idéologique. Le seul champ où ses financements peuvent s'appuyer sur une théorie qui se veut universelle (donc hégémonique) est la politique macro-économique. Dans les deux projets étudiés, la

Est-elle un effet de la rencontre d'un mode de pensée occidental ethnocentrique et d'un mode de pensée non-occidental ? Apporte-t-elle des éléments de compréhension sur la capacité de pensée occidentale à banaliser, à extrapoler et à réduire à un ensemble de traits communs, les situations les plus complexes et les plus diverses ?

Ces cadres dichotomisants sont forcément très réducteurs[21]. La complexité des espaces idéologiques suggère plutôt qu'il s'agit là des résultats d'une dynamique de communication propre à ces terrains, une dynamique qui est indépendante de ce que l'on peut dire des étrangers d'une part, et des autochtones d'autre part.

Cette dynamique se nourrit du passé colonial et trouve sa forme dans la pratique actuelle de la coopération. Ce passé colonial n'est pas une continuité directe. La défense contre le "Gringo" au Mexique n'appartient pas, à proprement parler, au passé colonial. Les Etats-Unis et le Mexique étaient au départ des colonies. En revanche, le passé colonial du Ouestaf se manifeste encore tous les jours sur le terrain[22]. L'imaginaire dans ces projets reposait sur la situation actuelle, les acteurs avaient toute la liberté de construire des liens historiques convenant. Bien que ces projets se soient déroulés dans des environnements très différents, ils présentaient une ressemblance : ils devaient tous deux amener un savoir technique susceptible de corriger le fossé entre des pays qui se disent développés, et des pays à développer.

Une autre recherche récente montre également que la dynamique de l'interface se met en place en fonction du contexte direct. Ainsi, M.Leach a rencontré un succès formidable au Botswana, avant d'échouer ensuite au Kenya. "The record of Leach's career makes it clear that the reason why he was considered such an advisor in Botswana by those around him is to be found in the

---

politique macro-économique ne joue aucun rôle et en conséquence, la source du financement n'est pas un élément pour unifier ces expériences.

[21]Dans la mesure où il y a des incohérences à l'intérieur de ce qui fait Occident et ce qui fait non-occident, l'ethnologie les efface en polarisant. "On ne peut pas exclure, pour ne pas dire plus, que cette (polarisante) pratique de milliers des ethnologues qui sont allés faire leur terrain, a contribué à maintenir un certain type de rapport:
l'Ouest contre le Reste (l'Autre)", (je traduis de Fabian, 1983, p. 149).

[22]La présence des militaires français avait un impact direct sur la situation des acteurs du projet.

remarkable "goodness of fit" between, on the one hand, the political and instutional setting then posed by the Government of Botswana and, on the other hand, the personal and professional values and socializing experiences that Leach carried to his government position", (Roe, 1993, p. 356).

"I had this unease, and I shouted loudly, but that didn't have any impact .... that was maybe a personal failing of mine. I couldn't get through, and I couldn't get anybody else to get through. And it wasn't just me ....

Nobody has ever been able to understand why such an imaginative programme didn't catch the imagination of imaginative Kenyans ..... it's a bafflement, then, to me. It really is a bafflement. If things went wrong in Botswana, I could understand why they went wrong", (*Ibid.*, pp. 358 - 359)

Les résultats de mon étude permettent de mieux cerner comment des expériences aussi diverses que celles de M.Leach peuvent se produire. La subjectivité de la même personne est si complexe, qu'à chaque fois elle est incapable de s'imposer comme une force cohérente, les résultats sont toujours nouveaux et à chaque fois peu en rapport avec les expériences passées.

Dans les récits des étrangers, les expériences antérieures apparaissaient et les étrangers en faisaient un enchaînement. Selon les projets, la rencontre avec les autochtones ne menait à rien ou devenait, au contraire, passionnante. Les discours de Jim, John, Pierre Martin, François Jacques et Pascal Richard se ressemblaient par l'importance que le quotidien y prenait hors de toute considération technique ou hors de toute réflexion sur le passé des pays.

M.John:"*but a kind of tricky country to work in, because you never really know what the people are thinking and what they are feeling, ahm ahm very quite and very reserved and everything is behind kind of a screen of of islam of shyness of quietness of ahm total respect, you know, "yes sir, no sir", you know, ahm and ahm it was kind of hard to know where you were ahm but ahm, I I ahm I don't know how I survived the first 6 month, but ahm, especially coming from Central America, with you know, with people with a lot of joy, and a lot of excitement, you know, fibrant, you know, loud, you know .... training all their staff and writing all their letters, and doing all their work, and giving them all the credit and kept saying: "yes sir, and yes sir, and yes sir and yes sir", to anything that they wanted, ahm amidst total critique that we were totally useless and not doing anything, so so ahm it was a trying time to say the least ahm*", entretien

M.Jacques:"*disons Madagascar, c'est un pays où tu te sens bien, parce que tu as*

> *des relations humaines, une possibilité de relations humaines extrêmement riches et diversifiées, là où je me sentais le plus mal, c'est sans doute dans des pays musulmans blancs, ... aussi bien c'est le Laos bien que ce fût pour moi de pénétrer entre guillemets parce on y arrive jamais totalement, toute la vie, la culture, tout ce qui fait la vie dans la relation avec les autres, pour le Laos c'est plus difficile qu'à Madagascar, par contre en Afrique noire j'attache après avoir connu Madagascar et l'Asie je le trouve moins*", entretien

Aucun élément ne permet de rapprocher le parcours de ces deux étrangers, (voir le chapitre 2.6.1, où je résume le chemin de M.John, et le chapitre 1.6.1., où apparaît M.Jacques). M.Jacques était le contraire de "*l'expert classique*", il cherchait à "toucher le sol", la réalité concrète dans un engagement bénévole comme dans son atelier en France.
Par contre, M.John figurait bien "l'expert type". Néanmoins, au cours de ces projets, ils avaient adopté le même mode de communication, voire le même discours de fond. Si les expériences de M.Jacques, "l'humaniste" et de M.John, "l'autoritaire", se ressemblaient finalement tant, c'est que tous deux étaient des développeurs professionnels. Ils réinvestissaient à chaque nouveau projet, une expérience acquise antérieurement. Et ils éprouvaient tous deux le même besoin de se démarquer des bénévoles. De la même façon que les assistantes sociales ont besoin de se distancier vis-à-vis des bénévoles, M.John ou M.Jacques occultaient la réflexion et les principes qui avaient justifié leur engagement dans les programmes de coopération.

Dans les deux projets, les intérêts institutionnels et les intérêts personnels en jeu, étaient compatibles au point de se compléter. Mais les acteurs ne sont même pas parvenus à prendre en compte cette donnée dans leur rapport avec l'autre. Les bureaux d'études, le client, la Banque mondiale, et les autres partenaires locaux auraient tous pu trouver leur compte dans les résultats techniques. Les prototypes envisagés étaient en accord avec les intérêts économiques et les stratégies professionnelles. Les contradictions qu'ouvraient ces terrains, provenaient de la surdétermination symbolique du savoir technique en question. Il y a une possibilité de produire un savoir ethnologique parce que les contradictions du champ de recherche correspondent au propos de la recherche, à savoir établir une réciprocité dans le rapport avec les acteurs.

Les langues autochtones ont bâti des champs sémantiques derrière les mots "Gringo" et "Nasarra" qui accusent et auto-accusent en même temps. Ces termes accusent les étrangers mais désignent aussi les autochtones comme coupables dans la mesure où ils n'arrivent pas à rencontrer les étrangers en dehors de cette accusation. Les autochtones faisaient un travail d'identité important, et ceci est aussi valable pour les artisans au Ouestaf que pour les ingénieurs des bureaux d'études mexicains :
d'où la force des efforts interprétatifs des acteurs.

Ici, je tenterai de démontrer la force de leurs constructions en résumant la collaboration entre autochtones et étrangers. En partant des résultats, je fais le lien avec la logique de communication qui a conditionné la collaboration des acteurs. L'élément conceptuel qui fait ce lien est l'Autre.
L'analyse doit reconstruire la figure de l'Autre pour les étrangers : le développé, l'assisté;
et la figure de l'Autre pour les autochtones : le Nasarra, le Gringo.
Quand j'écris "autre" (avec un petit a) je fais allusion à l'interface, il y a deux côtés et dire autre réfère à l'autre côté. Et quand j'écris "Autre" (avec un grand A) je fais allusion à celui auquel on s'adresse dans l'imaginaire. L'Autre dans l'imaginaire est proche du civilisé, du colon, de l'oppresseur ou du sauvage, leur altérité est l'aspect primordial de cette figure. Dans le chapitre sur la diversité des constructions d'altérité (3.8), je distinguerai, comme Tzvetan Todorov, 3 axes pour situer la problématique de l'altérité, (Todorov, 1982, p. 191). Lorsqu'un acteur s'adresse à un autre acteur, il peut s'adresser à l'autre comme individu ou à l'Autre dans sa propre perspective. En maintenant deux emplois du même mot, j'encombre la lecture de ce texte, mais cet encombrement est semblable à la situation des acteurs en question. La lecture que les acteurs avaient des événements était tout aussi encombrée.

Avant d'analyser les résultats séparément, deux remarques supplémentaires peuvent être utiles. Au Mexique, tous les experts savaient que la base technique de leur travail était limitée et ce n'était pas leur faute. Il leur était donc possible d'échanger avec facilité beaucoup d'informations de détail, le partage des

données était souple. Au Ouestaf, le partage d'information était pénible[23], les limites des capacités techniques étaient inconnues de l'autre. Néanmoins, dans les deux cas, il y avait un préjugé : l'autre ne dirait jamais tout ce qu'il savait. Mais ce préjugé n'était pas une expression du pouvoir néo-colonial. Certes, l'abîme de la Reconquista était l'obstacle majeur entre étrangers et Mexicains, par contre, au Ouestaf, la présence française était plus facile à penser. Il me faut alors interroger l'intérieur des projets avec plus de détail.

Une deuxième remarque s'impose, ce qui était "le projet" pour les experts restait toujours insuffisamment défini, dans les deux cas, la définition des objectifs à atteindre ne renvoyait pas à une activité précise. Autogeneración devait soutenir l'établissement des centrales électriques, mais qu'entendait-on précisément par là ? Appui Technique devait soutenir le développement du secteur informel, mais la création d'emplois peut aussi se faire de différentes façons. Les artisans voyaient d'étranges constructions derrière ces termes.

M.Ngerbo: *"le mot développement, tu l'as vu là !"*, entretien, 12 décembre

Pour resituer le quotidien des projets, il m'est nécessaire de laisser ces termes ouverts jusqu'à la fin de l'étude. La définition de ce qu'est le développement et de ce qui fait "projet" est aussi un acte de domination cognitive et sociale[24]. La difficulté des acteurs, à aller plus loin dans la définition de leurs efforts était la

[23] Par exemple M.Martin avait à faire un énorme détour pour demander les prix de la matière première que les artisans payaient sur le marché. Ce détour établissait l'engagement moral des artisans et des experts d'agir ensemble.

[24] "Les formes de pouvoir qui ont surgi, ne s'exercent pas par répression mais plutôt par normalisation; non pas par ignorance mais par une régulation du savoir; non pas par le bénévolat des développeurs mais par la moralisation des thèmes", (Escobar, 1984 et 1994). Une lecture foucauldienne des projets de la coopération a déjà été proposée. Pour théoriser la coopération possible à l'intérieur d'une épistemé, il faudrait encore analyser les influences des institutions et administrations et les facteurs socio-économiques de la formation des discours possibles.

genèse des phénomènes qu'il faut décrypter et qui donnaient de la signification aux interfaces.

3.4.1 Bilan des relations entre les acteurs d'Appui Technique

Appui Technique a été terminé en décembre 1995. Pendant les 3 ans qui ont suivi mon départ, la présence des étrangers a été très réduite. Quand M.Martin, M.Richard et moi sommes partis fin décembre 1991, seul M.Jacques est resté sur place. Il a été licencié en juin 1992 et depuis, le bailleur et le gouvernement ouestafricain ont sans succès essayé de redéfinir le projet. Seuls les 3 experts ouestafricains ont poursuivi les activités entamées mais ils n'ont pas pu mettre en place d'autres cycles de formation comme avait fait l'équipe pendant ma présence, ni lancer d'autres activités. Le bilan global du projet est donc très proche des résultats déjà acquis lorsque je me trouvais sur le terrain. A la fin du projet ne restent que les prototypes, produits pendant le cycle de formation (évoqué dans le chapitre 1). Des séries de milliers de charrettes que les experts entrevoyaient, il ne reste rien. Au moment où M.Jacques était le seul étranger présent, les artisans ont fabriqué une présérie de 10 charrettes pour un client, mais en les construisant, ils se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient pas tenir les coûts de production. Leur achat de matière première notamment était trop inefficace et les experts ouestafricains n'ont pas réussi à les encadrer. Seul M.Mohammad s'est véritablement engagé. M.Osama, M.Ngerbo, M.Aziz et M.Mondai disaient qu'ils contribuaient à la fabrication mais ils sont restés à l'écart, les autres artisans, eux, ont directement refusé de s'engager. Au vu des résultats présentés pendant la dernière réunion en 1991 (la déclaration des neuf points), il faut conclure que les étrangers ont effectivement réussi à intégrer les experts ouestafricains dans leur approche. Ils auraient probablement réussi par la suite à faire fonctionner la

production dans les ateliers, mais les responsables ne leur ont pas donné l'opportunité de poursuivre le travail.

Jusqu'ici, j'ai présenté des résultats tangibles, la reproduction des objets techniques et les contacts ultérieurs entre étrangers et autochtones. Dans la suite de l'argumentation je chercherai à faire apparaître comment les perspectives des acteurs ont, en s'interpénétrant, déterminé la réalisation du projet. En faisant cela, je fixe des résultats non-tangibles, ce à quoi le projet a servi aux acteurs malgré leurs intentions. Les étrangers ont pu intégrer les experts ouestafricains à leur travail parce qu'ils leur ont transmis du savoir-faire. Les experts ouestafricains ont confirmé la pertinence de ce savoir-faire. Par contre, les artisans sont restés hors de la portée des étrangers. Dans l'optique des étrangers, les artisans étaient "incorrigibles", ils refusaient d'apprendre, et dans l'optique des artisans, les experts n'avaient pas amené un savoir-faire dont ils pouvaient se servir. Cette thèse devrait avoir montré que ces artisans étaient tout aussi intéressés que les experts ouestafricains. Mais ces derniers ne pouvaient pas évoquer ou atteindre le passage de savoir-faire vis-à-vis des artisans. L'évocation et la déconstruction symbolique du contact avec l'Autre était limitées à la relation entre les étrangers et les experts ouestafricains et ne s'étendait pas aux artisans[25].

Le projet a crée un espace dans la continuité de la colonisation. Entrés dans cet espace, ni les artisans ni les experts n'avaient besoin d'expliquer pourquoi ils y étaient. A l'intérieur de cet espace, chacun avait une position connue. Les artisans ont aussi peu parlé d'eux-mêmes que les experts en présence de l'autre. Il n'y avait rien à expliquer à l'autre : d'où, comment ou pourquoi on y était arrivé. Mais face à l'Autre on n'était pourtant pas tous semblables, les artisans ont également peu évoqué leur participation entre eux que les étrangers entre eux. Cet espace doit être appelé ici une situation post-coloniale[26]. La dépendance

[25] Il y avait bien d'autres raisons pour cette limitation, les experts ouestafricains ne connaissaient pas aussi bien les contraintes du fonctionnement des ateliers que les artisans eux-mêmes, les experts ouestafricains avaient une formation universitaire qui est aussi une préparation à rentrer dans le raisonnement des étrangers, etc.. Si le résumé ne prend pas ces pistes, c'est aussi parce que je pense que ces raisons auraient pu être surmontées si les limites de la compréhension de l'autre l'avaient permis.

[26] Sans pourtant chercher à bâtir une succession à la situation coloniale de Balandier parce qu'un petit terrain comme Appui Technique ne permet pas d'établir les caractèristiques des systèmes de représentation: pré-, post- ou néo-colonials, il faudrait ajouter d'abord les problèmes politiques et économiques, (Augé, 1972, p. 215).

était réciproque dans Appui Technique. Les étrangers ont échoué parce qu'ils ne pouvaient réussir qu'avec les artisans et vice versa. La situation générale dans la capitale du Ouestaf n'était certainement pas un facteur favorable, mais la raison primordiale était l'incapacité des artisans et des experts à établir une réciprocité des échanges.

La situation post-coloniale se manifestait par un mutisme mutuel et involontaire. Cette situation ne permettait pas de construire le sens social de la rencontre, ni entre les deux parties, ni de chaque côté de l'interface.

Ce mutisme était en partie banal. Mais on omettait aussi des choses qui auraient parues agréables à l'autre : lui confirmer sa compétence, lui faire bénéficier d'une proposition constructive, l'interroger sur sa vie privée ou sa santé. Le silence peut s'expliquer par la présence de l'autre mais aussi par l'imaginaire du rapport France - Ouestaf. Et, la facilité avec laquelle les artisans et les experts ouestafricains parlaient de la présence française et leur défense de cette présence permettent de constater qu'il n'y avait pas un antagonisme suffisamment fort dans cet imaginaire pour permettre une confrontation dans le projet. La présence de l'autre semble donc la source du mutisme qui concernait l'identité des étrangers (1.7.1), l'imaginaire de la coopération (1.7.2), l'inconnu local (1.7.4), et les éléments correspondants du côté des artisans.

Le projet "Appui Technique" était une coquille vide, à l'intérieur de laquelle chacun voyait différentes choses :

- Pour les étrangers, il y avait la volonté de dynamiser et de valoriser les ateliers d'artisans en accord avec leur mandat de développer,

- pour les experts ouestafricains, c'était un autre exercice de la coopération mais de hors du commun car en désaccord avec ce qui se dit communément sur la coopération, il y avait la détermination d'aboutir à un rapport direct avec les artisans,

- et pour les artisans, il s'agissait d'un exercice déjà connue mais les experts avaient des propos exceptionnels: à travers eux, s'offrait aux artisans la possibilité, jusque-là inédite, d'enrichir leur savoir-faire.

Entre les étrangers (notamment entre M.Richard et M.Jacques), entre les experts

ouestafricains (notamment entre M.Dambai et M.Tahem) et entre les artisans (par exemple entre M.Aziz et M.Osama) les opinions étaient différentes, d'un côté, la coquille apparaissait à moitié pleine et de l'autre, à moitié vide. Pour donner plus de substance au projet, il aurait fallu rapprocher ces différences. L'objet ethnologique principal de ce terrain était cet impossible rapprochement, qui suscitait mutisme et silence.

Ce n'est qu'à quelques rares occasions qu'un acteur a pu afficher en présence de l'autre son désir de mieux le connaître. Après avoir exposé les propositions des experts, M.Martin a invité les artisans à les regarder de près:" *ça c'est pas une idée de blancs, hein, seulement, hein*", (p. 161, chapitre 1.7.3.)

Il estimait que ses propositions étaient claires et convainquantes mais il lui restait encore un dernier pas à faire : défaire son savoir technique de l'étiquette "blanche". Pour construire un dialogue au même niveau, il aurait fallu qu'un Ouestafricain lui explique comment les étrangers pouvaient aussi se défaire des étiquettes noires qu'ils plaquaient de temps en temps. Mais cette opération n'était pas possible. Face à un étranger, ni un artisan ni un expert local ne pouvaient mettre en cause un argument ni revendiquer la moindre chose. Les étrangers étaient déçus de ne pas être sollicités par les artisans, et ne comprenaient pas pourquoi ils ne l'étaient pas. Ils constataient, en conséquence que les artisans étaient des "*gens très réservés*". Après 3 semaines de travail en commun, un expert ouestafricain a finalement exprimé pour la première fois le ressentiment des artisans envers les étrangers. M.Dambai a ainsi expliqué que les artisans souhaitaient que le projet leur paye leur casse-croûte le matin (p. 217, chapitre 1.9.2). C'est un moment clé dans le projet. Confronté à l'incompréhension des artisans vis-à-vis du propos des experts, les étrangers ont condamné cette revendication comme étant parasitaire[27]. L'action de l'autre n'était pas cohérente dans la perspective des experts, elle était jugée immorale et donc stigmatisée. De l'autre côté, les techniques des experts étaient pour les

[27] Les étrangers savaient qu'il était difficile aux artisans de venir travailler dans le projet parce qu'ils ne pouvaient pas en même temps faire fonctionner leurs ateliers mais ces aspects étaient hors de la portée des échanges entre experts et artisans.

artisans allogènes et donc inadéquates. Même s'il s'agissait d'un petit détail, comme mesurer la dimension d'un morceau de métal d'une arête, la question pouvait être vidée de sa substance et acquérir une valeur de rupture[28].

Les différences d'appréhension, qui isolaient les acteurs les uns des autres, n'étaient par perçues.

Entre les experts ouestafricains et les étrangers, on affirmait l'égalité des experts mais de fait, leurs situations respectives étaient fort différentes. Les étrangers avaient déjà, avec des résultats divers, réalisé des projets de ce type dans d'autres pays. Cette asymétrie réduisait le répertoire des échanges à un petit nombre de topoi. Dans le corpus des entretiens, des réunions et de mes observations, trois points reviennent fréquemment. D'abord apparaît une tentative de réaliser concrètement cette égalité théorique, ensuite les effets de la tentative, et enfin l'intériorisation et l'incorporation de l'échec de la tentative dans leur rapport à l'autre. Pour rendre cette égalité effective, en cas de faute ou de négligence de la part d'un membre de l'équipe, chacun réagissait comme s'il s'agissait d'un dysfonctionnement de l'organisation. On n'accusait pas l'autre directement ou ne lui demandait pas de changer son comportement pour éliminer le problème. Cette entente affichée était une expression de la certitude de tous les experts de partager le même l'intérêt.
M.Tahem s'affirmait mieux vis-à-vis des étrangers que les autres experts ouestafricains. Souvent, M.Dambai et M.Atula assistaient muets aux dialogues entre étrangers. M.Tahem était de deux ans plus vieux que M.Atula et de six ans que M.Dambai et il était encore fonctionnaire. Mais sa plus grande volonté d'être reconnu comme un interlocuteur à part entière se nourrissait à des sources symboliques. Face aux artisans, il n'avait pas les moyens de s'affirmer comme expert, il méconnaissait en effet leur situation. Mais son statut de fonctionnaire le rendait porteur du projet post-colonial des fonctionnaires francophiles qui représentaient l'Etat ouestafricain à un degré tel qu'il se confondait avec l'Etat.

[28] Alors même que les valeurs artisanales étaient identiques. Ce qu'était un "*soudage de plombier*" et la façon propre de le réaliser, digne d'un vrai artisan, était une notion commune aux experts et artisans.

3.4.1 BILAN D'APPUI TECHNIQUE

Contrairement à M.Tahem, M.Dambai avait les connaissances techniques nécessaires à être un interlocuteur compétent des artisans. Cela s'est rapidement fait sentir et les artisans ont demandé que M.Dambai soit leur conseiller (dans la déclaration des neuf points). L'appréciation de la part d'un artisan du savoir technique d'un expert était la même qu'il soit étranger ou ouestafricain[29]. Cela entraînait que les artisans ne pouvaient pas établir un rapport avec les experts ouestafricains hors d'une communication purement technique; avoir le savoir technique des étrangers ne permettait plus aux experts ouestafricains d'avoir une connaissance du Ouestaf. Les experts ouestafricains étaient des Ouestafricains par la couleur de leur peau, mais leurs discours d'experts l'emportait. Aux yeux des artisans, ils ne faisaient plus partie du monde autochtone. M.Dambai ressentait cela fortement et en a souffert. Les autres experts ouestafricains avaient intériorisé cette coupure. Quand les étrangers leur demandaient des informations sur le marché local d'un produit, il arrivait que l'expert ouestafricain réponde avec une affirmation cohérente dans la logique de l'étranger, mais en contradiction directe avec la situation locale. Pour les étrangers, c'était le comble de l'ignorance locale et donc aussi stigmatisé comme une revendication injustifiée des artisans[30]. Les étrangers se félicitaient de la qualification de M.Dambai, mais ils ne l'exprimaient pas. De la même façon ils n'exprimaient pas leur estime aux artisans. **Les artisans autant que les experts ouestafricains eux-mêmes n'ont pas permis que ces derniers jouent une fonction d'intermédiaire.**

Les intérêts directs de tous ces acteurs coïncidaient. Les experts savaient que leur engagement serait jugé exclusivement à l'aune du nombre d'emplois crées dans les ateliers. Les artisans voyaient leur participation en terme de chiffre d'affaires potentiel. Les analyses techniques et économiques qui ont déterminé le choix des prototypes étaient correctes et convainquantes pour tous les acteurs. Bien que quelques artisans découvraient cela contre leur appréciation du projet,

[29] Les artisans ne savaient pas que M.Dambai avait fait une formation technique en France. M.Dambai permettait aux artisans d'avoir accès aux savoirs techniques par sa proximité aux étrangers et par sa capacité de lire des dessins techniques.

[30] Ils ne tombaient pas dans le piège de croire qu'ils étaient effectivement nécessaires pour expliquer la situation locale aux Ouestafricains.

d'autres avaient déjà reproduit un prototype dans leurs propres ateliers avant même l'achèvement avec les experts. Ils avaient saisi la possibilité d'un marché nouveau et leur acquisition du savoir-faire nécessaire a été plus rapide que les étrangers ne pouvaient l'imaginer. Les étrangers n'ont pas pu découvrir que M.Ahmed, par exemple, avait réalisé en quelques jours le transfert de technologie que les experts étaient venu proposer. Et M.Ahmed ne pouvait pas non plus leur dire qu'il avait en quelques jours reproduit un prototype dans son atelier. Ce qui cachait le moulin dans son atelier, était l'interface qui était le produit des efforts des experts et des artisans. Dans la cour du projet, les mêmes actes de fabrication étaient beaucoup plus difficile à réaliser.

Le même acte d'interprétation pouvait avoir des significations opposées. M.Martin et M.Osama affirmaient avec la même insistance que la France avait payé pour amener un militaire, soupçonné d'être à l'origine des combats récents à Ouestaf[31]. Leur imaginaire du rapport France-Ouestaf comprenait les mêmes pôles organisateurs, le Quai d'Orsay essayait d'orienter le marasme local. En présence de l'autre, M.Martin et M.Osama rejetaient la symbolique du "patron" ou du "grand frère" vis-à-vis d'un étranger.

Pour M.Martin c'était *"truqué, c'est truqué .... pour mieux avoir"*.

Pour M.Osama c'était insupportable, et plusieurs fois, exaspéré, il est parti en courant de la cour. Ils se heurtaient à la réduction de leur marge d'action du fait de l'altérité, de l'incompréhension entre les étrangers et les artisans. Ils cherchaient à réduire cette distance et à s'engager avec l'autre comme un partenaire égal. Ils n'y sont parvenus qu'une seule fois : M.Osama avait mis deux semaines de travail avec les experts pour leur demander s'il était possible d'avoir un crédit. Cette question a permis à l'étranger de proposer une raison alternative. Hormis cet exemple, ils n'ont jamais pu découvrir qu'ils partageaient beaucoup d'éléments communs dans leur vision de la situation. Le lendemain, M.Osama s'adressa à la fin de la journée aux autres artisans en mettant en scène la domination des étrangers : *"Arrangez !"*

Il affichait ainsi qu'il fallait la décision d'un expert pour terminer le travail du jour, un

[31] Ce dirigeant a été réinstallé dans une fonction de l'état 3 mois plus tard, M.Martin et M.Osama se sont trompés comme beaucoup de mes autres interlocuteurs.

artisan ne pouvait pas le faire lui-même. L'entente de la veille était perdue. M.Ngerbo a tenté de réfuter le et, s'adressant à moi: *"eh lui, le robot, hein !"* Comme c'était souvent le cas, j'étais l'instance d'appel, M.Ngerbo réfutait habilement la mise en scène de M.Osama en lui renvoyant ce que M.Osama avait reproché auparavant aux étrangers, c'est-à-dire de traiter les artisans comme des robots. En fait ni un expert ni un artisan ne déterminait le moment où les travaux étaient terminés, et tous les jours il y avait la même hésitation à le décider.

La question centrale pour les étrangers était la qualité technique des produits des artisans. Ils estimaient qu'un standard de qualité était indispensable pour l'ouverture d'un marché (donc du nombre d'emploi crée). Selon les étrangers, la seule façon d'assurer ce standard, était de lier les artisans aux experts ouestafricains. Les artisans appréciaient le savoir des experts et ils ont affirmé qu'ils souhaitaient collaborer aussi étroitement que les étrangers le jugeaient nécessaire (d'où les neuf points). Mais à cette affirmation des artisans s'ajoutaient d'autres réflexions qui découlaient de leurs expériences de la coopération (et des *Nasarras*). A partir de ces expériences, ils estimaient que ce n'était pas possible de travailler avec un étranger car celui-ci gardait toujours un fond de savoir pour lui afin de nourrir la dépendance du Ouestafricain. Ils voyaient des confirmations de cette stratégie dans la politique africaine de la France, et ce refus de transmettre du savoir était aussi marqué dans leur mémoire de la colonisation. Quand les étrangers d'Appui Technique essayaient de lier les artisans au projet pour assurer une qualité technique, ils avaient raison de voir ces essais comme autant de tentatives, sous une forme nouvelle, pour créer une dépendance. Ce malentendu central ne pouvait pas être atteint dans les échanges entre experts et artisans. C'était un élément moteur de la réflexion des étrangers et aussi de celle des artisans. Mais ni les uns ni les autres ne s'en rendaient compte. Le chapitre 3.8 montre pourquoi ce malentendu se jouait à un tout autre niveau.

Seul un détail empêchait que les intérêts coïncident, les étrangers pensaient devoir lier les artisans étroitement au suivi technique par l'intermédiaire des experts ouestafricains, et les artisans savaient qu'ils ne pouvaient pas bénéficier d'une relation de ce type avec les étrangers. Ce désaccord n'était pas visible des

deux côtés, le rejet de la coïncidence était correct et ne pouvait pas être défait dans les échanges.

Aucune des deux parties en présence, ne percevait ce *quiproquo* et nul dialogue ne permettait de le faire apparaître au grand jour. Cette différence est un exemple parmi d'autre, mais elle a été particulièrement importante pour le projet. En revanche, ce n'était pas important du point de vue du bien fondé de l'argument technique.

Je prends donc un autre exemple qui montre que la différence des perspectives était le fond des désaccords, le surnom "*Marabout*" pour M.Dambai. M.Jacques estimait que M.Martin apparaissait comme "le grand Marabout" et M.Dambai comme "le petit". Mais ce terme n'était qu'une blague sous forme de jeu de mot pour M.Osama, qui jouait sur l'appartenance autochtone de l'expert. Pour M.Jacques, c'était un repère pour stigmatiser la perspective des artisans. Il y avait donc une inversion dans l'opération. M.Osama se servait librement d'un concept local (le Marabout) pour avoir moins de difficulté à agir sur le savoir technique, peut-être que le terme de "transfert" est adéquat pour cette opération. C'était un transfert dans l'imaginaire. L'expert ouestafricain, qui maîtrisait le savoir étranger, était désigné avec un terme local pour paraître plus familier. M.Dambai était chrétien et les artisans le savaient. M.Dambai lui-même exprimaient dans son entretien que ce n'était pas la validité descriptive de Marabout mais la performance idéologique que le terme permettait, qui faisait plaisir. M.Jacques rejetait le transfert que M.Osama voulait opérer et stigmatisait l'artisan.

Les experts appréhendaient les artisans avec une prétendue crédibilité qui découlait de leur connaissance imaginaire du local (chapitre 1.7.4). Ils ne leur ont jamais montré qu'ils avaient acquis cette crédibilité d'expert dans les projets qu'ils avaient réalisés auparavant. Aucun n'a jamais expliqué ce qu'il avait fait auparavant, ni ce qui Technoscience faisait. Ils présupposaient que les artisans ne pourraient pas reconnaître cette crédibilité, et ils ont ainsi limité la négociation dans le projet de la même façon qu'ils ont limité leurs efforts d'évaluation. Ils ne voyaient pas la possibilité de poser des questions ouvertes aux artisans. M.Martin parlait d'auto-évaluation, la réaction des artisans serait l'indicateur, M.Jacques, lui, cherchait des indicateurs opérationnels pour modifier l'organisation de la

formation, et M.Tahem demandait des indicateurs quantitatifs pour établir une rigueur du management. Plusieurs réunions des experts traitaient en vain de la question parce que tous anticipaient qu'un dialogue d'évaluation avec les artisans n'était pas possible sans qu'ils admettent cette impossibilité.

La capacité pédagogique de M.Richard, supérieure à celle de M.Martin et de M.Jacques, a permis de réduire les confrontations. Les artisans auraient été plus intéressés à se servir du projet si M.Richard avait été à la place de M.Jacques. Néanmoins, la pertinence de cette pédagogie n'aurait pas pu compenser l'absence de dialogue[32]. Seuls les thèmes techniques étaient d'emblée abordés et, des deux côtés, leurs significations étaient connues. Les artisans désignaient les étrangers sous les termes de "professeur" et "enseignant", malgré les affirmations des experts qui disaient vouloir exécuter avec eux les gestes de la fabrication et de ne pas vouloir donner de cours. De l'autre côté, les étrangers affirmaient bien qu'ils étaient en train de transférer du savoir technique. Ces deux discours se complétaient parfaitement. Chacun pouvait tenir le sien en prétendant répondre à l'autre. Au cours des entretiens, les artisans n'en parlaient plus, en dehors du projet, l'image du professeur blanc n'existait plus. Et chez les étrangers, l'idée du transfert de technologie était également dénoncée comme trompeur.

Du côté des artisans, la reconnaissance des étrangers était limitée par l'absence d'interrogation sur l'origine des experts. Les étrangers apparaissaient avec leurs attributs visibles : celui-ci se déplace en voiture 4x4 climatisée avec réfrigérateur et chauffeur, celui-ci en voiture familiale climatisée, celui-ci en Mobylette et celui-ci en vélo.

Pour les artisans, il n'existait pas de lien entre un étranger et l'organisme qui l'employait, ou le type de projet auquel il participait. Ils ignoraient tout autant leur profession et leur origine personnelle.

[32] D'ailleurs, la fixation du local chez M.Richard a été encore plus forte que cette fixation l'était chez M.Martin et M.Jacques.

moi: "*ils ne savent pas qui nous envoie ici, ehm, pourquoi on est là ?*"

M.Richard:"*ils peuvent se dire que ce sont des personnes intéressées qui, comment les, comme les missionnaires, ils t'apprennent un savoir, mais si ce sont des personnes qui sont habitués aux projets, ben ils disent ben c'est tout, ils sont un travail à faire, ils peuvent penser ça ils peuvent se dire vu la situation du pays, ils sont pas dans une situation florissante et qu'il y a d'autre pays qui essayent de les aider*", entretien

Son protagonisme développeur venait de soi, par contre M.Jacques tentait de se distancier d'un développeur face aux artisans.

3.4.1 BILAN D'APPUI TECHNIQUE

M.Osama:"*il est venu pour une semaine ou 3 semaines et il repart, comme ça c'est mieux mais si on amène un Nasarra pour 2 ans 3 ans, il va bouffer tout l'argent haha, oui, on verra bien*", entretien

M.Ngerbo:"*mais, aidez-nous réellement, pas rester 2 semaines et s'en aller, restez avec nous 3 ans et continuez à nous guider .... un mois, 2 semaines, vous dites jhallas, déjà je vais, alors c'est ça le côté qu'on a dit là, c'est l'expatrié comme on a dit, c'est eux qui ont foutu tout ça en l'air*", entretien

Au cours d'un même entretien, différents discours sur les Nasarra étaient possibles, parfois contradictoires. Les interprétations restaient souvent catégoriques, les Nasarra, tous, venaient pour s'enrichir ou possiblement pour une autre cause. Les étrangers présents dans Appui Technique ne faisaient l'objet d'aucune réflexion indépendante. Mais "le groupe des artisans" et "le projet" n'avaient pas d'autres significations au-delà de la présence des étrangers. Quand les étrangers étaient partis, il n'y avait plus rien qui donnait substances à ces termes. Par leur métier, qui représentait une rupture par rapport aux métiers traditionnels, les artisans avaient réussi une ascension sociale considérable sans le cursus habituel (études universitaires et fonction publique). Les ateliers leur permettaient de maintenir une stabilité économique exceptionnelle au Ouestaf. Cette ascension était aussi un travail symbolique pour la plupart des artisans. Se servir du savoir des experts était difficile car, en cas d'échec, on leur reprocherait d'être "*informé par le blanc*" mais de ne pas être à la hauteur, (la hauteur "moderne, blanche, européenne").

C'est entre M.Martin et M.Mohammad qu'il y avait le plus important passage de savoir[33]. La souplesse de M.Mohammad dans son rapport aux experts n'était pas l'effet de mon travail dans son atelier car l'autre artisan qui saisissait les experts mieux que ses collègues, M.Rahman, n'avait eu que très peu de contacts avec moi. Mais M.Rahman a été le seul à proposer des termes d'engagement aux experts qui correspondaient exactement à ce qu'ils recherchaient : il rémunérera le projet en fonction des bénéfices qu'il serait amenés à réaliser grâce

[33]Dans son entretien M.Mohammad expliquait bien l'attitude pédagogique de M.Martin, celui-ci laissait une pièce à achever à un artisan, regardait le résultat et proposait des améliorations quelque temps après ou même le lendemain. M.Mohammad invitait M.Martin constamment à continuer et approfondir leurs discussions techniques, mais M.Martin ne voulait pas faire une exception avec M.Mohammad, il lui fallait interagir de la même façon envers tous les artisans (voir l'importance de cette attitude p. 497).

aux produits introduits par les experts, et, confronté à une commande d'un produit qu'il ne maîtrise pas, il s'adressera aux experts.
Il avait donc conceptualisé l'approche "marketing et classique" que M.Martin revendiquait toujours lors des réunions entre experts, mais dont M.Martin ne parlait jamais face aux artisans.

M.Rahman rejetait, en la nommant, la distance aux étrangers, il parlait à tout moment et avec plaisir des différences entre son monde et celui de son Autre (son imaginaire des Nasarras); M.Mohammad, lui, revendiquait autant de réciprocité des experts que face à moi; les deux confirmaient ainsi que la conception du projet de M.Martin était tout à fait possible.

Les autres artisans reprochaient à M.Rahman de " *trop parler*". Sa volonté d'engager un dialogue avec les experts était perturbante. M.Osama avait voyagé en France, il maîtrisait le français et il se confrontait au discours des étrangers; M.Rahman, son partenaire comme artisan et son ami, qui parlait moins bien le français, cherchait à y entrer. La plupart des autres artisans réagissaient peu aux experts, ils maintenaient une distance. Parmi eux, M.Ngerbo était celui qui s'exprimait le mieux (le souffleur machiavélique) et il s'est auto-exotisé dans son entretien en expliquant pourquoi la mentalité des autochtones ne leur permettait pas de s'engager aux côtés des étrangers. A partir de ces façons de vivre la rencontre avec les experts, il est possible d'orienter leurs possibilités d'action selon deux axes. En premier lieu, l'effort de s'approcher d'un expert en mettant la figure du Nasarra de côté pour voir ce qu'on peut faire avec cet expert :

	M.Mohammad		M.Ngerbo	
immédiateté	<<<———	———	———>>>	distance
	M.Rahman		M.Osama	

En second lieu, l'effort d'apparaître comme un artisan particulier ou d'être un artisan ouestafricain parmi d'autres.

	M.Rahman		M.Mohammad	
immédiateté	<<<———	———	———>>>	distance
	M.Osama		M.Ngerbo	

3.4.1 BILAN D'APPUI TECHNIQUE

La complexité et les différences de vécu du projet étaient étonnantes. Pourtant, certains artisans ont travaillé ensemble pendant des années. Par ailleurs, ils avaient des parcours semblables. Cette complexité révèle combien les artisans ont eu du mal à appréhender les experts. Elle dénote également l'absence de représentations socialement partagées qui permettent d'agir devant un développeur, de décrypter son comportement. Néanmoins, la rencontre a produit une interface structurante.

La fixation de l'interface s'est établie sur trois niveaux. A la surface, les acteurs ont nommé et distingué les critères de qualité des produits, avec une rupture entre français et ouestafricain. Au un niveau sous-jacent, les règles du dialogue ont été fixées, l'étranger était <u>l'enseignant - professeur</u> et l'artisan son image miroir en tant que <u>micro-entrepreneur</u>. Encore plus profondément, l'édification de l'Autre, la symbolisation qui enfermait les autochtones : le <u>paysan africain sympathique ou le roublard</u>, et celle, qui enfermait les étrangers: le <u>Nasarra</u>, qui dominait toujours, duquel il fallait se protéger, ne pas se déplier (voir p. 193).

L'interface se situait aussi entre l'arabe et le français. Les acteurs n'avaient pas le choix de la langue. Par une situation d'énonciation et par la nature de l'énoncé, l'emploi d'une langue ou de l'autre était déterminé. Face aux étrangers, il fallait parler français. Mais les artisans parlaient aussi français entre eux car ils parlaient des langues vernaculaires différentes et leur maîtrise de l'arabe n'était pas de même niveau. D'ailleurs, l'arabe ouestafricain n'avait pas de termes qui permettaient d'exprimer les détails techniques. Mais, au-delà de ces aspects, il y avait une forte spécificité dans l'usage des langues. En présence d'un étranger, il suffisait qu'un expert ouestafricain traduise un propos auparavant tenu en arabe en français pour que cet énoncé fasse autorité pour tous. En ce cas, cette traduction pouvait avoir deux effets. Soit le propos traduit était cohérent (avec les échanges antérieurs), et l'échange pouvait se poursuivre, soit le propos était incohérent avec un dialogue antérieur, et un silence gêné l'accueillait. Ainsi un expert ouestafricain pouvait, s'il le voulait, arrêter une discussion entre deux artisans, et cela fonctionnait encore mieux si j'étais l'étranger présent. Mais cela ne marchait pas si c'était un étranger traduisait. L'interface régularisait ce qui

pouvait être dit dans la langue de l'Autre. Du côté des artisans, la régulation se faisait pour "*ne pas se déplier*", mais elle renforçait aussi le renfermement des autochtones par les étrangers. Seul M.Mohammad outrepassait cette règle en traduisant en toute liberté pour élargir les échanges. Mais, ce faisant, il se retrouvait isolé parmi les Ouestafricains.

De son côté, un étranger pouvait utiliser de termes arabes mais il ne se rapprochait pas pour autant des artisans. Son énoncé n'était pas traité selon son contenu mais seulement sur sa forme. Dans la suite on parlait de ce que l'énoncé faisait mais les artisans ne laissaient pas l'énoncé faire quelque chose. L'énoncé devenait lui-même thème, son objet s'évaporait[34]. La régulation du passage du français à l'arabe marchait dans les deux sens avec moi, ce qui indique qu'elle avait comme fonction principale de réduire la distance entre l'étranger et l'artisan. Comme j'ai servi de pôle de communication, la régulation entre les langues fonctionnait mieux avec moi. M.Mohammad a aussi opéré une mise-en-scène dans ce sens (voir l'exemple pp. 127 et 381 en bas) de son côté.

Pour faire ce résumé je me suis appuyé sur les résultats tangibles, le mutisme mutuel, les différentes perspectives du projet, la position et le rôle joué par les experts ouestafricains, mais aussi sur quelques ressemblances entre M.Osama et M.Martin, les transformations des termes de qualité des produits et de "Marabout", le couple "enseignant" et "transfert de technique", les différences des vécus des artisans, et, finalement, la redéfinition de l'interface et de son expression dans le choix des langues. Ce chapitre ne synthétise pas tout ce qui j'ai pu dire au chapitre 1, mais il met quelques éléments qui permettent de regarder l'interdépendance entre les perspectives des acteurs et ce qui fait l'horizon de leur

[34] M.Richard a très vite appris un grand nombre de politesse, ce qui faisait que les artisans avaient de moins en moins à dire quand il les utilisait parce qu'on épuisait les réponses sur la forme. M.Martin tentait de prononcer quelques formules mais il était ignoré. Comme il refusait un dialogue direct sur les questions techniques, en affirmant qu'il fallait laisser faire les artisans et ensuite commenter les résultats, les artisans refusaient à s'intéresser à ces propos en arabe. M.Martin concluait que leur non-réponse confirmait son approche pédagogique.

collaboration.

3.4.2 Bilan des relations entre les acteurs d'Autogeneración

Après 2 ans de fonctionnement, Autogeneración a été terminé en décembre 1992. L'équipe avait atteint deux tiers des résultats prévus. Actuellement, l'expérience est renouvelée avec les même objectifs mais cette fois-ci, l'organisme client (représentant le gouvernement mexicain) a choisi de confier le projet à un constructeur de centrales électriques, et non à un bureau d'étude[35]. Cette modification n'est pas pour autant l'expression d'une compréhension de l'échec du premier exercice. Le travail des étrangers dans Autogeneración a permis à l'équipe de réaliser des analyses techniques qui n'ont pas pu être produites par les experts mexicains. Leur capacité conceptuelle d'ingénieur était supérieure à leurs collaborateurs.

Il n'était pas possible aux experts mexicains de percevoir le savoir-faire des étrangers, et les étrangers n'étaient pas capables de le rendre visible à leurs collègues mexicains.

Autogeneración n'a donc pas mieux réussi qu'Appui Technique. Quelques objets concrets ont été produits, mais l'effet de démonstration qui aurait dû permettre le transfert de savoir n'a pas été réalisé[36]. Le projet est donc remis en place en partant de nouveau à zéro.

Au vue de mon étude, les raisons pour lesquelles les experts mexicains n'ont

[35] Experconsult a refusé de participer. L'organisme client se sert actuellement des services d'Experconsult et d'Enercon pour d'autres activités dans ce domaine, le bureau d'étude US-américain et un des trois bureaux d'études mexicains peuvent augmenter leur activité dans le pays.

[36] Vis-à-vis de l'objectif du développement industriel c'était donc dans les deux cas, de l'argent foutu en air.

pas pu répondre aux étrangers sont les mêmes que celles pour lesquelles les experts mexicains n'ont pas acquis cette souplesse qui a permis aux étrangers de travailler. L'investissement personnel des ingénieurs mexicains dans une logique nationaliste, a fait qu'ils n'arrivaient pas, de leur propre initiative, à dépouiller ce savoir-faire. Les Mexicains ont construit une relation dans laquelle les étrangers n'étaient pas, à leur tour, capables de leur expliquer quelles étaient les spécificités de leur savoir, et quelle était l'aide qu'ils attendaient des Mexicains afin d'exploiter au mieux ce savoir. Mais la différente maîtrise technique n'est pas le résultat principal pour cette étude.

La question de savoir si les étrangers avaient des capacités techniques supérieures n'a ici pas de sens. Il s'agissait d'une technologie avancée, aucun expert n'avait une compréhension suffisamment rusée pour la manipuler aisément. Ce qui était important pour les étrangers comme pour les experts mexicains, c'était d'apprendre le plus rapidement possible et sur le tas. Ce qui est primordial est donc la structure de la rencontre entre les étrangers et les Mexicains. La précarité créée par l'échec d'Autogeneración amenait les experts à avancer des explications diverses. Les experts tels M.John, M.Ben, M.José, Mme Maria et M.Rodolfo ont terminé le projet en produisant une partie des analyses escomptées lors de son lancement. Ces étrangers et autochtones ont réussi à maintenir leur manière de faire contre la manière, encore moins productive, de M.Jim, M.Joe, M.Ramón, M.Miguel et M.Hector. Ils l'ont emporté sur une rationalité symbolique enfermée dans la confrontation coloniale[37] de ces derniers.

En l'absence d'autorité incontestable, il était nécessaire que les capacités des étrangers et des Mexicains entrent en interaction. Mais l'interface entre l'étranger et l'autochtone a bloqué la compréhension mutuelle et la construction symbolique de l'autre a finalement entravé la collaboration concrète.

Cette interface a fonctionné comme un miroir. Chacun identifiait dans le comportement de l'autre l'attitude qu'en fait, il adoptait lui-même. M.Jack voyait des gens imbibés de leur supériorité, pourtant, cela correspondait à sa façon

[37] Particulièrement remarquable parce que les Etats-Unis ont gagné l'indépendance en tant que colonie seulement 20 ans avant le Mexique.

d'agir. M.Ramón, lui, voyait chez les individus une volonté de dominer à tout prix, et en fait, il essayait lui-même de manipuler ses collègues. M.Hector voyait des escamoteurs, mais ses arguments techniques propres éludaient toute discussion concrète. M.Miguel voyait des gens qui voulait "feinter" pour tirer profit du projet, c'est lui qui a triché avec tous les membres de l'équipe[38]. Ces exemples sont les expressions les plus évidentes de la dynamique de communication propre au projet. Ces opérations sont d'abord le produit de la position de tous les experts. Entre les personnalités de M.Ramón, M.Hector et M.Miguel (trois experts mexicains), il n'y a pourtant que peu de points communs.

Certains symboles se sont accumulés d'un côté comme de l'autre, et ainsi la perception de l'autre est devenue de plus en plus grossière.

M.Ramón n'arrivait pas à trouver un mode de travail dans l'équipe, il ne lui était pas possible de reconnaître le travail des étrangers sans mettre en cause sa propre identité. Lorsque je lui ai demandé un entretien (en rentrant à son bureau, après quelques semaines de travail commun), il m'a immédiatement répondu:"*moi j'aime pa*
Il orienta la question vers l'Autre, auquel s'adressaient ses activités dans le projet. En tant qu'étranger, ma demande concernait les expériences vécues dans Autogeneración. Mais, en récupérant l'initiative, il anticipa la signification de la question, et résuma le projet à la seule question de la confrontation avec l'étranger, dit "Gringo".

Entre l'abîme de la Reconquista et l'émancipation totale, il ne voyait pas d'alternative.

Il a travaillé avec tous les étrangers, d'abord avec moi-même sur les modèles thermodynamiques, puis avec M.John sur la partie électrique du manuel, ensuite il a fait des visites avec M.Bill et enfin il a travaillé avec M.Jack dans une usine pendant plusieurs semaines. Mais il n'a pas pu se servir du savoir de l'autre, pourtant l'autre était allemand, français ou US-américain. La Reconquista, la

[38] Le nationalisme de M.Jack consistait dans l'affirmation d'avoir la meilleure culture, semblable à celle de M.Miguel. Les deux agissaient dans une logique de défense vers l'Autre. Le rêve de M.Miguel d'un Mexique fort et le rêve de M.Jack de la qualité française était un jeu de miroir symétrique et simple.

domination coloniale, était une menace de tous. En rejetant la souveraineté du "primer mundo", l'Occident, M.Ramón a aussi rejeté tout savoir technique.
Les étrangers devenaient un groupe homogène face aux Mexicains, qui ne pouvaient pas voir de différences, entre un français, un allemand, un argentin, un péruvien, un cubain et deux US-américains, ceux-ci avaient pourtant des façons de travailler différentes.

La gentillesse affichée de M.John était le pendant direct des efforts des Mexicains de faire un acte majeur de beaucoup des tâches dont ils se sont occupées. Cette gentillesse renforçait l'opinion des Mexicains selon laquelle il était possible de maintenir l'illusion d'une collaboration. Ce qui était l'orgueil mexicain pour M.John était d'abord un travail d'identité de ses collègues. Il appréciait les ingénieurs mexicains selon ce qu'il percevait en eux de prétention, d'orgueil ou de vanité qui n'arrivait pas à une véritable ambition. Les étrangers d'autres pays latino-américains utilisaient les mêmes critères mais relativisaient ces "défauts" en expliquant le passé historique du Mexique. En conséquence, ils ne se sont pas servis du fait qu'ils étaient totalement bilingues. Ils cherchaient en effet moins à parler espagnol que M.John, M.Jack ou moi-même, traduire était d'emblée exclu pour eux.
Pour faire face à l'orgueil des Mexicains, tous les étrangers avaient à souligner leur statut d'étranger en évoquant leurs expériences internationales.
La référence à une installation technique en Europe ou aux Etats-Unis permettait de demander à un ingénieur mexicain de poursuivre une analyse là où un argument technique n'arrivait pas à le convaincre. C'était le seul trait des Mexicains qui apparaissait, sinon, il était nécessaire pour les étrangers ne pas faire de distinctions entre leurs collègues. Ils hésitaient à montrer leur connaissance des experts mexicains. Les étrangers estimaient qu'afin de réaliser un maximum de travaux, ils ne pouvaient pas tenter activement de changer les relations dans l'équipe.
D'autres membres de l'équipe ont réussi à mieux comprendre le projet. Ainsi, M.Joe, M.Jim, Mme Maria, M.José, M.Geraldo et M.Rodolfo arrivaient plus loin dans leur compréhension de l'autre. Ils sont tous arrivés à un moment ou un autre, à constater que la façon de faire des étrangers valait la peine d'être essayée, au

moins sur une période. Néanmoins, la conclusion qu'ils ont tirée de cette expérience restait qu'une collaboration qui s'approche d'un transfert de savoir est impossible.

Mme Maria:"*au Mexique beaucoup des gens, il y a deux pôles, beaucoup de gens prennent mal les Gringos et l'autre aspect c'est qu'on est très très servile aux étrangers, ... c'est ça le Malinchisme*[39] *c'est très très fort*", entretien

Les experts mexicains ont expliqué de façon semblable cette soumission. Elle se retrouve aujourd'hui dans la préférence des Mexicains pour tout ce qui est étranger. Seuls ceux qui niaient les problèmes de communication avec les étrangers n'en ont pas parlé. Cette référence au Malinchisme permettait d'expliquer les difficultés de travail en général et les difficultés personnelles qu'un individu pouvait rencontrer. Ainsi était dénoncée l'impossibilité de faire un travail réel dans les structures de l'administration publique comme le comportement au sein du projet.

Dans l'imaginaire mexicain, il n'y avait pas de rupture entre le colon espagnol et le Gringo moderne. Mme Maria refusait de se faire enseigner "*el padre nuestro*", tout autant que M.Miguel rejetait de se faire enseigner "*como mover el abanico*". La prière catholique et l'éventail sont des symboles historiques liés à la conquête, qui apparaissaient dans les discours des Mexicains au cours des entretiens dés qu'il était question des étrangers. Plus spécifiquement, ces repères apparaissent comme des savoir-faires qui sont autant d'affirmations d'identité. En effet, le dialogue avec dieu et l'expression d'élégance féminine marquent symboliquement une distance par rapport à l'image de l'indigène passif et pauvre. L'étranger détenait un savoir-faire qui permettait de déterminer si un ingénieur était capable ou non de bâtir une usine. Selon Mme María, à la

[39] Dans la mythologie populaire, Malinche était si dévouée à Hernan Cortés qu'elle a trahi son peuple. L'alliance de beaucoup de peuples indigènes avec les conquistadores contre les aztèques, donc dans l'intérêt de leur peuple, n'y apparaît pas. La personne de la Malinche historique reste aujourd'hui encore matière de débat, voir par exemple Todorov, 1982, et Torruco Saravia, 1982. Pour Todorov, elle était la première Mexicaine, pour Torruco Saravia, elle était tragique car elle a trahi sans véritablement trahir, pour mes interlocuteurs:"*malinchistas - los verdaderos hijos de la Malinche, que es la Chingada en personna*" et pour l'auteur de la thèse: "Marina/Malintzin/Malinche - historical mothers as sources of ethnique identity healing of oppressed people", soutenu à l'Université du Minnesota, elle était la mère d'une identité des opprimés. A l'époque de la nationalisation de l'industrie par le Général Cardenas, les années 40, le terme de *Malinchiste* pouvait accuser, d'où son emploi fréquant par certains journalistes de cette époque. Aujourd'hui le terme n'apparaît plus dans les journaux.

différence de M.Miguel, toute situation de contact avec un étranger, déclenchait une réaction de même nature. Pour M.Miguel, c'était l'étranger qui provoquait chez le Mexicain le besoin de réaffirmer ses capacités, et notamment s'il était US-américain. A l'opposé, un étranger cultivé, qui avait voyagé, voyait toujours ses mérites reconnus par les Mexicains. Le sourire de M.Hector et de M.Aníbal lorsqu'ils constataient les difficultés des cadres de la Banque mondiale à trouver des interlocuteurs mexicains, venait également de l'affirmation de la particularité des Mexicains, comme chez Mme María et M.Miguel. Ils constataient que la seiche mexicaine, les liens plus que confus entre les différentes institutions gouvernementales, fonctionnaient aux yeux d'un étranger comme un animal à plusieurs têtes. Cette expression de leur particularité, d'une identité mexicaine indépendante des exigences d'un étranger, était aussi le moteur de leur confrontation avec l'Autre.

Le seul étranger qui rentrait dans ce schéma-là était M.Bill, il ne parlait pas espagnol et n'avait jamais travaillé en Amérique Latine. En évoquant face aux Mexicains ses efforts pour expliquer l'adresse du bureau à un chauffeur de taxi tous les matins, ou, au déjeuner pour acheter un sandwich, M.Bill permettait aux Mexicains de mieux reconnaître l'Autre. Les autres étrangers cherchaient un rapport de réciprocité avec les Mexicains, ainsi ils rejetaient la distance vis-à-vis des Mexicains. Cette opération les appelait à faire toujours plus d'efforts de collaboration. M.Bill leur permettait facilement d'être différents et de refouler la comparaison avec les étrangers. Ses façons de s'exprimer, typiquement US-américaines aux yeux des Mexicains, les confortaient dans leur position au sein d'Autogeneración. J'en conclus que la présence de l'Autre était moins problématique pour les Mexicains que leur regard sur eux-mêmes. Le discours de Mme María, évoqué ci-dessus, correspond donc mieux à la situation des Mexicains que celui de M.Miguel.

Entre les bureaux d'étude mexicains se jouait une certaine compétition. Mais face aux étrangers, les experts mexicains affichaient une complicité formelle : ils évitaient de s'opposer entre eux au cours d'une discussion avec un étranger. Cette compétition était soit ressentie comme une preuve de moindre

professionnalisme (car stigmatisée comme étant mexicain), soit comme une possibilité de maintenir un aspect de leur situation inaccessible aux étrangers. Pour M.Miguel, il s'agissait en effet de maintenir une distance mais pour Mme Maria, c'était un trait d'immaturité. Les étrangers n'ont pas essayé de tirer profit de cette compétition. Si un ingénieur mexicain proposait de prendre en charge une tâche du projet, les étrangers l'encourageaient sans tenir compte du bureau d'étude pour lequel il travaillait. D'ailleurs, le budget avait été fixé du début et la facturation suivait cette répartition fixe. Le rapport entre les bureaux d'études mexicains était d'ailleurs largement inconnu des étrangers. C'était une variable inconnue qu'ils ne voulaient pas atteindre.
De la même façon, les Mexicains n'ont jamais évoqué ces rapports avec les étrangers. Les contacts entre Proener, Enermax et Enercon remontaient effectivement à l'époque où la plupart de ces experts avaient travaillé pour l'entreprise nationale d'électricité. Ce passé commun était plutôt une source de solidarité issue de l'esprit de corps de cette entreprise nationale. De toute façon, les considérations qui provenaient de la rencontre avec les étrangers l'emportaient largement sur l'ensemble des préoccupations qui pouvaient résulter des rapports entre ces bureaux mexicains.

M.Humberto a obtenu des informations techniques grâce à sa participation et il s'en est servi pour d'autres activités de Proener. Il ya 25 ans, il avait réalisé sa maîtrise d'ingénieur sur la technologie qui était à la base d'Autogeneración, mais il n'avait jamais pu accéder aux évolutions récentes. Face aux autres experts, il n'a pas risqué de demander d'informations. Seul M.Silvio osait demander dans le bureau de faire des copies de la documentation technique, au titre d'enseignant universitaire, car il voyait l'intérêt de ses étudiants.

L'équipe a labouré intensivement pour se démontrer qu'il n'y avait aucune raison d'échouer. Les étrangers passaient souvent leurs fins de semaines au bureau. Les Mexicains se réunissaient parfois à 10 heures du soir pour discuter de l'avancement des travaux. L'incapacité de leurs interlocuteurs dans les usines leur permettait de constater qu'ils avaient des capacités analytiques supérieures aux autres institutions mexicaines, mais ils n'ont pas réussi à reconnaître leurs résultats de façon convaincante pour eux-mêmes.

3.5.1 AUTONOMIE DES ECHANGES

La distance gelait les actions et la coordination entre étrangers et Mexicains, et le fait de la réduire a permis à l'équipe de bouger. Les étrangers tout autant que les Mexicains ont fait des progrès de compréhension quant à leur passé et à leur l'expérience commune :

"It may also be rooted in the fact that one has come to expect his country to perform poorly because of its long history of backwardness and dependence; hence any evidence that the country may possibly be doing better or may be emerging from its backwardness is going to be dissonant with previous cognitions and is therefore likely to be suppressed; on the contrary, evidence that nothing at all has changed will be picked up, underlined, and even greeted, for it does not necessitate any change in the preexisting cognitions to which one has comfortably adjusted. This is so because people, who have a low self-concept and expect failure, apparently feel some discomfort when they suddenly perform well, as psychologists have shown. In this manner, social psychology provides a clue to a Latin American phenomenon that has long puzzled me, yet has struck me with such force that I have invented a name for it - the "failure complex" or "fracasomania"", (Hirschman 1987, p. 187)[40].

Les échanges dans l'équipe peuvent mieux se comprendre, en accord avec les propos d'Hirschman. Tous anticipaient que leurs efforts échoueraient parce que c'était un projet gouvernemental, la "fracasomania" était la certitude d'être en face d'un obstacle historique. La "fracasomania" était un obstacle à la fois pour les étrangers et pour les Mexicains. Leur travail en commun avançait dés qu'on formulait explicitement qu'il fallait aller plus loin que d'habitude. Et une telle précision était un élément très constructif. Les experts mexicains qui voyaient mieux la rationalité de la participation des étrangers (Mme Maria et M.José) se sont, plus que les autres experts, confrontés à la "fracasomania" dans les organismes gouvernementaux au Mexique. Ils s'appuyaient sur la présence des étrangers pour identifier cette fracasomania et ainsi s'en distancier.

Pendant dix ans de travail dans ce type de projet, les capacités de M.John se sont perfectionnées. Son expérience de l'échec faisait qu'il était très attentif à tout signe qui pouvait lui indiquer un point faible dans les analyses techniques. En

[40] M.Hirschman est peut-être le chercheur qui emploit le plus habilement d'analyses qualitatives pour comprendre les phénomènes des actions de la coopération, tout en se situant dans l'économie; et depuis longtemps, voir son ouvrage inégalé (Hirschman, 1969).

parallèle, il essayait aussi de prouver à ses collègues d'Experconsult qu'il fallait d'abord maintenir une qualité technique pour faire aboutir un projet. Il voulait démontrer à ses collègues US-américains les plus opportunistes, qu'un client cherchait d'abord une consultation sur le fond et non pas seulement un joli rapport écrit.

Mais ce souci de M.John n'était pas perçu par les Mexicains car il ne s'exprimait en ce sens qu'en compagnie des étrangers. M.John était l'étranger qui cherchait le plus de réciprocité dans son rapport avec ses collègues mexicains. Il les a aussi approchés avec le plus de détermination, ce qui a finalement crée des relations plus productives que celles des autres étrangers. Quand il devait faire face à l'obstination des Mexicains, M.John appelait à le surmonter avec un retour bien connu :

"si vous ne le faites pas nous amenons un Gringo !".

Chez les Mexicains, l'interface réduisait l'étranger à une entité hybride, il était à la fois le détenteur de savoir et le colonisateur. M.Miguel produisait cette image d'une façon plus sophistiquée que Mme Isabel par exemple. Lui et M.Ramón, qui me disaient apprécier mon savoir et enfermaient M.John dans l'image du néo-colonisateur ("con ganas de fastidiar mexicanos"), pensaient comprendre précisément les objectifs techniques. Mais ils se sont trompé quant à la différence entre M.John et moi-même comme ils se sont trompés sur les objectifs techniques et aussi sur leur propre situation. En revanche, Mme Maria, M.José et M.Silvio, qui appréciaient aussi le savoir technique mais qui y voyaient moins le signe d'un désir de dominer des étrangers, affirmaient que jamais ils n'avaient suffisamment compris les objectifs techniques[41]. Ainsi, il m'est possible de conclure que la compréhension de la technologie a joué en faveur de la collaboration entre étrangers et Mexicains. Les ingénieurs mexicains moins défensifs l'étaient également car ils suivaient mieux les questions de fond. M.José était le seul Mexicain à être fier d'avoir participé et contrairement aux autres qui partageaient moins son patrimoine technique, il était aussi fier face aux étrangers, d'avoir confirmé son identité mexicaine. Pour réussir ensemble, il a fallu que l'équipe se

[41] M.Rodolfo et M.Geraldo étaient les seuls à avoir saisi les objectifs, mais ils n'étaient pas suffisamment disponible pour apporter beaucoup à l'équipe. M.Humberto, M.Lorenzo, M.Juan et M.Severino n'étaient probablement pas en mesure de suivre les explications techniques.

vante des résultats obtenus, mais les étrangers ne sont pas arrivés à expliquer les points forts pour que l'équipe dans son ensemble, se les approprie. **Ainsi la force de ces limites de compréhension n'a pas permis aux étrangers de trouver des opportunités pour cesser de "baratiner" (<to bullshit>, dans leur jargon d'expert), et ils ne pouvaient pas vanter les véritables résultats, les Mexicains, eux, n'ont pas pu, de leur côté, se servir de leur savoir ou du savoir des étrangers.**

Parmi les Mexicains, M.Aníbal reprochait à M.John et aux autres de ne pas avoir réussi à s'imposer véritablement. Selon lui, les étrangers auraient dû exiger des interlocuteurs plus compétents, mais il n'avait pas d'idée sur le pourquoi il était si difficile de se comprendre. La restitution des résultats (voir chapitre 2.11) a bien montré comment même l'expert mexicain qui avait travaillé le plus longtemps et le plus intensivement avec les étrangers, gardait vis-à-vis d'eux une attitude ambiguë. Mme Maria se défendait de ce qu'elle percevait comme une domination post-coloniale, et en même temps, elle montrait un désir très fort d'être assimilée au groupe des experts. Lorsqu'un étranger vantait le potentiel modernisateur du savoir, elle ne réagissait pas. Mais lorsque quelqu'un présentait son savoir avec modestie, elle considérait qu'il n'était pas vraiment expert. Les désenchantements restaient constants au long de la réalisation.

L'objet central et visible de la communication entre étrangers et Mexicains était certes l'échange de savoir, mais cette communication renvoyait tous les ingénieurs mexicains aux particularités économiques et politiques de leur pays. Seuls le chef d'Experconsult et le Directeur Général de l'organisme client ont pu avancer rapidement. Chaque fois qu'ils se sont rencontrés, ils ont pu résoudre des obstacles majeurs accumulés dans l'équipe les mois précédents. Quand le chef d'Experconsult est venu au Mexique, il a évité de visiter l'organisme client en ma compagnie. Commentaire de M.John :

"*il veut simplement pas que tu l'entendes baratiner partout*", p. 308

Aux yeux de M.John, la qualité de "baratin" était propre à ses interlocuteurs mexicains. Ce bilan des relations au sein d'Autogeneración suggère que cette capacité n'est pas l'expression de leur compétence dans le domaine de la coopération technique[42], mais plutôt celle de leur distance vis-à-vis des échanges

[42] Autrement ils auraient pu agir sur les événements dans le projet, mais ils ont seulement réagi suffisamment pour continuer les travaux de l'équipe.

dans l'équipe, ils n'ont pas participé à la production de l'interface. Ni la légende des faiblesses du gouvernement mexicain ni celle de la "reconquista" n'ont été réinvesties dans leur rencontre. Les étrangers ont vu leur expérience des interlocuteurs mexicains confirmée. Ils savaient qu'il fallait maintenir l'interface en gardant leur appréciation du projet pour eux-mêmes, car selon eux, ce n'était pas la peine de s'engager dans un véritable dialogue. M.John ne mettait pas en cause le statut de son chef en disant que celui-ci baratinait. Il savait aussi bien que moi qu'on ne pouvait pas éviter de baratiner face aux Mexicains. Le savoir-faire du chef d'Experconsult était de calmer les esprits en rencontrant les autochtones et les étrangers séparément.

* *
*

Pour résumer Autogeneración j'ai surtout insisté sur les effets de l'interface (les différences entre les perspectives exprimées dans les résultats) et l'imaginaire des experts autochtones. Ce résumé est moins structuré que celui d'Appui Technique. La raison principale de cette différence est la position même de l'interface. Etant donné que les acteurs d'Autogeneración agissaient sur cette interface, ils ont limité son articulation. Cela s'explique également par la présence de la population cible dans le projet. En effet, la présence des experts ouestafricains entre les étrangers et les artisans créait différents niveaux d'échanges[43]. Finalement la matière technique d'Appui Technique, les gestes de fabrication des prototypes, permettaient plus facilement l'expression de l'origine d'un savoir. Dans Autogeneración, en revanche, les experts manipulaient des modèles informatiques et préparaient des calculs thermodynamiques. Ces gestes étaient donc plus difficiles à isoler pour les confronter.
Je ne peux pas établir si - et dans quelle mesure - la meilleure structuration du

[43]Pendant les quelques visites d'usines auxquelles j'assistais, les experts mexicains changeaient leur relation aux étrangers. Ces visites ont rarement abouti à un résultat, ce qui peut être un indicateur des difficultés des experts locaux à développer leur capacité d'agir dans cette situation d'interlocuteur privilégié des étrangers face à d'autres Mexicains.

résumé d'Appui Technique est due à une meilleure compréhension de ma part. Mais l'utilisation de ma présence par les acteurs dans les deux cas et la réaction de Mme María à ce texte sont suffisantes pour exclure un défaut majeur dans le résumé d'Autogeneración. Pour éviter des arguments tautologiques pour la comparaison des deux résumés, je ne les comparerais pas en tant que tels. D'ailleurs, une comparaison directe n'est pas intéressante pour ma recherche car mon objet n'est pas le déroulement des projets de la coopération (d'Experconsult, ou de Technoscience). Pour arriver aux relations entre savoirs et experts, le m'appuyerai plutôt sur différents éléments de la construction de ces résumés. Avec ce chapitre 3.4, j'ai d'abord montré que ma recherche aboutit pareil au Ouestaf et au Mexique, malgré les différences très importantes. En soi, ce résultat mérite d'être signalé.

3.5.1 L'AUTONOMIE DES ECHANGES A PARTIR DU VECU DES ACTEURS

Tout d'abord, il faut constater la force des imaginaires. Les acteurs ressentaient que les figures du grand frère, la croisade des développeurs, le Malinchisme, étaient simplistes. Les opérations idéologiques étaient violentes. Mais le soin porté à ces objets flamboyants ne doit pas amener à les réifier. Au-delà de ces objets, il y a tout de même des symboliques que l'on peut retracer en ramenant les éléments repérés. Ce chapitre reprend les deux études de cas pour contrôler si cette étude n'a pas confondu l'objet empirique (le projet) avec un objet intellectuel. Cette étape analytique, qui ouvre chaque terrain pour le regarder du dehors, change l'arrière-plan des phénomènes jusqu'ici discuté. Ce texte a jusqu'ici fait des aller-retours entre la perspective des étrangers et des autochtones à l'intérieur de chaque terrain, la productivité de cette étape est une caractéristique très importante pour l'étude.

On peut isoler une raison qui explique en terme "d'efficacité" l'échec de chacun des projets. Dans Appui Technique, c'était l'intérêt porté à la qualité des produits, qui a introduit un conflit insurmontable entre la perspective des artisans et celle des étrangers. Dans Autogeneración, le conflit portait à la fois sur la quantité et la qualité des données (la base pour les études à préparer), que les experts mexicains pouvaient obtenir des ingénieurs dans les usines. Les Mexicains ne pouvaient pas reproduire le discours technique des étrangers pour expliquer leurs besoins, et les étrangers ne voyaient pas les efforts des experts mexicains pour travailler avec ces données. Mais ces raisons ne rendent pas compte des opérations idéologiques sous-jacentes qui rendaient ces problèmes insurmontables. Les raisons techniques étaient perçues par les étrangers, mais ils ne comprennent pas qu'une pratique sociale est nécessaire pour que les autochtones puissent partager leurs notions de qualité des produits ou de signification des données[44]. Et, les autochtones percevaient bien les raisons

[44] Si les étrangers d'Appui Technique acceptaient les contraintes économiques qui conduisaient les acheteurs à chercher les

techniques mais ils ne voyaient pas que les exigences des étrangers ne sont pas une expression de leur volonté de s'imposer mais sont de véritables contraintes qui s'imposent à leur esprit et qu'ils ont acquis chez eux (en France, aux Etats-Unis respectivement).

Ces opérations idéologiques, qui naissent d'un regard sur l'autre, produisent alors dans les échanges une interface entre les interlocuteurs. Ce qui apparaissait comme des mécanismes de communication ou plutôt de malentendus étaient des différences dans les significations du savoir. En conséquence, il faut d'abord voir la forme de ces malentendus pour ensuite interpréter le sens qu'ils prennent des deux côtés, et comment le vécu de la rencontre est réinvesti par les acteurs.

Comme le chapitre 0.3.3 a tenté de le montrer, ces projets ont été conçus dans un environnement institutionnel qui met en jeu un bailleur, un bureau d'étude et un client, qui fait que les développeurs donnent des justifications technologiques aux décalages entre les pays industrialisés et les pays dits en voie de développement. Les bureaux d'études, qui les ont définis dans le détail, ont utilisé leurs marges de définition pour proposer une réflexion techno-économique qui donne substance à un projet en ce sens. En parallèle, les développeurs sont censés prendre en compte les spécificités du pays cible. Les étrangers chargés de la réalisation remplissent surtout la première condition mais beaucoup moins la seconde.

Ils sont des développeurs[45] parce qu'ils sont porteurs d'une volonté de modernisation, d'un protagonisme de progrès, de dynamisateur. Leur rencontre avec les experts autochtones met en scène ce protagonisme. La trajectoire professionnelle des étrangers est définie dans le champ de la coopération. Les

prix minimaux, *"quand même pas de raison pour faire n'importe quoi"*. L'absence de standards de qualité reste un levier de leur intervention qui leur permettait toujours de la redéfinir quand ils avaient perdu de vue leur objectif du départ.

[45] Cette figure n'est pas définie par rapport à un savoir technico-scientifique donné. Elle nait seulement de la rencontre avec celui qui est à développer. La question qui lui a donné de la légitimité est une question peu productive car les acteurs ne la posent pas. Cette légitimité nait dans l'imaginaire social mais de façons très diverses. Les experts autochtones ne ressemblent pas à cette figure. On aura ainsi tort d'approcher les développeurs comme un groupe social, sauf si on les appréhende sous l'angle du changement social qui résulte effectivement de leurs efforts. Dans les projets étudiés, on ne peut pas parler d'un changement social induit et il n'y a de processus social qui pourrait ici les produire en groupe social. Le terme protagoniste correspond mieux, parce que c'est l'acteur lui-même qui se transforme en sujet d'histoire et cela est seulement fonction de sa vision du contexte.

étrangers renforcent leur identité professionnelle avec les incohérences qu'ils voient dans le discours des Mexicains qui deviennent leur façon de voir leur intervention. Mais ils sont experts avant de commencer les missions. Leur expertise ne change pas, ils ne sont pas des bricoleurs des savoirs qui s'adaptent aux différents contextes. Ils sont d'abord des experts et en un second temps, des développeurs. Au Ouestaf, les étrangers étaient quelque peu plus développeurs qu'au Mexique, dans la mesure où ils sont en partie sur place devenus des experts. Technoscience ne travaille pas en France et leur expertise se construisait donc sur leurs missions, ce qui n'était pas le cas pour Experconsult[46].

Dans les deux cas, l'altérité vécue et subie par les étrangers s'est transformée en protagonisme. La distance à l'autochtone renforce la détermination de continuer. M.John avait travaillé en dehors des Etats-Unis depuis 1982. Après chaque engagement, il a constaté que le défi des voyages, des rencontres avec d'autres cultures l'excitaient tant qu'il ne pouvait pas rentrer. Il détestait ses interlocuteurs en Egypte et au Pakistan, mais il y avait appris à lire et écrire l'Arabe classique et l'Urdu.
En connaissant mieux ce qu'il voyait de la culture autochtone, il trouvait des repères qui lui permettaient de marquer sa distance culturelle, d'où sa motivation pour apprendre les langues. M.Martin constatait avec plaisir qu'il était arrivé à vivre plus longtemps en Afrique qu'en France. C'était devenu un défi de continuer malgré les frustrations rencontrées dans les institutions de la coopération[47].

[46] Sur place, les étrangers font une rupture avec le discours du siège. Chez eux, la connaissance d'un pays du Tiers-Monde est un atout, une capacité. Sur place, elle est une épreuve. Cette rupture que tout coopérant, expert, consultant doit faire est un élément important dans le fonctionnement de la coopération internationale. Le chapitre 1.6.1 a traité de cela pour le cas de M.Richard et M.Martin.
"30 ans de coopération internationale montrent que l'expertise naît d'une fracture sociale entre le Nord et le Sud, qui de plus s'accroît.

> Le recours à l'expertise se renforce au fur et à mesure qu'apparaît le caractère incommensurable du sous-développement lui-même lié à l'impact très relatif des instruments d'aide classiques pendant les 3 décennies. L'appel à l'expertise est en quelque sorte inversement proportionnel au désenchantement de la coopération internationale, à la prise de conscience de la faillite de l'aide et d'une situation dont la solution ne peut plus être trouvée avec les schèmes de compréhension et les modes d'action traditionnelles." (LeNaëlou, 1991, p. 238)

La demande institutionnelle dans les pays industrialisés crée la cohérence de la production de l'expertise. Mes études de cas montrent comment les experts peuvent varier individuellement sur ces mécanismes. La thèse de Anne LeNaëlou a établi cette conclusion au niveau macro-sociale.

[47] Selon lui, ces institutions sont intégralement dégradées car on y est forcé de passer son temps à gèrer sa carrière au lieu de

M.Martin: *"moi, je dis je connais pas, hein, moi je viens à Ouestaf depuis 89, je dis je connais pas et j'ai pas le temps de le connaître, c'est tout, maintenant guillotinez-moi !"*, entretien, p. 145, chapitre 1.7.1

Son rôle lui faisait le sujet de son action. Les contraintes de l'action étaient au centre de son attention et il devait l'orienter exclusivement vers le projet.
Si les étrangers arrivaient à comprendre la perspective autochtone, alors leur protagonisme s'effondrait, parce celui-ci se bâtit sur la distance. Défaire l'altérité pour rentrer dans l'univers symbolique des autochtones permet, à mon sens, de refaire le protagonisme développeur à partir du l'autochtone. Mais cela est impossible car capter la perspective autochtone signifie aussi réduire (objectiver, relativiser) l'altérité en restant étranger et cela réduit aussi la possibilité de se faire sujet. M.Martin était un expert performant, professionnel, plutôt un homme volontaire qu'un développeur[48]. Il rejetait l'idée de devoir atteindre l'autochtone, en tant qu'expert "son boulot" était d'amener des méthodes d'organisation, de gestion, d'analyse, etc.. L'autochtone est moindre, l'expert est au-delà. M.John avait appris l'espagnol bien que ce soit la langue des "braseros" (travailleurs immigrés dans sa Californie natale) parce que c'était une langue importante dans un "world sens".
Ce point de vue plus large et privilégié depuis lequel ils parlaient, les portait à une mission de modernité ou de développement. L'altérité au local, reconstruite dans leurs rencontres avec les experts autochtones de projet en projet, était le générateur de ce point de vue, de ce privilège d'expert. Ces opérations pour la construction d'identité d'expert donnent une cohérence aux événements au-delà des spécificités des contextes historiques et des spécificités de ce qui fait développeur dans ces contextes. Si je définis l'efficacité comme la capacité d'expliquer le savoir, M.Richard était un meilleur expert, il travaillait plus efficacement que M.Martin et M.Jacques, et M.Richard avait plus de facilités à bâtir de l'altérité à cause de son enracinement chrétien. M.John était un meilleur expert que M.Jim et M.Joe (d'origine latino-américaine), et il avait aussi plus de

s'occuper des vrais problèmes.

[48] Il n'était pas l'Homo Faber de Max Frisch parce qu'il n'était pas parti de chez lui. Sa femme et ses enfants habitant en France et en province étaient un des grands pôles de sa vie. Il détestait les grandes villes, le monde rural était ce qui faisait patrie pour lui.

facilité de bâtir d'altérité. Le lien entre le sujet, l'expert et l'altérité est constitutif pour les étrangers, de façon évidente dans leurs récits de vie et implicitement contenu dans leur pratique professionnel.

Les experts autochtones vivaient aussi une symbolique semblable : je ne veux pas de cet autre, mais je me fais comme cet autre; je veux faire comme l'étranger mais je ne deviens pas pour autant étranger. Ce qui fait l'autre (l'étranger) n'a rien de commun dans les deux projets, mais les autochtones étaient tous à la recherche de distinctions entre ce qui constituait l'autre chez les étrangers. Les différences entre les artisans rencontrées dans Appui Technique, étaient l'expression du succès relatif de cette construction symbolique. M.Mohammad était celui qui demandait le plus de savoir parce que ce savoir était technique et c'était de chez lui. L'origine de l'expert ne lui importait pas. Chaque geste de fabrication, tout raisonnement technique l'intéressaient et le motivaient. La façon dont il s'est servi de ma présence était orientée à faire cette opération devant les autres artisans. En revanche. M.Osama a exclu le savoir des étrangers parce qu'il représentait pour lui une domination. La mise en place d'Appui Technique a cristallisé son refus du colon. Seul le premier jour il avait amené un cahier pour prendre des notes, mais il ne trouvait rien à écrire. Il méprisait le fait que je prenne des notes, parce qu'elle était signe de domination.

M.Mohammad: *"et alors avec toutes ces pages, tu vas écrire un livre ? un livre sur les soudeurs, sur le soudage !"*
moi: *"non, j'analyse mais je ne fais pas de livre"*
M.Mohammad: *"mais il faut faire un livre ! un livre sur les soudeurs"*, p. 124

Pour M.Mohammad, ma recherche faisait honneur à sa profession. S'il avait su écrire, il aurait pris beaucoup de notes.

Par contre, dans l'optique de M.Osama en prenant des notes, je faisais de lui un sous-développé qu'on pouvait étudier. Pourtant quand j'ai fait un entretien avec M.Osama, l'expérience lui était agréable, j'étais assis sur le tapis du salon de sa maison, j'ai mangé des plats ouestafricains, et il pouvait faire comme moi, en enregistrant la conversation avec son magnétophone même si c'était sur une cassette que je lui avais amenée[49]. Le rapprochement entre autochtone et

[49] Et, sa fille de cinq mois s'était endormie sur un coussin à côté de moi, il a remarqué avec satisfaction qu'elle n'a pas eu peur

étranger que je faisais par mes questions explique pour une bonne part ce changement. M.Osama défendait de plus en plus au fil de l'entretien que le savoir technique des experts représentait des avantages pour les artisans. En partant du savoir il était clair ce qu'il fallait faire. Mais en présence des autres experts et dans la cour où s'exécutait le projet, tout était différent pour M.Osama. Il voyait le rapport entre la France et le Ouestaf de la même façon que les autres artisans, mais il était le seul artisan qui avait voyagé en France. Il était donc plus difficile pour lui de distinguer le savoir technique des choses qui font français. Pour cette raison, M.Ngerbo se plaignait à moi que M.Osama *"c'est le compliqué là"*. La présence dans le projet était effectivement difficile et compliquée pour M.Osama. Il rejetait un transfert de savoir et défendait sa façon de faire. Lorsque les experts et les artisans ont fini de travailler sur les prototypes, il a invité les artisans à venir chez lui et lors de cette réunion (qui restera la seule), il s'est proposé comme représentant du groupe, un des neufs points lui déclarait président. Dans la suite du projet, il est resté totalement passif face aux experts. Les autres artisans n'ont pas eu l'occasion de visiter la France. Ils restaient passifs vis-à-vis des étrangers, comment auraient-ils pu agir ? Ils ne partageaient pas l'optique de M.Osama mais ils n'avaient pas de signification qu'ils partageaient autre que la présence d'un Nasarra.

Dans le projet Autogeneración, les différences des réactions face à l'étranger se ressemblaient beaucoup à celles dans Appui Technique. M.Miguel et M.Ramón se heurtaient très fortement à l'Autre, au Gringo. Les étrangers ont fait très attention à eux parce qu'ils ressentaient un engagement fort chez eux, ce qui leur indiquait qu'ils pouvaient peut-être avancer plus vite avec M.Ramón et M.Miguel qu'avec les autres. D'autant plus grande a été leur déception quand ils se sont rendu compte que les efforts de M.Miguel et M.Ramón ont donné peu résultats, ce qui les a amené, après plusieurs mois, à prendre le risque d'une crise dans leurs relations avec les Mexicains en exigeant que M.Ramón et M.Miguel se retirent de l'équipe. Leurs entretiens ont été les plus longs que j'ai fait. Quand j'ai

de moi bien que j'ai été le premier blanc qu'elle ait vu. Le lendemain, M.Osama a agressé M.Rahman parce qu'il avait acheté des fruits qu'on mangé traditionnellement dans son village, et pendant le casse-croûte, il m'invitait à "laisser des enfants" au Ouestaf.

rencontré M.Miguel dans son bureau chez son nouvel employeur[50], trois mois après son quasi-licenciement du projet, il est revenu sur son expérience dans Autogeneración en racontant comment il était sorti récemment de ce bureau pour aller au monument de l'indépendance (Angel de la Independencía) :

" *et je me suis dit pourquoi je travaille là pour une boîte espagnole ?*"

C'était tout ce qu'il voulait me dire, la blessure du licenciement faisait seulement un constat tranquille. Il me montrait comment il cherchait à se dépasser. Il n'avait pas été à la hauteur d'un projet international et il assumait ses difficultés matérielles[51] sans critique envers le responsable du bureau d'étude mexicain au travers duquel il était engagé dans Autogeneración. Il était fier de me montrer la carte de visite que M.Bill lui avait laissé, sa volonté d'être comme les étrangers restait intacte[52]. Il m'expliquait que ses enfants se moquaient de lui parce qu'il avait pris l'habitude de l'accent catalan de son nouveau chef; l'autre "*se me pega*" (esp., traduit : il collait).

M.José vivait le contraire dans Autogeneración. Il avait 20 ans d'expérience dans la construction de centrales. Mais il voulait apprendre de moi, qui n'avait pas d'expérience et qui ne connaissait les problèmes seulement à partir des manuels de l'ingénierie. Il avait pris en charge la conception d'une centrale et, grâce à ses expériences, il a vite pu amener les calculs à un niveau plus détaillé. Dans le deuxième entretien à la fin du projet, il me remerciait pour avoir pu faire "pousser les semences".

Il était fier d'avoir participé et estimait qu' : "*on a appris qui nous sommes*", p. 329

Il avait pu confirmer son identité d'ingénieur mexicain en travaillant avec les étrangers. Par contre, M.Miguel et M.Ramón n'ont pas pu affirmer leur identité.

[50] Il était en train d'écrire un fax quand je suis rentré. En tenant une règle de la main gauche sur la feuille pour mieux écrire, il m'a expliqué qu'il avait appris ce geste d'un ingénieur allemand. Ce geste faisait partie du savoir étranger qu'il avait réussi à s'approprier.

[51] Il avait multiplié ses engagements après son licenciement au point d'abuser de sa santé. Son épouse lui reprochait de ne plus voir ses enfants sans pourtant atteindre des revenus à la mesure de son effort.

[52] M.Miguel ne savait pas que M.Bill avait aussi été écarté de l'équipe parce qu'il n'avait pas les compétences.

3.5.1 AUTONOMIE DES ECHANGES

Les explications des experts mexicains sur le "Malínchisme" étaient leur possibilité de constater l'altérité des étrangers. L'Autre était le Conquistador mais objectivement, les étrangers venaient de partout. Il fallait donner de substance à la distance que l'on ressentait vis-à-vis d'eux. Cette distance pouvait se faire soit positivement vers soi-même (chez M.José), soit négativement vers l'étranger. Les Mexicains s'accordaient peu (comme dans Appui Technique), toute communication sur ce qu'ils étaient en train de faire leur était difficile. Leurs façons de vivre le projet n'étaient pas trop différentes. Mais l'intensité du travail symbolique des autochtones et la différence entre la confirmation d'identité (chez M.Rahman et M.Mohammad au Ouestaf, et chez M.José et Mme María au Mexique) et l'impossibilité à affirmer d'identité (M.Rahman, M.Miguel et M.Ramón) sont constitutives pour les autochtones. Ce sont les facteurs principaux pour l'épaisseur de la perspective autochtone.

La plupart des autochtones agitaient pour constater soit l'altérité en conséquence il y avait une opportunité à prendre, soit l'altérité alors il fallait défendre ses acquis. La distance à l'étranger pouvait soit augmenter l'attrait pour cet étrangers, soit entraîner de la répulsion. L'image positive de l'étranger était celle d'un homme plein qui vit à l'aise pour M.Yad, et celle d'un "*frégon*" pour M.Ramón, deux figures qui se valent. M.Osama était l'autochtone qui se heurtait le plus à la distance à l'étranger, comme M.Miquel au Mexique, tous les deux avaient travaillé en Europe. M.Mondai était plus près de M.Juan, l'altérité était la relation normale avec les développés. M.Severino ignorait l'altérité de la même façon que M.Rahman. Mais tous ces couples ne sont en rien réductibles l'une à l'autre. Il s'agit de phénomènes systémiques qui se correspondent sans faire partie du même système.

Il est possible de prendre un projet de coopération pour un cadre qui permet une démarche analytique parce que ce cadre contient les limites des interprétations (anthropologiques) de la rencontre. Les étrangers au Mexique n'arrivaient pas à comprendre la teneur de leurs rapports avec les Mexicains. Le même phénomène se retrouvait chez les étrangers au Ouestaf. Les artisans n'arrivaient pas à réagir face aux étrangers dans Appui Technique. Les ingénieurs mexicains ont travaillé plus d'un an dans l'équipe mais ils n'arrivaient cependant pas à comprendre les propos des étrangers. Ils les soupçonnaient de vouloir peut-

être tricher, dominer, coloniser, ils n'étaient jamais sûr. La matière des travaux de l'équipe ne permettait pas de répondre à ces doutes.

Regarder de l'extérieur du terrain donne plus de cohérence à la perspective des acteurs parce que leur subjectivité est plus saisissable quand la reconstruction analytique boucle les délimitations. Toutes les citations dans ce chapitre (Martin, John, Mohammad, Osama, Ngerbo, Ramón, José, dans l'ordre de l'apparition dans ce chapitre) sont rendues éligibles parce que les subjectivités de ces acteurs ont été d'abord documenté dans les chapitres 1 et 2, et en sortant du terrain, les liens entre eux leur donnent plus de substance, leurs opérations deviennent plus évidentes. Je ne comprends pas mieux que les acteurs parce que je peux introduire d'autres connaissances de ce qu'ils faisaient et comment ils le faisaient.

L'utilisation de ma présence permet l'interprétation[53], et elle était aussi semblable[54]. Un projet est un champ de communication, un objet intellectuel propre.

Sans doute un champ très particulier parce que les échanges symboliques stabilisés sont insatisfaisants pour les acteurs. L'utilisation de ma présence ne permettait pas une médiation mais elle permettait d'agir pour soi-même, d'agir vers l'Autre de chacun.

J'espère avoir démontré comment la praxis de la coopération est prise dans la problématique d'une action de développement. Les projets continuent, ou sont répétés, parce qu'ils correspondent à des demandes politiques ou économiques locales et internationales, mais les objectifs envisagés restent en dehors de la portée des acteurs. Sur place, en contact avec les développés, les

[53] L'utilisation de ma présence par M.John: plaider sa compréhension face aux Mexicains, par M.Martin et M.Jacques: chercher des renseignements sur les artisans, de M.Miguel et M.Ramón: exprimer leur détermination de travailler avec les étrangers comme partenaires, de M.Mohammad et M.Rahman: montrer aux experts et aux artisans qu'ils engageaient un dialogue, toutes ces utilisations, qui me permettent de dire quelque chose sur ces projets, sont l'expression manifeste des difficultés ressentis à agir. Le sens de ces utilisations était déjà connu de l'autre côté, les Mexicains avaient ressenti les efforts de M.John, les artisans connaissaient les questions de M.Martin et M.Jacques, les US-américains avaient vu que M.Miguel et M.Ramón s'investissaient plus que les autres, et les experts français comprenaient bien les efforts de M.Mohammad et M.Rahman. Ma présence n'a donc pas permis de traduire quelque chose d'inconnu, personne ne cherchait à introduire quelque chose de nouveau dans les échanges.

[54] Les étrangers n'appartenaient pourtant pas au même type de développeur. L'étude ne cherche pas à construire une typologie dans une logique de subsumption. La ressemblance est un indicateur d'ontologie, au sens d'une condition fondamentale de l'être présent, historiquement aujourd'hui.

développeurs étaient dépassé par les téléologies sous-jacentes à leurs propos. Les obstacles qu'ils rencontraient relèvent de l'absence de bases de communication, de bases communes de significations pour les actions communes. Les imaginaires des deux côtés sont toujours appelés pour expliquer l'autre. Le travail symbolique des individus est renforcé parce qu'il n'y a pas de sens socialement partagé pour la rencontre. La coopération est limitée par chacun des mondes. La nécessité de conjuguer les rapports entre les acteurs d'un projet fait basculer le savoir technique fixé au départ.

3.5.2 L'AUTONOMIE DES ECHANGES PAR RAPPORT AUX SAVOIRS TECHNIQUES

Les acteurs étaient en accord sur le savoir technique à utiliser, il y avait un partage de ce savoir. Dans Autogeneración, tous les acteurs appréciaient le concept de cogénération, qui était la base de leur travail. L'application de ce concept permet d'atteindre des objectifs techniques (augmentation de l'efficacité exportation du pétrole, économies dans les centrales existantes, réduction de la pollution, etc.) tout cela était parfaitement partagé par tous les experts. Dans Appui Technique, l'importance des prototypes était également reconnue. Les artisans voyaient aussi bien que les experts comment une production sur place pouvait se substituer aux importations, ce qui signifiait la création d'emplois et des commandes pour les ateliers. Tous les experts d'Autogeneración avaient l'habitude des logiciels de calculs, des modèles thermodynamiques, c'était leur outillage de base, seule leur maîtrise variait. Tous les experts et tous les artisans d'Appui Technique avaient l'habitude de souder, de percer, de boulonner des morceaux de fer, leur maîtrise en variait autant. Voir

sortir la farine du moulin qu'ils avaient réalisé incarnait la valeur de l'artisanat. Les étrangers n'étaient pas de meilleurs soudeurs ou de meilleurs informaticiens[55]. Leur expertise était d'en faire un meilleur usage en ajoutant une dimension de mise en valeur. La communication dans les projets tournait autour des turbines ou des moulins, et rajouter des significations à ces objets se heurtait car ces objets étaient déjà symboliquement surdéterminés auparavant. Cette surdétermination était différente des deux côtés de l'interface. Le sort des objets techniques était aléatoire par les différences de ces surdéterminations et parce que le passage en rajoutait d'autres. Les significations du passage entre les acteurs étaient pourtant constitutives pour les échanges.

Jonathan Friedman (1992a et 1994) a introduit les concepts d'exo-sociologique et d'endo-sociologique pour traiter des situations de contact entre mondes[56], pour comprendre les phénomènes entre le contenu et la présentation d'un bien ou d'un savoir. Ces concepts permettent d'opposer les deux projets analysés ici et de montrer les processus plus larges qui sont déterminant pour les significations du savoir qui découle du passage entre l'autochtone et l'étranger. Au Ouestaf, le passage était exo-sociologique parce que le contenu ne façonnait pas le savoir à transférer. Le savoir technique était utilisé pour défendre l'altérité

[55]Les processus d'apprentissage déterminés par la machine, les qualités pour l'utilisateur d'un ordinateur en tant qu'objectivisation d'une forme de savoir ramènent les modes de travail possibles. Ce qui est correct pour l'ordinateur l'est aussi pour le poste de soudure. "Il faut penser l'objet technique sans passer à travers la relation de travail. L'étude du mode d'existence des objets techniques doit être prolongée par l'étude des attitudes de l'homme en face des objets techniques" (Simondon, 1989). L'objet technique façonne le vécu de son opérateur. La recherche sur l'immanence de la technique a été proposée par Simondon. Son objet est, entre autres, de regarder, si la plus forte aliénation réside dans la méconnaissance des technologies et la non-connaissance de sa nature et de son essence.

[56]Des phénomènes semblables à des endroits différents ne sont pas synonyme de "mondialisation". Une mondialisation se produit dans un système mondial mais il n'y a pas de conditions communes aux projets, ils n'appartiennent pas à un même système. Trouver des phénomènes semblables montre qu'il y a des relations sociales semblables, peut-être d'un phénomène global, mais cela ne signifie pas qu'il y a un déplacement, ce n'est pas quelque chose de global qui change quelque chose de local. Toute relation sociale est produit localement même dans les avions. (Friedman, 1993, IV Decennial Conference, ASA, Angleterre). Friedman prend l'exemple des îles Hawaii pour montrer que cette société a travaillé sur leurs symboles de sens plus d'un siècle, pour passer de l'exo-sociologique à l'endo-sociologique: "Le passé construit par des étrangers est rejeté et l'identité culturelle du présent est employée pour reconstruire un passé viable", (Friedman, 1992b, p. 841). Aucun texte de Friedman n'a été traduit en français et ses livres ne sont pas disponibles. J'ai cité les articles les plus importants dans la bibliographie. Dans Friedman, 1990a, il introduit la distinction centrale avec une comparaison entre le Congo (la SAPE de Brazzaville) et les îles Hawaii, dans Friedman, 1992b, il approfondit l'importance politique de la formation d'identité en comparant la Grèce et les îles Hawaii.

en détruisant effectivement le contenu[57].
Tout aspect technique pouvait être vidé de sa substance et acquérir une qualité de rupture. Les étrangers autant que les autochtones s'appuyaient sur des éléments techniques pour défendre leur différence aux autres, et ce faisant, leur discours perdait la cohérence d'objet. Par contre au Mexique, la situation était endo-sociologique, la construction du Malínchisme par exemple, était dépendante de l'expérience directe avec les étrangers d'Autogeneración. Le contenu du savoir ne permettait pas de défendre l'altérité, les discours techniques pouvaient rapprocher les significations des deux côtés. Ce qui vient de l'extérieur s'incorpore dans la définition du local et inversement. Il n'y avait pas de possibilité d'y attacher un "chez vous" ou un "chez nous" dans Autogeneración. Un résultat d'analyse d'une centrale au Mexique est aussi valable pour un travail dans tout autre pays.

Dans Appui Technique, les artisans réagissaient plus au comportement spécifique des étrangers et vice-versa, même si ces différences n'étaient jamais exprimées. Et, M.Martin et M.Jacques sont tombés d'accord avec les experts ouestafricains dans leur jugement sur les artisans, par exemple vis-à-vis de M.Rahman, mais experts ouestafricains et étrangers ont évité de discriminer entre les artisans. Des deux côtés, les acteurs se gardaient de montrer leurs appréciations d'un individu. Dans Autogeneración les étrangers ressentaient plus de frustration de ne pas atteindre communicativement les autochtones. Ils parlaient des Mexicains mais sans jamais trouver de repères relatifs aux individus qui leur permettent de s'en rapprocher. Dans le sens inverse, les Mexicains n'ont pas eu plus de facilité à travailler avec l'expert péruvien (M.Joe) qu'avec l'expert français (M.Jack) et ainsi de suite. Au Ouestaf, les acteurs croyaient se comprendre quand ils se disaient quelque chose. Et, c'est à l'ampleur du non-dit que l'on peut évaluer les limites des échanges. Au Mexique, on parlait de tout, mais plus on parlait moins la compréhension avançait ou plus elle régressait.

Ces oppositions sont empiriques. On observe l'étonnante complémentarité des figures. Dans Autogeneración les acteurs sont plus proches les uns des autres,

[57]Cette destruction était aussi physiquement matérialisée dans de nombreux forets cassés par les artisans. Autres expressions de cette destruction: les travaux sans raison, entamés en dépit de la meilleure connaissance de tous, par exemple voir l'allusion à la page 129.

mais ils ne se voient pas car chacun passe son temps à produire sa façon de voir la relation (exprimée à travers les discussions techniques entre les experts). Dans Appui Technique les acteurs sont plus loin les uns des autres, ils se voient bien, mais ils subissent la rencontre sans pouvoir peser sur les relations qui s'instaurent. Cette conceptualisation n'est pas fonctionnaliste parce qu'elle ne part pas des qualités du passage de l'un à l'autre (de l'exo à l'endo). Dans les deux projets étudiés, il y a des qualités qui permettent de supposer que cette conceptualisation correspond analytiquement à l'objet[58].

Chez Friedman, elle part essentiellement de l'observation de ces cas de figures dans une multitude de contextes. Il cherche ainsi à développer une anthropologie globale et systémique qui permet de montrer que la circulation de biens suit les possibilités historiques de constitution d'identité sociale et ethnique dans différentes régions du globe. Ces possibilités sont localisées dans un contexte social et historique.

La présence française mieux perçue au Ouestaf que la présence des US-américains au Mexique. L'altérité vers l'US-américain se construit avec plus d'effort, l'altérité au français se fait plus aisément. Les Mexicains pouvaient être menacés plus facilement pour de multiples raisons (non pas seulement parce qu'il n'y avait pas de différence de couleur de la peau). Il était plus difficile de dire qu'on n'aime pas les Gringos mais qu'on aime bien leur argent (voir p. 422) parce qu'en prenant leur argent on se rend peut-être à leur influence. Et de l'autre côté, l'échec des étrangers à s'expliquer avec les Mexicains était plus difficilement excusable, ces ingénieurs manipulaient leurs micro-ordinateurs aussi professionnellement qu'eux-mêmes. L'autre était plus proche et la proximité masquait les différences. Pour un étranger, son engagement au Mexique était d'une moindre valeur qu'un engagement ailleurs, pour les Mexicains la présence de l'étranger mettait en cause la capacité technique nationale.

Dans Appui Technique, la présence des étrangers était perçue comme positive. Le rôle de la France au Ouestaf représentait un pas en avant dans la perspective

[58] L'opposition d'exo et endo-sociologique confirme que - ne pas trouver des opportunités pour ne pas baratiner - et, pour Appui Technique - arriver à s'engager avec les roublards - sont des options possibles pour les étrangers, les choix qu'ils peuvent saisir en tant qu'acteurs (ce qui ne veut pas dire qu'ils avaient effectivement la possiblité de se décider pour une option différente dans l'environnement précis).

des étrangers et dans la perspective des autochtones. L'autre était loin, sa couleur, sa religion, sa nourriture, son habillement, tout était différent. Dans Appui Technique la défense contre l'autre était d'abord l'expression d'une angoisse face à un autre, inconnu; dans Autogeneración la défense contre l'autre était l'ambition d'être expert, de faire autorité à partir de son savoir-faire. Le caractère endo-sociologique des échanges au Mexique renforce l'autonomie de ces échanges à partir du vécu des acteurs parce que bien que la défense contre l'autre exprime un processus social général au Mexique il se joue sur les individus, qui peuvent au moins se proposer de s'en défaire. Cela n'était pas possible dans Appui Technique. La domination symbolique des étrangers faisait que les savoirs techniques ont perdu leur substance à Ouestaf et ils n'ont pas eu de signification au Mexique, les deux projets ont laissé des "éléphants blancs"[59]. Les échanges ont produit ces résultats sur le problème de la réciprocité entre étrangers et autochtones. Par les termes de leurs engagements, il n'y avait pas de hiérarchie entre eux[60]. La réciprocité implique un refus d'altérité entre l'étranger et l'autochtone. Personne n'a pu se faire porteur de cela mais tous pensaient le proposer. La rencontre peut être objet d'une analyse ethnographique parce que la production d'altérité et d'identité se joue dans ce champ.

L'opposition des deux terrains montre que cette production est intrinsèque au projet. Elle ne peut être qu'intrinsèque parce que l'altérité évidente au Ouestaf aurait dû réduire le besoin d'en créer et c'était bien le contraire qui s'est produit (sauf le cas de M.Mohammad). Autrement dit, la proposition d'être des partenaires ne peut pas impliquer être semblables. Au Mexique, la collaboration aurait du être facilitée par la proximité des ingénieurs mais c'était le contraire. La force de la dynamique de communication était le seul produit de la rencontre

[59]Terme souvant employé dans la littérature pour désigner par exemple les salles d'opération cardiaque où il fallait de la médecine simple, ou les ordinateurs sophistiqués dans les universités où la bibliothèque manque de fonds, etc., les expressions des efforts des développeur qui manifestent des malentendus majeurs.

[60]Dans Autogeneración, les contrats signés entre les bureaux d'études participant nommaient M.Rodolfo et M.Jim comme chefs du projet. Tous les deux n'exercaient pas de pouvoir réel dans l'équipe. L'équipe acceptait la direction de M.John plutôt par nécessité que par un pouvoir instauré de l'extérieur. Dans les deux projets, le pouvoir des étrangers venait de leur origine. Mais ils devaient, à de degrés très différents, légitimer ce pouvoir par la capacité d'expert.

dans le projet. Le concept exo-sociologique et le concept endo-sociologique ne peuvent pas rendre compte de cette dynamique. Le passage d'un savoir fonctionnait selon ces concepts, mais la source ou le moteur de ce fonctionnement n'était pas le besoin faire passer le savoir technique. Cette source a été la rencontre et les particularités d'une rencontre développeur - développé. Le passage était donc spécifique au contexte et les échanges entre les étrangers et les autochtones n'étaient pas indépendants de ce contexte. Les échanges n'étaient pas autonomes par rapport aux liens Ouestafricain - Français et Mexicain - US-américain, qui sont d'abord des liens historiques. Mais ces liens ne sont pas constitutifs des échanges.

* *
*

Finalement, je vais confirmer le choix de terrain du départ et les contextes historiques. La confrontation post-coloniale était un facteur très important pour la réalisation de ces deux projets. Anthropologiquement ces 2 terrains sont proches, malgré le caractère presque opposé des conditions socio-économiques et historiques[61]. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le Ouestaf a été beaucoup plus le terrain des confrontations globales que le Mexique. Au Ouestaf, les rapports entre les Etats-Unis et l'ancienne Union Soviétique, et entre la France et les pays arabes, ont façonné profondément le paysage politique. Par contre, le Mexique était un pays plus protégé de toute influence de l'extérieur, il est moins soumis à la politique internationale que le Ouestaf, qui par exemple, ne connaît pas d'investissements de l'extérieur.
L'ambition dans le choix du terrain, trouver des nouvelles invariances pour la recherche, était justifiée. Il n'y a pas non plus de traits socioculturels non plus qui unissent le Ouestaf et le Mexique. Les projets en tant qu'exercice de coopération

[61] Bien que le Mexique soit aujourd'hui membre de l'OCDE (association des pays industrialisés) et que les actions des grandes sociétés mexicaines sont listées à la bourse de New York (Telefonos de México est même regulièrement le titre le plus échangé), il est moins soumis à la politique internationale que le Ouestaf, qui par exemple, ne connaît pas d'investissements de l'extérieur. La liste des paramètres qui montrent que ces deux pays sont aux extrêmes opposés, pourrait être encore longuement prolongée (voir aussi les chapitres 1.2 et 2.2 pour quelques indicateurs généraux).

pour le développement ont pour seule invariance le fait d'être des exercices de coopération pour le développement. Les contradictions à l'intérieur de la mise en place d'un projet sont plus fortes que ce qui pourrait faire développement dans le contexte local. Tout ce qu'on peut dire sur le changement social au Ouestaf ou au Mexique ne pourrait pas permettre d'établir pourquoi la figure des étrangers (transformation de l'altérité en protagonisme) et la figure des autochtones (je ne veux pas cet Autre mais je me fais cet Autre) sont si proches dans ces deux terrains. Il en découle que les processus qui se sont joués dans les équipes, sont d'abord l'expression de la dynamique de telles rencontres. La rencontre entre ces mondes était marquée plus par la rencontre comme condition que par les mondes séparés comme condition.

Au Mexique, on disait que les experts étaient défensifs, au Ouestaf, que les experts ne s'entendaient pas. Mais ces relations apparentes entre les personnages cachaient seulement les problèmes de possibilité de sens social. On pourrait remarquer que cette étude a pu montrer que le travail des experts s'est confronté avec les obstacles du passé. Mais, dans les deux projets, les acteurs plus pragmatiques pouvaient mieux s'accorder que ceux qui étaient plus porteur de fractures passées, malheureusement pour les premiers, leurs efforts n'étaient pas visibles. Pour les rapports entre développeur et développés, c'était d'abord la difficulté pour l'étranger d'identifier comment il puisse développer et également la difficulté pour l'autochtone de savoir pourquoi il était développé et comment il le devenait où ne le devenait pas. Il s'agissait donc de tout autre chose que de relations entre personnes qui se sont joués.

Une autre question sans base est de comparer l'influence (de domination, de développeur, civilisateur, etc.) de la France à Ouestaf et des Etats-Unis au Mexique. A moins d'établir la spécificité culturelle du savoir technique, donc la "Gringo-ité" d'une turbine ou la "Nasarra-ité" d'un moulin à céréale, il faudrait voir une substance dans la francophonie des Ouestafricains et dans la US-américanisme des Mexicains. Comme si les uns ou les autres rejetaient ou souhaitaient particulièrement ces développeurs vis-à-vis d'autres développeurs possibles. Mais cela donnerait trop de substance aux développeurs, au moins dans les deux cas étudiés. En faisant cela, on renfermerait encore plus les acteurs autochtones dans la figure de celui qui est à développer. La même remarque est

valable si l'on envisage une analyse qui prenne ces projets comme spécifiques des projets financés par la Banque mondiale, tout ce que cette Banque fait lorsqu'elle prépare ou évalue un projet, reste très loin de la complexité des actions, (voir BIRD, 1983). Les conceptions partent des différences dans le savoir technique à transférer par rapport à la maîtrise relative des experts autochtone, ce qui est largement insuffisant pour saisir les processus de communication. La question de savoir s'il y a des technologies qui ne sont pas transférables car inappropriées, est également improductive (elles sont peut-être inadéquates par rapport à une structure des prix, par exemple, ou aux facteurs économiques en général, mais elles restent transférables).

3.6 RECEPTION DES RESULTATS DANS LES INSTITUTIONS DES DEVELOPPEURS

Auprès des institutions, les résultats de l'étude mettent en cause une capacité à réaliser ce type de projet parce qu'ils montrent qu'il n'existe aucun élément de compréhension au niveau de la gestion qui permettrait de les faire fonctionner. L'échec ou le succès sont arbitraires. On travaille exclusivement sur un "hit-or-miss basis" (Scott-Stevens, 1987), sans pouvoir saisir les causes du succès ou de l'échec. Parce qu'il n'y a aucun moyen d'expliquer le déroulement du projet, on est forcé de regarder après coup et de constater si l'effort a abouti à quelque chose[62]. Le questionnement derrière la recherche est omniprésent, mais

[62] La supposition développée dans le chapitre 0.4 est confirmé, les bailleurs n'ont pas les moyens pour suivre le déroulement des projets qu'ils financent. J'ai poursuivi cette réflexion avec l'hypothèse qu'un bailleur agit comme un porteur aveugle des orientations socio-politiques qui sont codifiées dans le savoir technique en question. Après avoir dépouillé deux terrains, je reprendrai cette hypothèse pour démontrer le rôle central des experts autochtones qui agissent comme le maillon clé pour véhiculer une orientation socio-politique du savoir technique. Il est possible d'identifier des répercussions sur la structure économique locale en approfondissant l'orgine des facteurs généraux pour les actions des experts autochtones. Par rapport aux bailleurs, il est possible que l'expert autochtone soit un interlocuteur peu visible, qui détermine aveuglement la succession des projets et le bailleur négocie avec l'expert

les résultats sont pour le moment inadmissibles. L'échec des projets met en question la coopération et donne raison aux nombreuses voix qui parlent du désenchantement de la coopération et dénoncent son caractère perfide. Dans cette situation, les institutions qui ont mis en place ces projets, Technoscience et Experconsult, ne peuvent en aucun cas reconnaître les résultats. D'autres recherches dans ce domaine ont abouti à des constats de ce type. La thèse de Susan Scott-Stevens est la seule publication qui le fait explicitement par une analyse de l'interaction étranger - autochtone (dans un vaste programme d'études sur le détournement d'un fleuve en Indonésie).

Sur le terrain, les résultats sont très visibles et deviennent un enjeu important pour tous les acteurs. L'expert mexicain qui a lu ce texte, Mme María, a reconnu leur pertinence mais elle les a perçus à travers les mêmes interprétations qu'elle avait fait pour s'expliquer la rencontre avec les étrangers au cours du projet. Peut-être aucune interprétation sur le terrain ne peut dissiper l'interface. Elle n'avait pas pu sortir de la contradiction avec laquelle les Mexicains renfermaient les experts étrangers. Peut-être aucune personne investie dans un projet ne peut-elle le faire.

M.John a également lu ce texte, mais il n'a pas pris le temps d'y réagir. A l'occasion d'une courte conversation au téléphone, il a indiqué qu'il ne voyait pas l'intérêt de ce type d'analyse bien qu'il ait pu juger certains des arguments de ce texte conformes à ses propres souvenirs du projet. Par contre, M.Jack a lu le chapitre 3.4[63] avec le même sentiment que Mme María, il estimait la démarche adéquate et les cas choisis "d'un bon matériel de base". Ses sept pages de remarques détaillées permettent de voir comment il répète dans sa lecture les opérations idéologiques qu'il avait faites sur le terrain, l'opposé de Mme María. La lecture lui faisait plaisir car il y retrouvait l'impossibilité de montrer à ses collègues mexicains la pertinence de son travail.

---

autochtone sans le savoir.

[63] Il a gardé une copie complète de ce texte pendant 6 mois dans ses valises, mais ses déplacements fréquents ne lui ont pas donné le temps de lire plus que le chapitre 3.4. On peut envisager une expérimentation d'ethnologie postmoderne et faire lire ses commentaires à Mme María et vice-versa, mais je pense que la contre-lecture ne permet pas de dire quelque chose sur Autogeneración, les acteurs ne peuvent pas continuer leur travail symbolique en dehors de la situation de contact, en dehors de la dynamique de la réalisation du projet.

3.6 RECEPTION DES RESULTATS

Dans le projet Appui Technique, les acteurs ont pu opérer un certain nombre d'appels du fait de la présence du chercheur. Dans le projet Autogeneración, les étrangers et les Mexicains se sont réjouis de sa présence publiquement aussi vivement qu'individuellement. Mais l'opération possible était limitée à chacun individuellement; aucun membre de l'équipe d'Autogeneración a mis en scène l'anomalie du chercheur en tant qu'étranger comme l'artisan d'Appui Technique l'a fait dans l'exemple cité (pp. 127 et 381 en bas) de M.Mohammad.

Indépendamment de la période de terrain, on peut conclure que les résultats de la recherche ont été visibles pour les acteurs dans une forme qui leur est propre, reconnaissables mais insaisissables en tant que résultats. Les acteurs admettent le chercheur parce que l'espace d'échanges contient un rôle pour lui. Le chercheur a un accès direct à son terrain. Il est immédiatement pris comme partenaire dé son apparition dans les échanges entre étrangers et autochtones. La condition initiale de son accès, sa crédibilité technique n'a plus d'importance. Il permet aux acteurs d'agir dans l'imaginaire de ces projets. Il n'est pas possible d'induire qu'une meilleure construction des résultats n'aurait pas pu les rendre saisissable par les acteurs.

Dans Autogeneración, les étrangers pouvaient avancer seuls, dans le travail technique et produire une partie des objectifs fixés. Ainsi, ils pouvaient échapper à un échec de l'ampleur de celui de l'opération d'Appui Technique où les étrangers ne pouvaient rien faire sans les artisans. Si, au Mexique, un ingénieur étranger avait été licencié comme M.Jacques l'a été au Ouestaf, l'ingénieur aurait certainement réclamé mes résultats pour se justifier.

Dans Appui Technique, M.Jacques n'a pas demandé de lire les résultats, mais ils étaient vivement demandés par les experts ouestafricains qui étaient pris dans les blocages des rapports experts - artisans. Mais il n'était pas possible de les retourner aux experts ouestafricains, on peut conclure que l'interface était trop violente pour qu'un acteur s'en serve. M.Martin n'aurait pas pu continuer à travailler avec les experts ouestafricains[64]. Ses calculs sur les stratégies des experts ouestafricains et des artisans étaient trop violents pour qu'il ait pu accepter de les dévoiler

[64] Le fait d'avoir à demander l'accord de M.Martin avant d'envoyer les résultats aux experts ouestafricains, est d'abord un reflet de la précarité de la situation politique à Ouestaf. Dans la sitution instabile de l'administration, toute critique présente effectivement des risques pour les étrangers.

devant eux.
Par contre dans Autogeneración, même si M.John et M.David travaillent encore aujourd'hui au Mexique et même Mme Maria et M.Ramón sont *a priori* encore aujourd'hui engagés dans l'opération qui a pris la suite d'Autogeneración, les résultats ne sont pas dangereux. M.Ramón a évité de rencontrer une nouvelle fois le chercheur après que Mme Maria ait raconté ce qu'elle avait lu dans ce texte. Mais quand le chercheur a forcé cette rencontre, M.Ramón n'a pas fait de reproches au chercheur. Par contre dans Appui Technique, un retour des résultats sur le terrain est impossible parce que M.Martin et M.Jacques se trouvent encore sur place actuellement.
On peut donc constater que c'est le contexte général du projet qui autorise ou interdit la restitution des résultats de l'enquête. Les conflits à l'intérieur des projets n'empêchent pas la restitution, au contraire, ils la facilitent mais, en même temps, ils la rendent difficile au niveau de la compréhension.

La question de la conjoncture pour la recherche peut être approfondie en partant du constat qu'un regard ethnologique porté sur Appui Technique produit des résultats plus conflictuels que le même regard porté sur Autogeneración. Il est difficile de traiter ici ce problème parce que le chercheur ne peut pas comprendre dans quelle mesure c'est son propre parcours d'ingénieur ou dans quelle mesure c'est le projet qui conditionne la possibilité de restitution.

Par contre, au niveau des institutions des développeurs la restitution est facile à comprendre. M.Martin estimait que ce texte ferait un bonne aide à la sélection des experts par Technoscience (en demandant aux candidats de s'exprimer sur ce texte). D'ailleurs le responsable d'un département de Technoscience est allée sur place pour faire une évaluation du projet avec des éléments de méthode semblables (entretiens non-structurés). Mais il faut que ce type de résultat soit produit par un membre de Technoscience. Il est donc possible de constater que la motivation de la recherche était pertinente et que les objets d'analyse construits par le chercheur ont une répondent aux phénomènes propres au champ de recherche. Cette recherche ne peut pas aboutir à un résultat qui autorise à changer la conception des projets, prenant en compte que leur origine se situe dans le complexe développeur et ne pas dans la

pratique de la coopération.

La question de la restitution des résultats de la recherche se présente donc différemment sur ces deux niveaux. Pour les institutions de la coopération, les résultats ne sont pas admissibles mais celles-ci ont besoin pour renforcer leur réputation de développeur. D'ailleurs, la propagation des résultats dans la revue de Technoscience n'est pas incompatible avec les intérêts des artisans au Ouestaf. Cette revue est distribuée en Afrique de l'Ouest et les artisans qui ont travaillé dans Appui Technique sont certainement d'accord sur le résumé de la dernière phrase de l'article (voir annexe) :

"*Il s'agit avant tout d'être plus partenaire que donneur de leçons*"

Les artisans pourraient se servir de l'article qui comprend l'intérêt de Technoscience, pour mettre les étrangers en face des contradictions entre leur comportement et le profil de développeur d'Appui Technique. D'autre part, les artisans ne trouveraient probablement pas dans l'article d'aspect avec lequel ils seraient en désaccord. Dans le cas d'Appui Technique, il est donc possible de constater que le contournement des résultats ne crée pas de conflits entre les acteurs du projet. Les résultats sont utilisables ou plutôt contournables s'ils prennent les objets techniques pour argent comptant.

Mais une véritable restitution des résultats aux institutions n'est pas possible, ni aux institutions sur place ni à celle en France et aux Etats-Unis parce qu'elles sont engagées dans le marché du développement. Au niveau institutionnel la restitution n'est pas possible, même s'il n'y a pas de raisons intrinsèques à partir de ces résultats pour cette impossibilité.

Ce constat est corroboré par l'expérience de restitution d'Erika Moser-Schmitt fondée sur sa participation à un projet de développement urbain de la GTZ (institution gouvernementale pour la coopération technique en Allemagne) au Népal :

"Mon travail dans un projet au Népal a montré que les attitudes négatives envers la participation d'une ethnologue peuvent être renversées à partir des résultats pratiques et concrets, ..., mais un engagement à long terme échoue d'abord parce que l'ethnologue apparaît comme un concurrent à l'intérieur de l'équipe des ingénieurs; ... cela me semble symptomatique pour la coopération plutôt qu'une spécificité du projet sur lequel j'ai travaillé, (Moser-Schmitt, 1984, p. 136)

La GTZ a refusé la publication de la recherche de Mme Moser-Schmitt, mais celle-

ci l'a bien sûr publiée, ses résultats étaient compatibles avec la politique officielle de la GTZ[65]. Indépendamment de la question à l'intérieur d'une institution particulière de la coopération qui détermine par exemple la consultation d'un ethnologue pour tel type de projet, il est important de souligner que l'on peut restituer une connaissance de l'intérieur des projets de la coopération. La restitution est rendue impossible à des "vraies fausses raisons", ces raisons sont donc contournables de diverses façons. Les prudences institutionnelles apparaissent fondées puisque les résultats montrent que les institutions réalisent des projets sans se donner les moyens de réfléchir à leur expérience, la restitution les met directement en cause.
Cependant le blocage institutionnel vis-à-vis de l'ethnologie est aussi une erreur, les résultats ne sont pas sur le fond en désaccord avec l'orientation développementale de ces institutions.

Quant au deuxième niveau, celui des personnes particulières, Autogeneración montre que la restitution est possible mais elle ne permet pas de véritable réaction. Probablement cela aurait-il été aussi le cas dans Appui Technique si j'avais confronté les experts ouestafricains; les étrangers, notamment M.Martin a soigneusement lu cette thèse mais son appréciation a été limitée d'une façon semblable à celle de Mme María. La restitution reste donc en principe possible mais, a été un échec dans le cadre précis de cette thèse.

La construction de cette thèse a montré que ce double résultat pour la visibilité de la recherche, saisissable et inutilisable par les acteurs, n'est pas un résultat de sa démarche. La conjoncture pour la recherche ethnologique sur la coopération engendre actuellement des résultats de cette nature. Il faut mieux comprendre cette conjoncture pour saisir quelles démarches de recherche y sont opérables. Par contre, au niveau institutionnel le double résultat, pertinence et impossibilité, signifie que la démarche choisie permet de déterminer les conditions

[65]Depuis, les ethnologues allemands ont réussi quelques percées dans cette institution, de façon semblable aux travaux des anthropologues américains dans la Banque Mondiale, (Kievelitz, 1988, Bliss, 1990, Schönhuth, 1991). Ils réussissent à fournir des analyses de la population cible dans les domaines où la distance aux experts est particulièrement problématique, développement rural et délocalisation pour des travaux publics (barrages, autoroutes, etc.). Mais à cause de la nature de ces domaines, il leur est difficile d'aller au-delà de la logique développementale des projets. En utilisant les approches développées dans le "Rapid Rural Appraisal" et "Participatory Rapid Appraisal" par Robert Chambers en Angleterre, Kievelitz et Schönhuth réussissent à poser la question de la qualité de la participation possible à une recherche.

de la restitution. En fonction du statut qu'on accorde aux savoirs censés avoir une capacité de développement, la restitution devient possible et il semble qu'une stratégie de recherche intéressante est ouverte : faire varier ce statut du savoir (de l'objet de recherche) pour agir sur la logique d'une institution particulière. Une institution plus technocrate brandit la nécessité de laisser un statut plus fort aux savoirs pour qu'ensuite ses dimensions sociales puissent être renforcées dans le discours développeur. Une institution moins technocrate (ou économiste) permet déjà un questionnement plus ample sur le savoir.

Ce qui est important, c'est le décalage entre la logique de l'institution et la démarche de la recherche. En ce qui concerne cette thèse, le décalage important entre l'espace que le chercheur a laissé aux savoirs d'Autogeneración et le fonctionnement d'Experconsult rend les résultats inutilisables au niveau institutionnel. Par contre, le décalage moins important entre le statut du savoir faisant l'objet d'Appui Technique et le fonctionnement de Technoscience a permis que Technoscience contourne les résultats, mais, ce faisant, Technoscience permet au chercheur d'introduire de nouveaux aspects de ces objets. Finalement, ces conclusions permettent d'affirmer que la motivation de la recherche à travers l'expérience professionnelle du chercheur n'a pas biaisé le centre de l'analyse, la reception de la recherche pour les acteurs (et ainsi l'horizon et l'altérité de la rencontre). Elle peut avoir influé sur la restitution institutionnelle, son expérience d'Experconsult l'a amené davantage à plus confronter la compétence prétendue d'Experconsult.

3.7 RETOUR METHODOLOGIQUE ET MODES DE COMMUNICATION

J'ai rapproché les résumés des deux projets dans le chapitre sur le cadre analytique et dans le chapitre sur la reception des résultats sans m'appuyer sur une approche comparatiste explicite. Mon souci était de clarifier mes arguments, la façon dont les experts réinvestissaient leurs expériences, le rapport entre les experts et le savoir, l'exo- et l'endo-sociologique, la matière des échanges et la restitution des résultats. Pour tous ces rapprochements, j'ai produit le même type d'argument; j'ai comparé des abstractions pour les rendre plus claires, et j'ai fait de même pour la comparaison de l'interface dans le chapitre 3.3. Je ne pense pas avoir tiré une conclusion de la différence *per sé*, néanmoins il s'agit d'une comparaison.
Ainsi me faut-il préciser cette comparaison, non pas en faisant une analyse de la différence entre le projet au Ouestaf et le projet au Mexique[66], mais en indiquant ce que j'ai fait dans ces deux cas.

La tâche de la recherche a été énormément facilitée par la nature du champ. Les acteurs ont constamment négocié l'altérité entre l'autochtone et l'étranger. Et, dans la mesure où je faisais partie de cette négociation, je n'ai pas eu à chercher un lieu d'où je pouvais écrire, la tension entre étrangers et autochtones était mon ancrage. Je me suis construit en étranger par rapport aux étrangers quand je regardais du côté des autochtones et je me suis construit en étranger également par rapport aux autochtones quand je regardais du côté des étrangers. Ce chapitre apporte une précision à cette affirmation, mais uniquement pour problématiser ce que j'ai opéré dans l'analyse, car cette affirmation est bien optimiste.

[66]Encore une fois, je ne vois pas comment je pourrais comparer les contextes des deux cas. La seule invariante reste le fait qu'il s'agissait de projets de coopération pour le développement. Comme je n'ai pas rempli cette notion de "projet" avant de faire jouer mon analyse, je ne peux pas la remplir plus tard; la démarche doit être cohérente pour la juger en tant que telle.

L'interaction à reconstruire était une raison naissante, en concordance et en réaction avec elle-même. L'horizon de cette raison s'élargissait au fur et à mesure de l'interaction. Pour comprendre l'évolution d'un projet, il est nécessaire de le considérer comme un espace micro-social. Même si cet espace n'a existé que pendant quelques années, les enjeux idéologiques intensifiaient suffisamment les échanges symboliques pour lui donner l'aspect d'un monde clos où l'échange est soldé et coupé de son environnement. Le vécu des acteurs est si complexe que la dynamique de l'échange est à étudier comme une entité singulière.

Les deux résumés se ressemblent quant à l'impossibilité de réaliser communicativement l'intérêt commun des partenaires et quant à la force de l'interface, c'est-à-dire la participation à l'interface ligote les capacités communicatives des experts. Il est peu étonnant qu'il y ait aussi une ressemblance dans l'usage des concepts techniques avec lesquelles les experts se construisent leurs identités professionnelles, car de l'artisan à l'ingénieur la profession technique entraîne des discours sur l'objet. Mais plus importante est la ressemblance dans les structures plus fines des paroles échangées. Pour mieux cerner celles-ci, il est nécessaire de faire une incursion à partir du chapitre 0.6. Les résumés dans le chapitre 3.4 sont trop événementiels pour caractériser les structures de la communication dans les terrains. Il était alors nécessaire de les reconstruire de cette façon pour montrer la subjectivité des personnes qui se trouvaient sur ces terrains. Mais dans cette reconstruction apparaissait la limite de cette façon de voir. Avancer la généralisation permet de pouvoir développer ensuite la comparaison[67].

Le point central des réflexions dans le chapitre 0.6 est la définition de l'arrière-plan à construire comme aboutissement de ce que les acteurs n'ont pas atteint, l'assemblage des univers symboliques en contact. Que peut-on dire, à partir de la philosophie du langage, sur l'assemblage des univers symboliques? Au centre de la théorie de l'agir communicationnel (Habermas, 1987 a et b), Habermas montre l'importance du concept des <u>actes illocutoires</u> dans un

[67] Dans l'autre sens (comparer pour ensuite généraliser plus loin), on serait amené à des conclusions arbitraires. Les 2 projets n'ont pas d'éléments communs qui permettraient une comparaison directe (voir chapitre 0.3.1).

dialogue, qui fait que les interlocuteurs peuvent édifier un horizon de significations partagées[68]. Si les interlocuteurs maintiennent sans réserve les cibles illocutoires pendant un ou plusieurs dialogues, ils établissent une coordination suffisante pour travailler ensemble à la création de nouvelles significations et de nouvelles interprétations de leur situation, quant au rapport à des événements extérieurs mais surtout quant à l'interprétation de leur rapport mutuel. La partie illocutoire d'un énoncé est définie comme celle qui pointe vers une utilisation particulière du contenu de cet énoncé. Si les énonciateurs se servent de nouvelles interprétations, la communication devient plus puissante, leur langage acquiert une énergie sociale qui crée des rapports plus intensifs (d'où l'expression répandue, de la culture comme un texte générateur).

Sans rentrer dans les implications importantes de cette théorie pour les sciences sociales en général, il est intéressant de voir ici, si ce morceau au centre de beaucoup d'efforts pour théoriser le langage, le concept des actes illocutoires, permet d'avancer dans l'analyse des discours, notamment pour la distinction des activités communicationnelles, des activités stratégiques et des activités dramaturgiques[69]. Pour montrer la pertinence du concept des cibles illocutoires, il

[68] Austin avait proposé le terme de force illocutoire pour analyser le sens des actes de paroles et pour saisir le caractère d'action, d'acte, d'une énonciation. Il avait opposé ce concept avec celui de locutoire, mais cette opposition s'est révélée insuffisante. Le terme illocutoire est néanmoins souvent repris pour dire que les acteurs se comprennent pour consentir à quelque chose, à savoir à l'engagement d'une relation interpersonnelle (qui est une relation au monde), Habermas, 1987a, p. 380. Le contenu illocutoire d'un énoncé correspond souvent aux mécanismes de pouvoir les plus subtils: "Dans les actes illocutoires l'efficacité symbolique d'un acte de langage est fonction de sa capacité à valoriser son capital d'autorité, et de sa capacité argumentative à capter la légitimité constitutive du champ en s'affirmant "autorisé", ... en accordant, dans son analyse des performatifs, une place essentielle aux actes illocutoires institués, Austin a réveillé les sociologues et les linguistes. Il a rappelé aux uns que les rites sont des actes d'institution (selon Bourdieu aussi bien chez les précapitalistes que chez nous). Austin a permis aux autres de prendre conscience de l'importance du contexte social et la légitimité de celui qui énonce" (de Fornel, 1983, p. 37). La richesse des discussions sur l'emploi du terme illocutoire montre l'importance de ces questions pour la recherche.

[69] Habermas est amené à postuler quatre régions qui sont séparées mais qui sont engagées ensemble comme base de validité d'un discours. De cette façon il multiplie la complexité analytique de ce qu'on fait quand on parle. Ici, ces analyses ne sont pas suivies, cette thèse ne tente pas une approche linguistique. Chez Habermas, ces types illocutoires sont développés beaucoup plus loin pour constituer des types d'interaction pour une fusion des théories philosophiques et sociologiques de l'activité sociale. L'emprunt de la distinction des trois types d'activité n'est qu'une application minimale qui ne correspond pas à un véritable emploi des méthodes d'Habermas mais plutôt à l'attention que beaucoup d'auteurs portent aux processus de la communication.
Par exemple Thomas Bierschenk employe aussi la distinction de l'agir communicationnel et de l'agir stratégique pour comprendre les confrontations dans les simulations des projets de coopération (Bierschenk, 1990).
E.Grosser a introduit le rapport dramaturgie - stratégie à un niveau beaucoup plus abstrait, dans son article: "Faut-il des stratégies ou des dramaturgies du développement ?", (ORSTOM, 1986, p. 313).

est nécessaire de les observer dans les données du terrain.

De cette façon, il est possible de voir comment les abstractions et les généralisations dans les chapitres 1 et 2 ont pu suivre les orientations méthodologiques.

Le concept de cibles illocutoires est pertinent s'il est possible de mieux saisir la logique de communication et les options pour les acteurs dans un de mes terrains. Selon Pierre Bourdieu, ce concept ne fait que cacher les mécanismes du pouvoir de domination : "Bref, si un Français parle à un Algérien ou un Américain noir à un WASP, ce n'est pas 2 personnes qui se parlent mais, à travers elles, toute l'histoire coloniale ou toute l'histoire de subjugation économique politique et culturelle des Noirs", (Bourdieu, 1992, p. 118).

Les dialogues entre colons et indigènes dans le contexte colonial ou post-colonial ne seraient en ce sens que l'expression de la domination.

Les malentendus repérés dans le chapitre 2.7 sont des exemples révélateurs des efforts des experts pour arriver à une coordination suffisante et pour élaborer de nouvelles significations dans le projet Autogeneración. Un exemple frappant d'un dialogue qui échoue constamment à maintenir un échange de sens est l'échange suivant entre Eva et John.

John: "*tu sais*"
Eva: "*non*"
John: "*tu as gagné, on fera tout en Font Courier*"
Eva: "*aha*"
John: "*oui, c'était ton oeil mexicain*"
Eva à Juan: "*tu vois, John est raciste*"
John: "*non, c'est un compliment, il n'y a pas d'orgueil ici ?*"
Eva: "*oui, beaucoup !*", 26 mars, voir aussi l'allusion de M.Ramón p. 349

Avec le verbe gagner, John indique que son énoncé devrait céder une victoire à Eva comme dans une compétition. Faute d'une réponse, qui lui confirme que sa cible est acceptée, il la qualifie autrement, sous une forme plus proche des cibles illocutoires qu'Eva avait proposées auparavant. Eva rejette l'affirmation implicite de John, d'avoir compris les cibles qu'elle avait proposées auparavant, et, en s'adressant à un expert mexicain, elle affirme que John est catégoriquement

incapable de la suivre[70]. Bien entendu, John et Eva savent tous les deux que la décision pour le Font Courier (pour l'impression des documents) est indépendante des arguments qu'ils se sont échangés auparavant, autant que John et Eva savent que John n'est pas raciste et qu'Eva n'est pas voyante. John continue à affirmer la cible de son argumentation en la rendant plus explicite. Mais il y ajoute aussi que sa cible (de céder une victoire) est plus appropriée que l'interprétation d'Eva. Pour contester la réclamation de John, à savoir que son acte illocutoire correspond à une réalité de leur relation, elle affirme que l'intention de base de John était déjà erronée au début de l'échange.

De cette façon, beaucoup d'échanges entre les experts n'amenaient nulle part. A la fin, il ne restait que la frustration de ne pas pouvoir partager de subjectivité. L'utilisation des cibles illocutoires était toujours un événement unique (voir chapitre 2.7). Chaque expert testait ses limites dans une direction (vers une partie des analyses de l'équipe ou vers un collègue) et l'expérience de l'échec des efforts communicationnels rendait préférable de ne pas le refaire parce que l'échec était toujours un rappel de l'échec de la collaboration technique et donc de toute la raison d'être du projet.

Dans cette situation, il y avait deux options à long terme pour continuer le dialogue. Ces options ont été réalisées avec hésitation par tous les experts. Pour comprendre le caractère de cette hésitation il faut d'abord voir comment les résultats de ces options étaient toujours inférieurs à l'attente des experts dans leurs efforts. Dans l'immédiat, on pouvait toujours se contenter d'une réduction des sujets évoqués (réduction de l'horizon du dialogue) :

[70] Voir aussi le rappel spontan et violent de M.Ramón dans l'entretien, p. 349. Il partageait la façon dont Mme Eva cherchait à defendre une interprétation propre, ainsi il reproduisait la rhétorique des étrangers. Les étrangers ne partageaient pas leur perspective pour ne pas se confronter avec l'orgueil, et les Mexicains ne partageaient pas les étrangers avec la leur, pour ne pas se confronter avec les susceptibilités des étrangers.

Aníbal: "*les prochaines on en discute avant, on les corrige ensemble*"
John: "*oui, oui très bien*"
Aníbal: "*j'ai déjà vu quelques fautes là*"
John sourit et lève les yeux au ciel.
Aníbal: "*c'est déjà mieux*"
John: "*oui on est en train d'apprendre*"
Miguel: "*oui et c'est parce qu'ils apprennent suivant les règles que dans peu de temps ils seront mieux que nous*"
John: "*oui c'est ça, on débat là-bas, lui il dit cela, moi comme ça etc.*"

Pour assurer l'échange d'arguments, il fallait passer à un sujet moins dangereux. Après une longue discussion technique qui n'a pas réussi à établir des bases de compréhension, on se contente de se confirmer que la maîtrise de la langue est toujours insatisfaisante. Pour appuyer l'événement, M.John parlait de "pelear" (esp. se battre), en cherchant à dramatiser son rapport avec M.Miguel il avançait la possibilité d'en parler. Mais cette issue n'était pas une option générale, il fallait souvent retourner aux questions irrésolues et toujours reproduire dans les dialogues le rapport entre les experts. Il y avait bien d'autres thèmes que l'écriture qu'il fallait reprendre tous les jours.

Les deux véritables options à long terme étaient celles d'une communication comme activité dramaturgique, et alternativement, une communication plutôt stratégique.

"dans l'activité dramaturgique, l'intercompréhension est au service d'une mise en scène de soi, relative à un public et par laquelle les acteurs cherchent à avoir un effet les uns aux autres". (Habermas, 1987a, pp. 421 - 422).

"L'acteur dévoile sa subjectivité de façon plus ou moins ciblée, on arrive à régler l'accès à la subjectivité de chacun ... L'acteur dramaturgique est sous-socialisé .... mais c'est trop étroit pour rendre compte des pouvoirs créatifs des acteurs. L'acteur est obligé devant un public, d'engager une relation avec son propre monde subjectif. Mais cette sphère de la subjectivité ne mérite pas le mot monde que s'il est possible d'expliciter la signification du monde social qui peut être explicitée en référence à la validité effective de normes (analogue à l'existence d'états de choses) <l'activité dramaturgique présuppose alors la présence de deux mondes, normalement le monde intérieur et le monde extérieur, ou le monde subjectif et le monde objectif>", (*Ibid*., p. 428).

Dans la théorie habermasienne, l'activité dramaturgique ne permet pas au sujet

d'amener les dialogues à instituer de nouvelles significations. L'activité dramaturgique peut être une option pour continuer le dialogue quand il n'est pas possible de se référer à un monde vécu partagé, et on l'observe effectivement ces types dans les échanges au sein de l'équipe, par exemple le dialogue entre John et Miguel :

John: "*on a signé les chèques ?*"
Miguel: "*ne me demande pas parce que ça m'ennuie* "
John: "*pourquoi, Isabel n'était pas là ?*"
Miguel: "*non les chèques étaient tous dans mon bureau*"
John "*mais comment est-ce que je peux prendre ça, si je reste encore 6 mois ici? "*
Miguel: "*bon, avec beaucoup de sang très froid*"

Chacun dévoile de façon exagérée l'arrière-plan devant lequel il constate les actes de l'autre. Cette opération invitait à retourner de nouveau aux tentatives d'accorder les perspectives du projet. Pour continuer à travailler même à distance, il est nécessaire d'exclure l'arrière-plan, à savoir la deuxième option, l'activité stratégique.

Les experts mexicains identifiaient beaucoup des actes communicationnels comme d'actes latents stratégiques. En rejetant la cible illocutoire, ils se gardent d'une implication quant à leur comportement dans la stratégie soupçonnée des étrangers. On affirmait par exemple répartir les analyses à faire d'une usine, tout en sachant que l'autre ne ferait pas sa part, les paroles perdaient donc leur signification. Pour maintenir une interface, il est important d'agir la plupart du temps sur un mode stratégique. De chaque côté, on présuppose qu'on ne pourra pas percer l'interface, et les raisonnements de l'autre côté restent étrangers. En général, on ne savait pas si cela était dû à la volonté de l'autre de cacher quelque chose, ou de ne pas se dévoiler, ou si cela était dû à sa propre incapacité à comprendre.

Après avoir accepté de réduire le niveau de communication à un mode purement stratégique, les experts de chaque côté se confirment leur capacité à s'adapter rapidement et la complexité des stratégies peut ainsi descendre à un niveau très bas. Un bon exemple est l'échange entre John, Bill et moi (p. 311).

M.John proposait à M.Bill de faire une visite à une usine. Les étrangers accompagnaient parfois les experts mexicains pendant ces visites mais on décidait à chaque fois qui allait faire la visite, les experts mexicains le faisaient s'ils connaissaient de l'usine en question, les étrangers le faisaient si le type de technologie de production les intéressait :

John: "*Bill t'as envie ?*"
Tom: "*ah oui, il peut vérifier les données, pendant que les autres parlent*"
John: "*oui, laisse-les baratiner pendant que tu fais le travail*"
Tom: "*oui, et c'est pas offensif parce que de toute façon tu ne parles pas espagnol alors tu ne peux pas participer à la discussion*"
Bill en souriant: "*okay, à voir si un gringo bête aidera au flux d'information !*"
John: "*ben, Tom est allé à cette usine chimique et ça n'a pas aidé*"
Bill: "*oui, mais il n'est pas un gringo bête*"

Les experts ont accepté d'orienter leurs actions à partir de la non-communicabilité de leur savoir-faire. Les présumés bénéficiaires dans les usines autant que les experts mexicains ne pourraient pas s'en servir. Le fait que M.Bill ne parlait pas un mot d'espagnol n'était pas un facteur limitant pour lui, parce que même les étrangers bilingues (d'origine latino-américaine) ne s'en sortaient pas.

Pour permettre aux autres Mexicains ce que M.José avait accompli, se confirmer son identité mexicaine dans la rencontre, il fallait surmonter l'activité stratégique. Ainsi ils auraient établi les relations entre étrangers et Mexicains propices à achever les tâches de tous. La meilleure compétence technique a permis à M.José d'aller plus loin dans la reconnaissance des propositions illocutoires et il avait trouvé plus d'occasions à aller au-delà du mode stratégique dans les échanges avec les étrangers.

M.John et M.Ramón, deux ingénieurs relativement jeunes et avec le plus de volonté d'agir, de façonner créativement leur rôle dans le projet, l'un US-américain, l'autre mexicain, ont proposé des cibles risquées en prononçant les termes "Superman" et "racisme des riches" (voir p. 322). M.John agissait avec une énorme sensibilité vis-à-vis de ses interlocuteurs. Il proposait la direction "on pense toujours pouvoir faire mieux", et il enfonçait le clou en dénonçant ses propres

limites. M.Ramón pouvait exprimer qu'il n'enfermait pas M.John dans l'image de Superman. Mais ce travail symbolique n'était pas suffisamment fort. M.Ramón a quitté du projet parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'être aussi Superman que les étrangers[71]. L'effort de M.Ramón et de M.John à s'identifier mutuellement était symptomatique pour tous les membres de l'équipe. Ils se définissaient intersubjectivement, c'était la seule objectivité possible car les équipes des projets réunissaient des personnes qui ne partageaient pas leurs relations sociales, dans le projet on est étranger aux significations sociales de l'autre.

Mais cette définition est particulièrement réduite sur ce terrain parce que généralement, les acteurs ne s'appuyaient pas sur la confiance de pouvoir amener l'autre à reconnaître la prétention à la validité de leurs énoncés[72]. Cette impossibilité à établir cette confiance se nourrit de plusieurs sources, notamment de la durée limitée des projets et de l'insuffisance des traductions anglais-espagnol dans l'équipe; mais la source principale, qui joue de manière diverse, est l'absence de bases institutionnelles des paroles. Il n'y a pas d'édification existante pour un expert mexicain qui se sert d'un savoir non-mexicain sans s'imposer intégralement et il n'y a non plus d'édification pour l'étranger qui peut représenter un savoir technique sans origine.

L'analyse de quelques exemples des orientations de l'intention des acteurs permet d'identifier quelques lignes globales des échanges sur ce type de terrain. Ces lignes globales permettent de saisir les facteurs humains qui limitent la réalisation de ces projets. Mais la théorie ne permet pas d'établir la constitution des enjeux symboliques qui organisent chaque côté de l'interface. Les chapitres 1 et 2 étaient donc bien nécessaires pour saisir les mondes vécus en contact. Révéler uniquement les exemples cités dans ce retour méthodologique ne peut jamais remplacer le travail détaillé des entretiens, mais les exemples permettent tout de même, sous la loupe de la théorisation du langage, de démontrer les formalismes de phénomènes étonnants qui se produisent sur les terrains étudiés.

[71] Ce qui a amené son employeur (M.Geraldo) à affecter M.Ramón dans une province perdue pendant un an.

[72] La force illocutoire des actes de paroles est sévèrement réduite.

L'accès à ces formalismes n'est possible qu'à partir de la participation aux échanges dans la pratique du terrain.

Les exemples d'Autogeneración sont des rhétoriques d'un terrain endo-sociologique. Dans l'échec des propositions communicationnels, les mises en scène dramaturgiques étaient rares parce qu'on se contentait des modes stratégiques. Jonathan Friedman a introduit la distinction entre exo- et endo-sociologique à partir des destins des objets qui circulent entre des mondes. Dans Appui Technique le contenu technique a disparu parce qu'on en faisait des constructions d'altérité. Dans Autogeneración, le contenu restait visible, mais ni les étrangers, ni les Mexicains ne pouvaient l'atteindre, les résultats du projet ne signifiaient que peu parce que ni les uns ni les autres ne pouvaient traiter les objets avec leur savoir.

Les exemples de rhétorique dans Autogeneración démontrent comment l'interface a créé cet échec de communication. Les outils théoriques sont puissants. Le chapitre 3.5 a établi la pertinence d'un cadre analytique qui observe le projet en tant que champ de communication où se bâtissent des constructions d'identité et d'altérité. C'est le moteur des interactions. Si les outils de la théorie de l'agir communicationnel permettent de saisir les directions possibles, quelles sont les directions dans le contexte exo-sociologique dans la rhétorique d'Appui Technique ?

Dans la suite du projet au cours des dernières années, il s'est avéré que les discussions n'ont pas réussi à engendrer des engagements durables. Les acteurs se sont-ils trompés parce qu'ils n'avaient pas bien compris ce que l'autre voulait faire ou est-ce qu'ils ont trop hésité à s'expliquer ?
Sans doute les interprétations étaient souvent fortes, artisans et experts pensaient comprendre ce que l'autre disait ou faisait. Les interprétations n'étaient pas ambiguës. Au milieu de la première réunion, les artisans ont compris que les experts leur proposaient de fabriquer les
prototypes eux-mêmes.

M.Osama: "*il est un grand patron*"
M.Rahman: "*gabarit*"
M.Osama: "*c'est le patron qui va souder ici*"
M.Jacques: "*ah oui*"
M.Ngerbo: "*mais c'est ça ! c'est le patron qui va souder ici*"
M.Jacques: "*vous, patron, moi*"
M.Ngerbo: "*lui, moi, tous*"
M.Rahman: "*il y en a qui ne savent pas souder aussi*"
M.Ngerbo: "*Mohammad Mohammad ! haha*"
M.Mohammad: "*il faut mieux amener son ouvrier*"
M.Lawan: "*non pas pour amener*"
M.Ngerbo: "*lui là, tout de suite haha*"
M.Genbo:"*l'essentiel c'est de savoir comment il faut monter ça*", réunion I

En discutant, M.Rahman et M.Mohammad défendaient un autre type de patron que M.Lawan, M.Genbo et M.Osama. M.Jacques trouvait l'opportunité d'affirmer que les patrons devaient travailler eux-mêmes autant que les experts. M.Ngerbo a bien suivi ce mouvement, en permettant à M.Jacques de souligner qu'un expert était autant patron qu'un artisan : vous, patron, moi. Et M.Ngerbo a prolongé ce mouvement avec des pronoms personnels : lui, moi, tous. M.Genbo fixait finalement le noyau du raisonnement.

Cette capacité marquait aussi les échanges entre experts étrangers et experts ouestafricains. M.Dambai et moi, nous avons pu identifier le noyau de notre différence dans l'appréciation d'un expert étranger (M.Dambai voyait qu'une appréciation critique n'était pas possible, et moi, je la voyais nécessaire), parce que notre échange permettait de passer rapidement du partage d'une cible illocutoire à l'autre (voir pp. 219 - 220). La différence qui restait était explicite. La critique d'un expert n'était pas permise dans l'expérience de M.Dambai. Ce qui faisait la différence n'était pas une rupture dans les discours possibles, selon M.Dambai c'était les limites pour un raisonnement possible, imposées par les conditions générales. La distance entre l'étranger et l'autochtone était visible et

énonçable. Les limites étaient de nature normative, la critique n'était pas permise, l'interface était définie de l'extérieur.

Faire des propositions communicationnelles pour atteindre la position de l'Autre était possible et quand quelqu'un la faisait, on pouvait se comprendre rapidement. Les acteurs avaient les capacités d'avancer vers plus de transparence dans leurs relations quand l'occasion se présentait. Mais ils n'ont pas su chercher ces occasions parce que chacun avait un savoir culturel prêt-à-penser pour l'éviter. Mais même M.Osama affirmait qu'un autochtone ne pouvait pas faire une critique à un étranger.
M.Osama:"*non non non, ça, on ne peut pas lui dire, si on lui dit ça tststs*", p. 189
S'approcher activement de l'Autre était risqué des 2 côtés. Surtout du côté autochtone, il fallait se garder de l'Autre qui était plus puissant. Les artisans critiquaient M.Rahman parce qu'il parlait, il ne fallait pas se "*déplier*". L'activité communicationnelle était efficace mais à cause de l'altérité énorme entre étranger et autochtone, le travail symbolique nécessaire était une vaste tâche.

D'où l'importance de ma présence comme pôle de communication. En effet, j'ai permis de tester quelque chose de dangereux. Les étrangers pouvaient, me poser la question de l'appartenance d'un artisan à une ethnie particulière, de l'existence de conflits, etc., de l'autre côté, les artisans pouvaient me dire que le projet devait leur payer l'essence puisqu'il m'en donnait à moi. J'ai permis de ramener des thèmes exclus de la rencontre. C'est la reformulation des réflexions dans le chapitre 3.2.

La distance faisait aussi qu'une activité dramaturgique n'était pas possible. M.Mohammad a mis en scène ma position (voir pp. 127 et 381 en bas) mais lui et M.Osama étaient les seuls artisans qui tentaient cela. Lors du repas du mouton après l'achèvement des prototypes, M.Jacques et M.Dambai se sont adressés au public plus large mais les artisans n'ont pas répondu. Ils ont demandé à M.Rahman de le faire mais il n'en était pas capable. A la fin de la dernière réunion, M.Jacques et M.Mohammad ont de nouvel exercé vers moi la dramaturgie nécessaire.

M.Atula: "*c'est un peu désolé, mais on ne peut pas changer le programme*"
M.Jacques: "*il faut marier Thomas ici !*"
M.Mohammad:"*il peut très bien, on voulait lui donner une femme ouestafricainne il a refusé*"
M.Jacques: "*ah !*"
M.Dambai: "*il a essayé déjà* "
M.Mohammad:"*il dit les femmes ouestafricainnes elles veulent des enfants et il ne peut pas les amener*"
M.Richard: "*le père de la dame vous l'avez déjà rencontré ?*"
M.Mohammad:"*mais si la dame est d'accord, le père il n'y a pas problèmes*"
M.Richard: "*et vous avez déjà fixé*"
M.Mohammad:"*non, mais il a refusé, je ne peux pas le faire !*", réunion III fin, p. 124

M.Mohammad trouvait une opportunité pour montrer son souhait de me faire entrer dans le monde ouestafricain. M.Jacques s'étonnait de ce souhait d'assimilation. Il ne s'attendait pas au fait qu'on pourrait prendre comme un propos réel ce qu'il estimait être un script pour une mise en scène. Il y a une raison plus profonde à cela. Ce qu'il voyait comme dramaturgique était du concret pour les autochtones et vice versa[73]. M.Dambai renchérissait cela en confirmant que M.Mohammad avait bien un souhait d'assimilation. M.Jacques, M.Mohammad et M.Dambai ont tous orienté leurs efforts dans le même sens dramaturgique devant leur public. Mais la possibilité d'élargir la portée des acteurs avec des actes dramaturgiques n'était pas utilisée car les rôles à proposer étaient trop agressifs.

M.Martin:"*c'est seulement au Ouestaf, ailleurs, c'est différent, les cadeaux c'est fini, ils savent qu'il faut bouger le cul pour avoir du fric pour arriver à faire des*

[73]Cette confusion s'est aussi formidablement reproduite en d'autres occasions. Par exemple quand j'ai demandé des nouvelles de quelques soldats qui avaient été arrêtés quelques jours auparavant.

M.Jacques:"*ils se sont mis des trucs de douaniers sans l'être, on les a ramassés pour les amener à la frontière dans le nord pour qu'ils puissent contrôler l'importation des chameaux!*"

M.Atula et M.Mondai éclatent de rire.

M.Dambai:"*M.François il est devenu ouestafricain, vraiment*", pendant la pause pour la prière lors de la réunion III.

choses .... M.Dambai, M.Atula faites passer le message, nous, hein, nous on est hors jeu", 14 novembre, p. 217

M.Martin passait à une argumentation plutôt stratégique parce qu'il ne pouvait pas dévoiler son attitude subjective vis-à-vis des artisans.

Dans la situation endo-sociologique d'Autogeneración, l'activité dramaturgique était possible. M.John et M.Ramón parlaient de Superman et du racisme des riches. La situation exo-sociologique n'a pas permis aux acteurs d'Appui Technique d'inviter l'Autre à entreprendre de cette façon un travail symbolique. La résignation, se contenter du niveau stratégique dans Autogeneración, était une résignation négativement vécue, c'était une défaite, on avait essayé tout autre mode. Par contre, dans Appui Technique, elle venait de soi, ou plutôt elle était une difficulté de travail comme les autres.

Il n'y avait pas de difficulté à faire avancer les échanges dans la mesure où les acteurs pouvaient suivre les opérations communicatives des autres. La limite de l'intercompréhension était bien visible dans Autogeneración et très peu visible dans Appui Technique parce que personne ne la cherchait dans ce dernier. La résignation au niveau stratégique était la précondition pour la reproduction de l'altérité dans la collaboration directe.

M.Martin: *"j'ai pas envie de donner des ordres, je donne des explications; ça m'intéresse même pas, et j'ai pas envie d'entrer dans cette histoire des Ouestafricains, s'ils me disent papa, je m'en fous .... le seul problème de tout expatrié, tu peux jamais clarifier les relations* ",
p. 169

M.Martin refusait d'entrer dans les échanges avec ses interlocuteurs en mettant sur la table toutes ses références. Une partie des ses propres arguments et des arguments des artisans étaient d'emblée exclue. C'est pourquoi il était impossible d'arriver au degré d'intersubjectivité nécessaire pour déclencher un véritable dialogue dans et sur le projet. Ou, pour l'exprimer plus exactement, les dialogues ne pouvaient pas s'appuyer sur l'intersubjectivité, car elle existe toujours indépendamment de toute expérience d'interaction. M.Ramón a pu introduire le terme "Superman" pour permettre de le dénoncer. M.Rahman a introduit le terme "papa" pour mettre à l'aise M.Martin et ses collègues artisans. Mais on ne pouvait pas réagir à ces propos. A partir de là, les acteurs prenaient en compte la figure paternelle et ses correspondants, stratégiquement.

Cette opposition qualitative de la résignation vers le niveau stratégique dans les deux études de cas est la version pragmatique de la distinction entre exo- et endo-sociologique tracée dans le chapitre 3.5. Cette version pragmatique permet de renforcer cette opposition parce qu'elle produit l'élément clé pour lier les deux terrains, l'élément de comparaison car les deux configurations présentent des issues différentes. Sans passage de l'un à l'autre, une explication reste limitée.

La résignation au niveau stratégique fait que la plupart des experts étrangers et mexicains ont cherché à arrêter le contact avec les autres acteurs après la fin d'Autogeneración. Dans Appui Technique, en revanche, les artisans et les experts ont cherché à poursuivre leurs efforts autrement. Les échanges dans Appui Technique étaient limités de l'extérieur, la réduction au niveau stratégique n'était pas un produit original des échanges dans cet espace de communication. Cette limitation de l'extérieur de la rencontre expert étranger - artisan n'était pas un véritable obstacle entre les étrangers et les experts ouestafricains. Entre M.Dambai, M.Atula, M.Tahem, M.Jacques, M.Martin et M.Richard, les échanges pouvaient faire l'objet de discussions explicites (voir par exemple p. 213). Et, plus important, une activité dramaturgique était possible. Chacun trouvait des possibilités d'expliquer son rôle, leurs échanges étaient producteurs de sens (voir par exemple p. 212). Peut-être que la présence des artisans et la difficulté des relations ont permis aux experts d'aller au delà de ces limites entre eux. En présence d'un Autre fort, les experts pouvaient se rencontrer comme semblables. Cette possibilité était vécue passivement, M.Dambai assistait M.Martin sans initiative mais avec beaucoup d'attention.

M.Dambai: *"on est conscient quand même, de certaines choses, de toute cette merde que nous avons quotidiennement .... le Ouestafricain sait qu'il y a celui là, que les gens prennent pour un sauvage, ah oui, c'est vrai, il faut pas avoir peur des mots, qu'il soit Nasarra ou noir .... ça lève le voile sur eh, voilà, mais j'ai pas le droit d'aller dire à M.Martin: c'est une insulte de dire que*", p. 220 (voir aussi M.Atula, p. 225)

Ces figures n'apparaissaient pas entre les experts mais ils trouvaient des satisfactions dans leur rapport. Ils pouvaient dénoncer les "*jacquards*" et partir de là identifier leurs actions.

L'activité dramaturgique est un moyen essentiel de production d'identité.

Selon George Herbert Mead, seule une mise-en-scène permet de montrer et de se démontrer à soi-même la concordance avec des normes sociales. La dramaturgie est un élément encore plus important dans la communication interculturelle, parce que la violation des normes sociales en contact crée le besoin d'affirmer plus régulièrement que les acteurs sont effectivement des acteurs moraux, ceci plus régulièrement que dans la communication à l'intérieur d'une même société. La dramaturgie est, pour ainsi dire, le plaisir du travail, le fruit, et l'activité communicationnelle, la dure réalité quotidienne; à l'intérieur d'une même société, c'est l'inverse. L'activité communicationnelle n'est pas définissable sur ce terrain, parce qu'il serait nécessaire de la définir in absentia, mise à part quelques exceptions, elle n'était pas atteinte.

L'efficacité coordinatrice était ainsi réduite. Les attitudes performatives ne pouvaient pas être intersubjectives. Mais l'activité dramaturgique souffrait également de l'absence de normes sociales. Devant le public de l'équipe, on ne parvenait pas à la subjectivité de chacun. Bien avant que l'équipe arrivait à concevoir l'échec du projet d'action, le projet s'est arrêté sur l'échec de l'intercompréhension. Le vécu ne pouvait pas être objectivé comme savoir pratique.

Pour en revenir aux réflexions du chapitre 0.6, il faut constater que l'assemblage de l'arrière-plan était possible. Montrer dans les deux cas comment la différence de l'arrière-plan entre l'étranger et l'autochtone est en même temps l'élément d'interdépendance de ces arrière-plans, est une façon de les assembler. Cette inter-dépendance déterminait les relations interpersonnelles possibles. La reconstruction du savoir que les acteurs possédaient dans la pratique l'a transformé en un savoir concret et explicite (Habermas, 1987a, p. 346). Mais des réflexions de ce chapitre découle aussi l'idée, qu'un assemblage des univers symboliques présents dans un projet n'est pas possible par l'analyse extérieure d'une seule personne. Cet assemblage n'est possible que dans un dialogue sur le terrain. L'analyse postérieure peut donc fixer d'autres solutions possibles que celles qui se sont effectivement produites, mais celles sont toujours purement spéculatives. Dire que les analyses ont assemblé les arrière-plans est par conséquent exagéré. Mais, cela est beaucoup moins exagéré dans le cas

d'Appui Technique, parce que l'analyse ne fait que ce que les acteurs auraient pu faire. Les acteurs d'Appui Technique auraient pu avancer, leurs raisons de ne pas le faire étaient visibles et résolubles. Par contre, dans Autogeneración, assembler les arrière-plans est une opération bien différente parce que les acteurs ont poussé loin eux-mêmes, et en conséquent, les raisons étaient contraignantes et donc aussi plus difficiles à connaître.

D'ailleurs, les types d'actes de communication décrits ci-dessus sont élaborés grâce à des critères pragmatiques bien établis, mais cela ne permet pas d'en déduire qu'on pourrait les généraliser. Les philosophes du langage parlent d'un nombre indéfini de jeux de langage possibles. La base empirique de cette étude ne permet pas de tenter une spéculation au-delà de ce constat. Mais il y a une familiarité entre les deux terrains pourtant si différents, qui amène à proposer l'hypothèse que ces jeux de langage représentent une logique de communication propre à la rencontre avec l'Autre dans la coopération contemporaine.

L'emploi du concept de cibles illocutoires a permis de saisir une différence importante entre les deux terrains. Si on fait l'économie de cette analyse comme le propose Bourdieu, on est amené à montrer les structures de domination qui organisent la coopération en tant que champ bourdieusien. En revanche, en considérant un projet comme un champ de communication qui donne aux acteurs davantage de pouvoir d'action qu'aux sujets d'un habitus, on peut alors montrer que ce n'est pas un transcendantal qui paralyse les acteurs, mais une dynamique propre. Un dialogue entre un Français et un Ouestafricain est possible et ces acteurs peuvent sortir de l'histoire de la domination. Entre M.Jacques et M.Tahem, le seul enjeu était d'avancer ensemble ou de ne pas avancer. Dans la situation d'échec c'est M.Jacques qui a été renvoyé et M.Tahem a tenté depuis de poursuivre le travail de la même façon. M.Mohammad s'est servi du projet pour son atelier et M.Jacques a trouvé en cela une expression de son identité. "Le pouvoir des paroles n'est autre chose que le pouvoir délégué du porte-parole, et ses paroles - c'est à dire, indissociablement, la matière de son discours et sa manière de parler - sont tout au plus un témoignage et un témoignage parmi d'autres de la garantie de délégation dont il est investi", (Bourdieu, 1982, p. 105, et 1975, p. 183). Le pouvoir des paroles des acteurs sur les deux terrains étudiés était

plus fort que ce que les acteurs voyaient, donc ils agissaient avec leurs paroles sur leurs relations à leur insu, tout en essayant d'expliciter ces actions sans y parvenir.

Le chapitre 3.5 a bien montré que ce que les acteurs faisaient à leur insu n'était pas prédéterminé par leur appartenance sociale mais par la conjoncture de leur rencontre. Au-delà de ce que les mots sont dans le dictionnaire, le pouvoir des mots d'un énoncé dans une situation d'énonciation est beaucoup plus fort que le pouvoir du porte-parole, il est le pouvoir d'action de l'énonciateur, qui agit, qui bâtit son action illocutoirement[74]. Vu de l'intérieur du champ de communication, il s'avère que les opérations idéologiques des acteurs prévalent. Peut-être cela est encore plus évident dans les deux terrains étudiés car les formes de violence symbolique pour la reproduction des structures de domination sont moins élaborées qu'à l'intérieur d'un seul monde (français dans le cas de Bourdieu). La productivité du concept illocutoire pour l'analyse est aussi l'effet de la constitution de ces terrains.

Un regard pragmatique sur les échanges étrangers - autochtones est particulièrement productif, parce que ces échanges, bien que limités par l'appartenance sociale des acteurs, ne peuvent pas être intelligibles à partir d'une lecture d'un seul côté, car les échanges restent au niveau intersubjectif. Cornelius Castoriadis a montré au sujet de la dimension sociale de l'autonomie de l'individu (Castoriadis, 1975, chapitre II.3) que la notion d'intersubjectivité rend bien compte des rapports interpersonnels, mais que toute anthropologie montre que l'ensemble de la réalité sociale représente une identité collective qui n'est pas réductible à des intersubjectivités.

Pour cela, un regard pragmatique qui regarde un monde à l'intérieur, ignore toujours ce qui est la force sociale des constructions d'identité. Mais pour un projet de coopération, un regard pragmatique est moins réducteur car les processus de construction d'identité et d'altérité dans les échanges sont plus

[74] La signification et le pouvoir fondateur du langage se fait dans la situation. Bourdieu donne, comme dans l'herméneutique de Gadamer mais pour des raisons opposées, trop de poids aux structures sémantiques. Chez Gadamer, le langage donne la possibilité historique de la raison, la réserve de sens dans la tradition ("die Vorurteile des einzelnen sind weit mehr als seine Urteile die geschichtliche Wirklichkeit des Seins", Hans-Georg Gadamer, 1986, p. 252). Chez Bourdieu le langage n'exprime que les structures sociales du pouvoir sur la base du capital culturel accumulé. Les deux positions ne saissisent pas le pouvoir de l'acteur dans un dialogue.

simples.

Ce retour méthodologique a donc permis d'éclairer la position à partir de laquelle j'ai recueilli les données, me mettant à côté de l'un pour regarder l'autre. Les outils employés correspondent à la caractéristique des processus étudiés, mais ils ne permettent pas de saisir les sources des enjeux symboliques. Pour cela, il faut restituer les horizons des individus pour y voir les limites sociales de leurs efforts, ce qui est l'objet du prochain chapitre. Par ce retour, j'ai de nouveau montré la capacité des acteurs à innover, mais ce retour est moins satisfaisant que l'analyse de l'interface parce que les experts ont saisi l'interface à leur manière. Ainsi je peux mieux comprendre leur expression qu'à l'aide d'une analyse formalisante qui traite les échanges comme de simples échanges d'information. Ce retour montre également les limites d'une analyse interactionniste qui propose une approche des échanges coupée des acteurs. Il faut maintenir la position des acteurs dans le rapport entre étrangers et autochtones pour suivre leurs actions. Je retrouve ainsi l'opposition entre exo et endo-sociologique, mais je ne peux pas aller plus loin. J'en conclus que les participants, n'ayant pas vu leurs échanges comme dramaturgiques ou stratégiques, n'étaient pas pour autant limités quant à la forme des échanges d'informations. La position de l'Autre par rapport à l'interface était plus fondamentale.

Le rapprochement fait entre les analyses de ces deux cas peut être précisé à partir de ce retour méthodologique. La résignation au niveau stratégique était une défaite pour un expert d'Autogeneración. En revanche, cette résignation allait de soi pour un expert d'Appui Technique. Rapprocher les deux cas signifie confondre ces deux choses parce que mon analyse se fonde d'abord sur le vécu des acteurs. Rapprocher les deux ne signifie pas confondre l'Afrique et l'Amérique Latine, ni les experts US-américains et les experts français, ni le Nasarra et le Gringo, l'impérialisme américain et le néo-colonialisme français.

Si, par cette différence dans les structures de communication, la comparaison rapproche deux phénomènes radicalement différents, mon rapprochement sera ainsi invalidé. Le type de conclusion tirée à partir de la comparaison concerne aussi cette question. Dans le cas où je conclurais que le rapprochement prouve une construction de sens global impossible, elle perdrait son fondement parce que je ne pourrais rien dire sur un sens global. Par contre, si je conclus à partir de

ce rapprochement que le passage d'un savoir entre différents pays à travers la collaboration d'experts suit toujours les règles d'un passage endo - ou exo-sociologique et qu'il est consubstantiel avec la construction d'identité individuelle, j'espère que mon rapprochement restera valide.

3.8 LA DIVERSITE DES CONSTRUCTIONS D'ALTERITE

Après le retour méthodologique, il est maintenant possible de retourner aux réflexions dans le chapitre sur l'autonomie des échanges (chap. 3.5.1) et d'approfondir les deux synthèses, la transformation d'altérité en protagonisme chez les étrangers et la défense contre l'Autre étranger chez les autochtones. L'opposition des rencontres étranger - autochtone permet de constater, suivant Jonathan Friedman, que le passage de savoir représente à chaque fois un état agrégat, un type de processus idéologique possible. Mais j'ai déjà conclu dans la synthèse préliminaire que le passage exo-sociologique ne permet pas de rentre compte des échanges entre Français et Ouestafricains de façon satisfaisante. Pourtant, le retour méthodologique a donné de nouveaux arguments pour le modèle de Friedman dans la mesure où j'ai trouvé d'autres aspects pour qualifier de complémentaire les différences des deux cas. Il est donc nécessaire de regarder de plus près comment ces processus naissent pour comprendre mieux leur nature.

Je distingue trois axes d'analyse pour la rencontre étranger - autochtone, suivant ainsi l'interrogation de l'altérité proposée par Tzvetan Todorov (Todorov, 1982, p. 191). Le premier axe est le jugement sur l'Autre en terme de bien et de

mal ou de juste et de faux, catégories normatives qui sont projetées sur l'Autre. Todorov l'appelle l'axe de valeur.

Le deuxième axe d'analyse repose sur l'attitude relationnelle des membres des équipes. Entre la façon de faire de l'étranger et la façon de faire du l'autochtone, il n'y a souvent que deux options, soit on cherche à combiner leurs spécificités, donc on cherche en quelque sorte à "assimiler l'autre", soit on maintient la distance et on sépare le plus possible les efforts. Ce deuxième axe est indépendant du premier, parce qu'il est possible de chercher à assimiler la façon d'être ou de faire de l'autre tout en jugeant sa propre façon de faire de d'être supérieure, ainsi on place l'autre en-dessous de soi. Le raisonnement est aussi valable dans le cas inverse, juger l'autre de supérieure, se place soi-même en-dessous de lui sans que cela implique qu'on doit s'en approcher. Ces axes sont donc indépendants (en d'autres termes, orthogonaux) parce qu'indépendamment du jugement normatif sur l'Autre, ces deux positions se distribuent sur l'axe relationnel. Indépendamment de la position relationnelle l'on peut donc estimer la façon de l'autre nocive ou utile. Il est possible de maintenir une position neutre sur les deux axes, de rester indifférent quant à la relation à l'Autre et à son caractère, mais cette position neutre est très rare; ce qui est compréhensible en vue de la violence idéologique de ces terrains.

Le troisième axe, plus graduel, rend compte de la reconnaissance de l'identité de l'autre. Tzvetan Todorov appelle cet axe le plan épistémologique. Un membre d'une équipe peut chercher à connaître la subjectivité de l'autre et à comprendre sa perspective. Il est bien sûr impossible d'établir des critères formels qui rendent compte de la reconnaissance de l'autre, mais cet axe s'articule sur une volonté ou un effort affiché de reconnaître l'identité de l'autre. En observant chaque individu, il est possible de comparer sa reconnaissance de l'autre soit à partir des avances qu'il fait, soit à partir de ses efforts pour l'atteindre. Cet troisième axe est plus graduel que les deux premiers, dans la mesure où il permet plutôt de dire qu'une personne va plus loin dans la reconnaissance de l'identité de l'autre qu'une autre personne.

Selon Todorov, toutes les combinaisons sont possibles entre les trois axes mais il y a des affinités qu'il a décrites chez les différents individus de son analyse de la conquête de l'Amérique. En arrêtant ces trois axes, j'espère démontrer la

logique de communication de ces terrains sans recours à des formalisations faites dans le chapitre antérieur[75]. Je vais introduire quelques éléments du rapport France-Ouestaf et Etats-Unis-Mexique. Restituer les deux cas dans un cadre global permet de voir mieux encore "le sens subjectivement supposé qui ne se donne en effet que dans les ensembles symboliques cohérents", (Habermas, 1987a, p. 74). Mais, je ne pense pas pour autant laisser entendre qu'il y a quelque chose de spécifique qui permet de distinguer ces deux rapports conditionnés par une longue histoire commune de ces pays. Si, par exemple, je constate que la mise en place d'Appui Technique était marquée par un mutisme face à l'autre, il n'est pas possible de montrer que cela est une expression du passé colonial, d'une symbolisation de la domination (aussi militaire) par les Français, ou si cela était une expression de la pratique de la coopération française au Ouestaf, qui apparaît indifférente à la situation autochtone incomprise. Il n'est pas possible de raisonner ainsi même en comparant ce mutisme avec les échanges au Mexique où la domination coloniale remonte plusieurs décennies.

Ce chapitre ne permet pas non plus de comprendre pourquoi l'on mène aujourd'hui ces "projets". C'est encore une question de recherche que de comprendre comment ces programmes de coopération pour le développement persistent depuis maintenant déjà 30 ans alors qu'ils ne semblent pas aboutir à des résultats démontrables. Cela reste une énigme (à résoudre plutôt en terme d'économie politique). Probablement faudra-t-il être encore plus attentif à la dimension historique. Dans Appui Technique, étrangers et Ouestafricains sont d'accord sur le fait que c'est la France qui trahit ses engagements historiques et n'assume pas son rôle[76].

Par contre dans Autogeneración, chacun accuse l'autre, les opinions sont antagonistes. L'influence dominante à la fois économique, sociale et politique de la France au Ouestaf est pourtant incomparablement plus forte que l'influence

[75] Il est possible de fondre ces trois axes en un seul. Si un acteur perçoit plus de l'identité de l'autre présent, il sera amené à chercher mieux d'assimiler les façons de faire et il porta aussi plus de valeurs positives vers l'Autre, dans le cas contraire la combinaison opposée; on aura un pôl négatif et un pôl positif. Mais en dégagant les trois axes, on voit mieux le sujet en tant qu'acteur parce qu'on aggrandit ses choix.

[76] Experts étrangers autant qu'experts autochtones et artisans.

des Etats-Unis ne l'est au Mexique[77]. Le brouillard des polémiques explique peut-être pour une bonne part cette "inertie réflexive" qui atteint les programmes de la coopération.

R R

R

A propos du Ouestaf, il est important de rappeler les statistiques déjà citées (chap. 1.2) : l'Etat tire l'essentiel de ses subsides des taxes douanières et de l'assistance extérieure. Mais il faut regarder cela par rapport à la situation historique. L'intérêt que la colonisation a manifesté pour ce territoire était déjà très limité. L'islamisation au XVIe siècle s'est limitée au nord du pays. Les routes des esclavagistes se sont terminées dans les batailles avec la colonisation française au début du XXe siècle. L'introduction autoritaire (sous menace policière) du coton a brisé les habitudes de travail collectif au sud où la terre privée était jusque-là inconnue. L'économie de subsistance s'est basée sur le mil, le sorgho et l'arachide. Dans leur majorité, les populations au nord n'ont jamais été touchées par les administrateurs et leur mode de vie a changé peu.

Depuis l'indépendance, les organismes de l'ONU ont lancé d'importantes opérations pour le développement économique notamment orientées vers la culture du coton (le FED a ensuite financé des huileries de coton). Au Ouestaf, l'industrie n'existe que par rapport à l'agriculture. Souffrant de la pauvreté depuis l'indépendance, le pays se voit administrer les projets du BIT, des projets FAO, des volontaires du progrès, etc.. La société nationale du textile, autre héritage colonial, a fait faillite au début des années 90. Le modèle du développement économique a implosé du fait des changements à l'extérieur, les prix sur le marché mondial, par exemple, et il a explosé de l'intérieur à cause de l'incapacité des gouvernements post-coloniaux à élaborer une politique nationale. Aujourd'hui, les bailleurs trouvent que des bureaux déserts et des cadres sans compétences. L'administration de tutelle d'Appui Technique est un bon exemple, elle n'a pas de budget et la présence des fonctionnaires sans aucune activité ne

[77] L'exploitation économique à partir des entreprises des anciens centres coloniaux ne pourrait être qu'une question de nuances capitalistes mais l'ensemble des implantations étrangères au Ouestaf a toujours été français et par contre les implantations US-américaines au Mexique ont répresenté historiquement environ 30 % de la présence étrangère.

fait que témoigner du départ des coopérants. Le salaire des fonctionnaires, souvent payé avec plusieurs mois de retard, ne leur permet plus de nourrir leurs familles et ils ont plusieurs autres activités professionnelles.

Le caractère vital de l'aide fournie par l'étranger est totalement admis, celle-ci est même souhaitable. Les militaires français ont souvent déterminé qui devait occuper le pouvoir, néanmoins la situation militaire reste très instable et la capitale a vécu dans une atmosphère de combats toujours latents au cours des quinze dernières années. Le dernier Président en date a instauré un régime totalitaire, toléré par la France. Selon mes interlocuteurs, tout cela ne remet absolument pas en cause l'influence de la France[78], quelles que soient les atrocités qui seules permettent au système de fonctionner sur la base de la peur. Ces remarques permettent de mieux cerner dans quel contexte l'Autre social des Ouestafricains est constitué. Dans l'arabe courant, l'Autre est le "Nasarra", mais les artisans étaient tous certains que ce terme n'est aujourd'hui plus adéquat et qu'il faudrait voir les blancs autrement. Mais en même temps, ils opéraient une rupture totale entre l'Autre et la présence des étrangers. Ils les accusaient de l'échec des opérations dites de développement, ce qu'ils voyaient de l'Autre était négatif et il fallait donc ignorer ses "projets" où l'on perdait son temps. En même temps et indépendamment de ces critiques l'Autre était positif, perçu comme "le grand frère" (voir chap. 1.8.3) ou plutôt un partenaire dans l'imaginaire. L'influence des blancs était alors souhaitée, souhaitable et même le seul espoir pour le pays :

"*On veut que les Français nous exploitent, et même qu'ils nous exploitent plus pour qu'on peut avancer*".

Cette rupture était d'une énorme efficacité, indépendamment du degré de la dénonciation de l'échec de la coopération, le blanc, en l'occurrence la France, restait l'avenir du Ouestaf.

L'artisan qui connaissait le mieux l'Autre était M.Osama car il avait voyagé en Europe, mais cette connaissance ne lui octroyait aucun statut privilégié parmi les autres artisans. Il était seul à jouir du fait qu'il puisse un jour retourner en Europe car il n'avait plus peur de l'Autre. L'Autre était un juge sage et puissant et on

[78] Depuis les études des premiers explorateurs du XIXe siècle, les études menées sur le pays restent très fragmentaires. Pour garder l'anonymat du pays, leurs conclusions ne sont pas citées ici.

devait être à sa hauteur. En conséquence, l'Autre ne revêtait dans son esprit plus qu'une seule qualité, celle d'être supérieur. Cette instance de juge propre à l'Autre façonnait aussi la perception du savoir-faire des experts. Un conseil technique avait toujours une valeur absolue qu'il fallait accepter en tant que telle. Mais cette supériorité avait un caractère plus ou moins sévère. Pour commencer à défaire cette supériorité, il faut mettre en cause la légitimité de cette toute-puissance du Nasarra ou alternativement la nier. Ces deux options sont contradictoires et les artisans évitaient toute discussion sur le Ouestaf car cela les amenait toujours à ce rapport à l'Autre. Ils ne pouvaient pas s'exprimer sur la situation politique, seuls certains osaient parfois un appel *:"il faut arrêter les conneries chez no* donc suivre les jugements de l'Autre, ou bien pour d'autres artisans de les refuser. Mais à chaque fois, on affirmait bien vite qu'il fallait arrêter la discussion. Les artisans parlaient du comportement des blancs dans la capitale, mais jamais d'une influence directe ou indirecte de leur présence.

Ainsi, la valeur de l'Autre (premier axe d'analyse), et l'attitude relationnelle (le deuxième axe) ne sont pas totalement indépendantes chez les artisans. En ne réagissant qu'à l'omnipotence de l'étranger sans qualifier cette autorité, l'attitude relationnelle est déjà prédéterminée. M.Rahman et M.Mohammad souhaitaient clairement assimiler le savoir des experts et ils invitaient également les autres artisans à le faire[79].

Ils ne condamnaient pas la présence des étrangers et affirmaient que les "projets" étaient bien montés, que les blancs ne faisaient que leur boulot. Il y a sans doute un décalage entre cet Autre qu'était autrefois le colon et l'autre présent et contemporain. Mais en plus des liens entre l'Autre imaginaire et l'étranger, il est possible de les rapprocher dans l'analyse parce que les artisans ne s'intéressaient en rien à l'autre présent. Sans tenir compte de l'étranger présent, les artisans agissaient face à l'Autre social, pour orienter leur appréciation d'un étranger présent. D'une certaine manière, les artisans s'adressaient à un étranger virtuel, la

[79] M.Rahman voyait le risque de se faire des reproches plus tard s'il y aurait des problèmes avec ses produits, car on dirait qu'il n'a pas été à la hauteur du blanc, mais il était prèt à prendre ce risque. M.Mohammad m'invitait en plus à assimiler le savoir autochtone, en me racontant ses pratiques de magie et en me demandant de lui procurer des utensils pour ses pratiques, et en m'expliquant d'autres pratiques notamment l'achat des "blindages" magiques par les militaires au Ouestaf. M.Rahman m'a dit qu'on craignait de "se déplier" devant un Nasarra, M.Mohammad non seulement le dénoncait, il le faisait activement.

présence de l'étranger particulier condensait l'Autre et fixait l'autre indépendamment de l'étranger particulier auquel ils avaient à faire. La force symbolique du Nasarra est manifeste dans la simplicité des deux seules positions possibles (le chapitre 1.8.3 a résumé la force symbolique avec plus de détail).

Pour M.Ngerbo et M.Osama, cette toute-puissance autoritaire était agressive et il leur fallait maintenir une distance vis-à-vis des jugements de l'Autre. M.Osama le faisait plus explicitement que M.Ngerbo, qui, à la fois, revendiquait l'assistance des étrangers, mais ne faisait pas l'effort d'exploiter le temps passé avec les experts. En fait M.Ngerbo était le seul artisan qui agissait exclusivement dans le processus exo-sociologique, l'étranger était la seule source de pouvoir sans regarder en quoi ce pouvoir consiste. M.Osama ne cherchait non seulement pas à ouvrir le dialogue avec les experts mais défendait vivement sa façon de faire. M.Ngerbo est né au sud du Ouestaf et il était enraciné dans un milieu chrétien où l'égalité de tous les hommes et leur appartenance à une communauté sont des principes fondamentaux. Par contre, M.Osama est né dans l'extrême est du Ouestaf avec une très riche histoire islamique structurée par la position de la famille dans une hiérarchie rigide. Ils sont tous deux arrivés à la capitale au moment de l'adolescence et habitaient avec leurs familles dans des quartiers différents et organisés par l'origine ethnique. Le seul trait commun des expériences de M.Ngerbo et de M.Osama était leur réaction face à l'Autre. Ils ne se connaissaient pas avant la rencontre avec les experts et malgré leur travail commun (avec pour troisième M.Rahman), ils n'ont pas établi de relations personnelles qui aillent au-delà de l'accord, souvent affirmé entre les gens du sud du Ouestaf et les gens du nord, de se contenter de leur distance[80]. Leur partage de l'Autre était limité à la présence des étrangers et par cette limite ils ne pouvaient pas donner d'autres significations à leur travail commun pendant presque deux mois.

Le troisième axe d'analyse de l'altérité, la reconnaissance de l'identité de l'autre permet aussi de faire le lien entre les comportements de M.Mohammad et

[80] M.Ngerbo pouvait manipuler l'instance du juge plus habilement que M.Osama. A la fin du cycle de formation, il engageait la réputation des étrangers pour les convaincre de l'assister concrètement, une ruse que M.Osama n'était pas prêt à faire. Cela permettait aussi à M.Ngerbo d'apprécier la pédagogie de M.Richard par rapport aux méthodes plus simples de M.Martin, M.Osama n'affirmait pas ces différences bien qu'il les reconnaisse.

M.Rahman d'un côté et ceux de M.Osama et M.Ngerbo de l'autre. M.Mohammad et M.Rahman construisaient aisément l'identité du blanc, notamment en leur reconnaissant un individualisme qui ne leur permettait pas d'avoir de liens profonds et amicaux entre eux. Cette construction n'est pas faite avec des éléments empruntés au discours des blancs, elle a sa cohérence, bâtie comme elle l'est sur des regards très distants portés sur les blancs rencontrés sur place. Reconnaître, comme M.Ngerbo par exemple, que la plupart des experts, qui travaillaient directement pour la Banque mondiale, étaient des Anglo-saxons, était quelque chose d'impossible à faire pour M.Rahman ou M.Mohammad : ils ne regardaient en effet, tous les étrangers qu'à travers leurs propres critères. La distinction entre Anglo-saxons et Français n'était pour eux, pas pertinente. Par contre, M.Ngerbo et M.Osama arrivaient beaucoup mieux à percevoir et reconnaître les étrangers[81]. M.Osama prenait parfois des éléments du discours des étrangers pour revendiquer son égalité avec les experts. M.Osama et M.Ngerbo parlaient de leurs familles et m'y introduisaient, par contre M.Rahman et M.Mohammad ne le faisaient pas, leurs relations professionnelles étaient écartées de leur vie privée. La différence de la reconnaissance de l'identité d'un étranger faisait aussi que M.Ngerbo et M.Osama se moquaient assez violemment de M.Rahman qu'ils traitaient de "petit con", inconscient de sa situation.

De cette façon les artisans ne pouvaient pas suivre M.Rahman qui a été le seul artisan à savoir interpréter la proposition d'assistance technique des étrangers et à comprendre leurs intentions.

L'étranger blanc en Afrique, qui arrive aujourd'hui et qui part demain, présente bien de différences importantes avec la figure de l'étranger telle que l'a conceptualisée Simmel, mais sans doute le paradoxe de proximité et de distance de Simmel était valide. L'étranger présent est à la fois proche et éloignée des artisans. Il est étranger par la couleur de sa peau, c'était le contenu premier, vient ensuite son pouvoir économique et c'est quelqu'un qui ment ou qui porte en lui d'énormes contradictions, et, finalement c'est celui qui est plus intègre que

[81] M.Genbo arrivait le plus loin parce qu'il s'approchait facilement à leur perspective, il remarquait par exemple en passant que l'étranger à Ouestaf s'appele expatrié et l'étranger en France s'appele immigré, sa sensibilité aux catégories dans les discours faissait qu'il était le seul à observer avec distance l'évolution des travaux.

l'administrateur local. Tous ces éléments sont l'expression du fait que l'on ne trouve au Ouestaf que des experts, volontaires, coopérants, et consultants de toutes sortes. Il n'y a pas de différence entre ces catégories, il y a donc un type de l'étranger blanc dominant (il n'y a pas de tourisme, au Ouestaf). La reconnaissance de l'identité d'un étranger tel que M.Ngerbo ou M.Osama pouvaient l'opérer, ne pouvait pas être l'objet de discours. Cela est particulièrement vérifié dans le cas de l'étranger qui s'est installé au Ouestaf. Il étonnait et on ne savait que faire avec lui. Le jour où M.Chauvel (voir p. 152) est passé dans la cour, les artisans ont constaté qu'ils savaient que M.Chauvel s'était islamisé et qu'on le voyait à la Mosquée, mais en présence des étrangers qui condensaient l'Autre, les artisans ne pouvaient pas s'adresser à M.Chauvel. Même quand M.Chauvel leur a parlé en arabe, la réponse est restée timide et évasive. La contradiction de son comportement au Ouestaf et la couleur de sa peau, bloquait toute présence possible. Mais ceci signifie aussi que la volonté des étrangers d'apporter un savoir, d'être un développeur, faisait partie de l'Autre parce que ces étrangers étaient plus proche du Nasarra, condensaient plus l'Autre social au Ouestaf.

Le paradoxe de proximité et de distance de l'étranger marquait fortement la position des experts ouestafricains. MM.Dambai, Tahem et Atula disposaient de riches sources de sens, ils pouvaient faire à la fois appel à l'importance du savoir technique mais aussi aux significations autochtones de l'artisanat. Dans la mesure où ils apprenaient à se servir des différentes sources, leur pouvoir s'agrandissait (comme Adam Kuper l'a remarqué aussi pour le cas des chefs de village, Kuper, 1970). M.Atula et M.Tahem restaient plus passifs que M.Dambai parce qu'ils n'arrivaient pas aussi bien que lui à joindre les fils (voir chapitre 1.9.2, notamment l'excellente description que M.Dambai fait de l'image du sauvage, p. 220).

En somme le premier axe, la valeur de l'Autre, était l'élément structurant des échanges avec les étrangers. L'importance historique des Européens au Ouestaf fait partie de la symbolique de la rencontre développeur - développé.

Pour les experts mexicains, l'Autre était le "Gringo", un adjectif appliqué à tout ce qui vient des Etats-Unis. Mais selon Octavio Paz, ce terme a aussi un rôle de métaphore "les Etats-Unis, c'est tout ce que nous ne sommes pas", (Paz, 1972a,

p. 67)[82]. Le Gringo est aussi un géant qui, comme dans les mythes et les contes, peut être aussi gentil et tendre que violent et destructeur parce qu'il ne se rend pas compte de ses forces. On peut le tromper mais on risque alors d'énormes représailles. La fascination pour le Gringo est ambivalente, il est l'ennemi de l'identité mexicaine mais aussi le modèle qui édicte tout ce que les Mexicains veulent devenir; de fait, cet Autre est inséparable des Mexicains. A côté de la figure du Gringo, un autre repère permet aux Mexicains de bâtir de l'altérité vis-à-vis des étrangers, c'est la colonisation des Espagnols et l'éternel doute qu'elle fait poser sur l'identité mexicaine : les fils de la Malinche, sont-ils des Indiens ou des Européens ? Le Gringo est tout ce qui vient de l'étranger/occident et la question de l'identité mexicaine est transposée à tout ce qui est Gringo, il faut toujours s'y opposer, ou s'y mesurer pour prouver son identité, sa valeur propre. Lorsqu'il y a un échec, on tombe aussitôt sous la menace de la recolonisation, la "reconquista"[83]. Pourtant l'importance historique des étrangers est moins évidente qu'au Ouestaf.

Depuis la révolution mexicaine des années 1910, et encore plus depuis la nationalisation de la plus grande partie de l'industrie par le président Lázaro Cárdenas (années trente), le Mexique est un pays qui a suivi son propre chemin assez loin des influences de l'extérieur. Du fait de sa taille (aujourd'hui presque 100 millions d'habitants) et des recettes à l'exportation du pétrole, les transformations sociales et politiques sont entièrement déterminées par des processus endogènes[84]. Le "Parti de la Révolution Institutionnalisé" exerce tout pouvoir

[82]"from childhood on, Mexicans learn to regard that country [les Etats-Unis] as *otherness*. This otherness is at once inseparable from us and yet radically and essentially foreign. In Nothern Mexico, the phrase is "the other side" is used to speak of the United States. The "other side" is a geographical reality: the border; a historical reality: another civilization, another language, and above all, another time (the United States is a modern culture while we are still struggling with our past). It is also a metaphorical otherness, for the United States is the image of everything we are not. It is otherness itself, except that we are doomed to live with that otherness, the other side is the contiguous side. The United States is always present in our midst, even when ignoring or turning its back on us; its shadow falls on the whole continent", (Paz, 1972a, p. 67).

[83]Il existe une littérature considérable et de tout genre sur le Gringo, j'utilise ce terme ici pour nommer l'Autre des Mexicains sans vérifier si leur emploi de ce terme correspond aux pratiques sociales fait dans d'autres domaines. Il y a des travaux anthropologiques intéressants sur ces pratiques, fait dans beaucoup de régions différentes en Amérique Latine. Souvent on y trouve la même capacité d'absorption du terme Gringo pour tout ce qui est espagnol, en général européen, occidental, moderne et aussi tout ce qui vient des Etats-Unis.

[84]La lecture historique qui fait autorité est développée par Jean Meyer (Meyer, 1973). Cette position a été affinée depuis: "a

depuis la révolution et mobilise les différentes couches de la population, paysans, ouvriers et classes moyennes. Seuls les intellectuels et les étudiants et récemment le mouvement "Zapatista" des indiens du Chiapas (l'Etat de l'extrême sud du pays) le remettent en cause. L'influence des Etats-Unis se limite à la migration très importante des ouvriers mexicains vers la Californie et le Texas pour la plupart. L'assistance technique ou financière apportée par l'extérieur ne joue aucun rôle dans l'économie mexicaine (l'assistance dans son ensemble représente environ 0.1% du BNP du Mexique, chiffre de 1987). Les processus politiques à l'intérieur du Parti de la révolution institutionnalisée arrivent à refléter les processus sociaux plus larges dans la société mexicaine, même 50 ans après sa création et malgré des éléments oligarchiques indéniables. Les experts mexicains partagent le sentiment d'une souveraineté nationale qui l'emporte largement sur les insuffisances constatées des pouvoirs nationaux vis-à-vis des problèmes socio-politiques reconnues. Il me semble ainsi que l'unité et l'endogénéité du Mexique d'aujourd'hui étaient univoques. Pourtant le doute de l'identité entre l'Espagnol et l'Indien coexistait.

Les étrangers qui ont participé à Autogeneración pouvaient facilement faire l'objet de cette transposition du Gringo vers l'ancien colonisateur, ils amenaient avec eux un savoir technique auquel il leur fallait se mesurer. Et ils venaient d'un bureau d'études US-américain, qui représentait le pouvoir des Gringos, le pouvoir du "*primer mundo*". Au lieu de faire face au Gringo comme impérialiste, on lui fait face en tant qu'ancêstre : le travail sur l'identité commence face aux Espagnols et continue aussi face aux Gringos. Le terme émic des Mexicains pour cette transposition est le terme de Malinchismo. Il est émic dans la mesure où ce terme nomme cette transposition, il permet de le désigner. Ce terme fonctionne en fait à contresens à cette transposition. Il témoigne d'un travail symbolique en cours, qui ne trouve pas suffisamment de repères dans le passé du Mexique et qui renforce ainsi la construction d'une Autre; à contresens parce que le terme y pose une raison historique (les Mexicains trahissent comme

technically sophisticated managerial bourgeoisie wrested national political power from a Porfirian state which by virtue of shifting international power relations, its dependance upon foreigners, and its inability to stabilize domestic social relations, had become increasingly incapable of projecting itself as the seat of national hegemony. A defiant nationalism and strong anti-imperialist bourgeois state became the only alternative to political chaos and anticapitalist revolution", (Hagnes, 1991, p. 250).

la Malinche) au lieu de démontrer l'absurde de cette raison. La dynamique de cette construction fait que cette transposition de la menace colonisante vers le Gringo contemporain se fait sans effort.

Dans la situation politique actuelle, le terme de "Malinchismo" oriente cette dynamique vers les modernisateurs. Octavio Paz a dégagé ce fonctionnement de ce terme dans sa formidable anthropologie du Mexique moderne :

"Cuauthemoc et doña Marina sont ainsi deux symboles opposés et complémentaires. Et s'il n'y a rien de surprenant dans le culte que nous professons pour le jeune empereur - <seul héros à la hauteur de L'art>, image du fils sacrifié - il ne faut pas s'étonner non plus de la malédiction qui pèse sur Malinche. De là vient le succès de l'adjectif péjoratif *malinchiste*, récemment mis en circulation par les journaux pour dénoncer tous ceux qui sont attirés par l'étranger. Les *malinchistes* sont les partisans d'une ouverture du Mexique à l'extérieur : les véritables fils de Malinche qui est la *Chingada* en personne. Et voici que réapparaît le fermé opposé à l'ouvert", (Paz, 1972b, p. 82).

Les experts mexicains qui ont au cours de l'entretien parlé directement du "Malinchismo", M.Juan et M.Vincente, s'en sont servis pour m'expliquer (à moi, l'expert étranger) la contradiction que manifestait mon écoute. Pour eux, je cherchais à comprendre pourquoi il m'était difficile de faire faire aux experts mexicains le travail technique pour lequel j'étais là. Le "Malinchismo" leur a permis de résoudre, chacun à sa façon, cette contradiction - venir à Mexico pour faire une telle chose sans pouvoir le faire -; ce terme auto-exotise une habitude des Mexicains. L'efficacité du terme, pour la force accusatrice des articles des journalistes, décrit par Octavio Paz, et pour M.Juan et M.Vincente vient de la correspondance, inversée, de ce qu'on cherche à expliquer avec, à la transposition à laquelle le terme correspond.

La force de cette construction était telle que la réaction face à l'étranger était une fois pour tout établie et restée ainsi déterminée indépendamment de l'évolution temporelle des relations. Les étrangers présents parlaient très bien espagnol, ils étaient à l'aise au Mexique qu'ils connaissaient depuis longtemps mais ils étaient aussi extrêmement ambitieux et méprisants quant au travail de

l'équipe. Le fait d'avoir six nationalités différentes les laisse très bien être Gringo. La lecture de cette thèse par Mme Maria en est un bon exemple (chap. 2.11). Elle y a trouvé une confirmation de la domination exercée par les pays développés sur le Mexique, et l'incapacité de M.Hector, représentant du gouvernement du Mexique, à exiger des étrangers un travail réel ou de donner aux Mexicains leur chance de faire leurs preuves. Indépendamment du comportement des étrangers sa relation aux étrangers restait rigide. M.John et moi, nous sommes certain que Mme Maria est l'expert mexicain qui a le plus appris, du contenu technique et aussi du secteur d'énergie au Mexique. Les étrangers et quelques Mexicains (dont Mme Maria) ont activement et avec succès cherché à combiner les efforts, mais la valeur de l'Autre restait rigide.

Contrairement à la situation décrite au Ouestaf, le premier axe, la valeur de l'Autre, et le deuxième axe, l'attitude relationnelle, sont largement indépendants au Mexique. Mme Maria, M.José et M.Ramón partageaient une même perception de l'Autre, le Gringo développé, puissant et intelligent mais méchant et dominant. L'Autre est pétrifié sur le premier axe. Sur le deuxième, leurs positions sont différentes. M.Ramón a tout le long du travail contrecarrée la manière de faire des étrangers. Pour chaque propos technique d'un étranger, il cherchait un autre propos pour s'y distinguer. Mme Maria et M.José par contre étaient prêts à suivre les recommandations des étrangers et, après avoir compris tous les détails, ils opéraient des modifications. Par contre, pour M.Miguel et M.Severino, l'Autre était plus négatif, une présence froide et peu humaine. Cependant leurs positions sur le deuxième axe étaient opposées, M.Severino prenait toutes les initiatives qui lui venaient à l'esprit pour apporter quelque chose aux résultats des autres, alors que, au contraire, M.Miguel essayait toujours de produire quelque chose indépendamment des étrangers.

Sur le deuxième axe on peut comparer de façon suivante les constructions :

Geraldo José Maria Aníbal Silvio Severino Lorenzo Juan Carlos Carmen Eva Miguel Ramón Humberto

Rapprochement <<<═══════════════════════════════════════>>>Distanciation

Une multitude de raisons fondent cependant ces différences, les capacités techniques, les expériences professionnels avec des entreprises étrangères, le niveau d'un expert mexicain dans l'hiérarchie et bien d'autres.

Sur l'axe de l'identité de l'autre présent (le troisième), la perception des étrangers chez les experts mexicains était très limitée. Mme Maria n'avait pas de repères pour interpréter les remarques de M.Bill sur les Mexicaines (voir p. 364) ou les blagues de M.Joe qui, pensait-elle, rejetait son origine péruvienne. Elle ne pouvait pas trouver de cohérence aux personnalités côtoyées. M.Ramón et M.Lorenzo voyaient que tous les étrangers étaient des "*fregones*", "des vrais mecs", d'autres différences n'apparaissaient pas. Ils répondaient peu aux personnalités des étrangers ni même aux attitudes de ceux-ci vis-à-vis du Mexique. Appréhender tous les étrangers était d'autant plus facile qu'ils exerçaient la même profession. Cependant, les étrangers d'origine latino-américaine (M.Jim et M.Joe) et ceux qui n'avait jamais travaillé en dehors des Etats-Unis et de la France (M.Bill et M.Jack respectivement) avaient des attitudes très différentes envers l'équipe et entre eux. Néanmoins, tous les experts mexicains restaient indifférents face à eux, leur capacité à voir l'identité des étrangers était très réduite.

La construction d'altérité envers les étrangers au Mexique était différent par rapport au Ouestaf parce que le premier axe, la valeur de l'Autre, ne structure pas les échanges. En fonction de l'attitude relationnelle, le deuxième axe, un expert mexicain engageaient d'autres échanges avec les étrangers qu'un autre expert mexicain. Ce qui est pourtant semblable au Mexique, c'est le comportement absolument uniforme des autochtones vis-à-vis des étrangers, quant au troisième axe. La valeur de l'Autre ne peut pas expliquer cela, contrairement au juge omnipuissant, le Gringo est négativement marqué. Il est agressif et en conséquence, les Mexicains ont raison à s'interroger sur son fonctionnement. La transposition du Conquistador sur le Gringo ne me semble pas satisfaisant pour expliquer l'uniformité sur le troisième axe parce que seulement une partie des Mexicains ont évoqué le Malinchisme et le lien entre l'entretien et ma présence en tant qu'ingénieur dans l'équipe a favorisé cette évocation.

Après avoir répété cette analyse de l'altérité chez les étrangers dans les deux cas, je montrerai qu'il n'est pas possible de comprendre le comportement des autochtones sans prendre en compte la construction d'altérité des étrangers

présents dans la rencontre.

* *
*

L'Autre pour les étrangers d'Appui Technique au Ouestaf était celui qui recevait l'assistance et ce bénéficiaire est d'abord un ancien colonisé. Cette figure comprend déjà le spectre d'images possible. L'assisté est une figure issue du contexte de la crise économique et politique au Ouestaf (politique, on voyait les traces de la guerre sur les murs du centre-ville, et économique, on ressentait la tension dès l'entrée des bidonvilles). L'assistance avait des valeurs nobles car l'assisté cherchait à survivre. De plus, les experts revendiquaient les problèmes des artisans comme de vrais problèmes de survie : cela justifiait à la fois la demande d'assistance des artisans et l'offre des experts. La personne en difficulté fondait, par sa difficulté, leur altruisme. Mais l'aide compensait aussi un handicap hérité, la domination coloniale subie.

Les difficiles conditions de vie des artisans et le handicap historique sont tous deux des constructions opérés entre les étrangers. La rupture qu'ils opéraient entre l'Autre et le local présent était peut-être aussi fort que la rupture entre l'Autre blanc et l'étranger présent chez les artisans.

M.Jacques: *"L'Afrique rurale qui reste sympathique et que tu cherches à découvrir"*,

restait loin de leur expérience quotidienne. M.Martin et M.Jacques avaient une quinzaine d'année d'expérience en Afrique mais ce fait n'influait pas sur leurs dispositions à opérer cette rupture.

Il est même probable, que leurs parcours professionnels aient contribué à renforcer cette rupture; pour faire une carrière d'expert, il faut l'opérer efficacement. Comme Jean-Pierre Chauveau l'a montré dans le milieu du développement rural :

> "beaucoup plus que sur une codification de critères professionnels spécifiques à l'action pratique de développement en soi, la culture du développement s'est professionnalisée principalement sur la base d'une codification des effets, invariablement perçus comme pervers, qui s'opposent à cette action", (Chauveau, 1992, p. 27).

Entre les étrangers, écartés de l'autre auquel ils s'adressaient, l'assisté accumulait

aussi les expériences du passé. L'Autre était aussi ce roublard auquel on avait affaire et bien des traquenards qui faisant partie intégrante de l'expérience des experts. Ainsi, l'Autre condensait de nombreux traits négatifs devant un fond positif mais vide, vide parce que le handicap historique ne pouvait être perçu que de façon abstraite. Les manifestations de la colonisation n'étaient pas stigmatisées, "les chaises à porteur des colons" étaient compensées par le savoir efficace de l'administration coloniale, qui elle, était encore reconnue. Entre eux, les étrangers faisaient donc la liaison entre le savoir des colons et le savoir des développeurs. Seulement les méthodes étaient censées d'avoir été révisées.

Tous ces éléments de l'Autre sont plus ou moins liés à l'intervention européenne au-delà de laquelle ne subsiste que l'image du non-civilisé. M.Jacques était stupéfait à chaque fois qu'il voyait M.Chauvel car il n'arrivait pas à constater ou même à penser que les enfants de M.Chauvel avaient une peau noire, c'était là quelque chose qui le bloquait et qu'il ne pouvait pas exprimer. L'Autre était donc en somme négativement marqué chez M.Martin et M.Jacques (premier axe, la valeur de l'Autre). Chez M.Richard, l'Autre était d'abord l'assisté et ses difficultés donnaient un sens à son intervention. Le passé pré-colonial du Ouestaf n'existait pas pour les étrangers, et la colonisation était un crime, sans avoir rien changé, tout commence avec elle. Tout ce qui n'avait pas de lien avec l'influence européenne était reçu comme dangereux et imprévisible. Des manifestations encadrées par des militants politiques à la réflexion sur les modes de gestion d'un atelier, tout appartenait à cette sphère pré-coloniale. A partir de cette fixation de l'Autre il était impossible d'envisager un rapprochement entre artisans et experts. Il n'y avait pas de raisons de réfléchir si on doit éloigner ou rapprocher les façons de faire.
Ainsi, M.Jacques et M.Martin prononçaient si naïvement les formules du type "*comme en France*", "*comme au Ouestaf*", la différence n'était jamais remise en cause. Elle était d'emblée évidente et le restait. Chez les étrangers la colonisation était un rouleau compresseur efficace.

Les étrangers s'enfermaient dans la problématique du sens de leur présence. Ils avaient peu de contacts avec d'autres étrangers et pendant ces rencontres on parlait peu des projets. Le fait qu'ils apportent des connaissances réactivait des fantasmes de croisade. Au départ, Technoscience était en

quelque sorte le prolongement d'un parcours militant. Une interrogation sur les "technologies appropriées" avait été le support d'une démarche de remise en cause du système, ce système étant en premier lieu la coopération française. La difficulté à mettre en pratique cette démarche était une des causes pour ce renfermement des étrangers, vu leurs aspirations à être "de vrais développeurs" et à ne pas "seulement monter des projets". L'Autre pour les étrangers restait en conséquence figé dans les déceptions de développeur. Les individus auxquels les étrangers avaient affaire ne pouvaient pas atteindre l'Autre du développeur. Les premiers noms d'artisans que les étrangers apprenaient étaient ceux des artisans qui réagissaient le mieux au savoir technique des étrangers, mais même après deux mois de travail quotidien sur les prototypes, les étrangers n'en connaissaient que quelques-uns. Il n'y a qu'à moi que les étrangers osaient poser une question sur l'appartenance ethnique des artisans, tout ce qui ne relevait pas du registre technique ne pouvait faire l'objet d'un dialogue entre l'étranger et un artisan. Tout ce qui relevait des conditions sociales au Ouestaf, la situation politique et les conflits ethniques remplissaient l'espace de l'Autre avec son caractère archaïque. Entre étrangers, les récits des engagements passés s'organisaient toujours autour de la distinction entre les actions des étrangers et celles de leurs interlocuteurs qui pouvaient soit rester passifs, soit déserter du côté local vers les étrangers.

En résumant, je constate qu'il y a une ressemblance dans l'apparence de l'Autre des artisans (M.Osama et M.Rahman) et des étrangers (M.Martin et M.Jacques). Le fond de cette construction est définitivement positif : "les Nasarras ont tous ces choses magnifiques" et chez les étrangers, "ils cherchent qu'à bouffer comme nous aussi". Mais dans la situation de la rencontre, contrairement au Ouestafricain la condamnation de l'Autre est forte chez les étrangers. Elle s'articule toujours autour du non-partage de la morale de l'assistance, les Ouestafricains sont malhonnêtes. Les étrangers n'étaient cependant pas unanimes et ils ressentaient les différences dans leurs morales d'assistance. M.Richard était très content de pouvoir sortir du projet car il ressentait chez M.Jacques une lourdeur moralisante, et M.Jacques était tout aussi content de ne plus avoir à supporter la morale chrétienne de M.Richard[85]. Leur investissement

[85] Il y avait aussi des tensions entre M.Jacques et M.Martin mais M.Martin arrivait à détendre les différences. L'expérience de

personnel et moral dans le projet était fort et même les désaccords portant sur des questions de détail étaient profondément intériorisés.

Leur capacité à reconnaître l'identité de l'autre (les artisans) était très limitée parce qu'ils n'arrivaient pas à repérer des catégories des Ouestafricains. Il me semble important que la force symbolique du "non-civilisé" chez les étrangers ait bloqué leur perception des Ouestafricains beaucoup plus que le non-partage de la morale d'assistance de la part des Ouestafricains. En d'autres termes, l'inconnu de l'Autre était plus fort que le connu (le peu de traits où les étrangers voyaient les différences). Sur le deuxième axe, l'attitude relationnelle, les étrangers étaient donc forcés de maintenir la distance. Seuls M.Richard et chez les artisans, M.Rahman et M.Mohammad, cherchaient à combiner les façons de faire des autochtones et des étrangers. Ces artisans le pouvaient parce qu'ils s'adressaient à un Autre différent de celui des autres artisans, leur plus grande flexibilité sur le deuxième axe, l'ouverture vis-à-vis des étrangers présents, était le résultat d'une différence sur le premier axe, la valeur de l'Autre. Chez les étrangers, celui qui avait la position la plus souple sur le deuxième axe, M.Richard, l'avait parce qu'il était différent des autres étrangers sur le troisième axe. La souplesse de son comportement s'explique par sa facilité à repérer les personnalités des artisans avec lesquels il travaillait.

Pour les étrangers d'Autogeneración, l'Autre était diversement constitué du fait de nos origines différentes. Les parents de M.Joe avaient immigré de Hongkong, il était né au Pérou et il travaillait depuis quelques années pour l'université du Tennessee; son propre parcours l'avait amené à déconstruire tout ce qui constituait l'Autre pour M.Bill qui, lui, n'avait jamais travaillé en dehors des Etats-Unis. MM.John, Bill et Jack étaient très réceptifs à tout ce qui venait du Mexique rural, les indiens, les ruines, l'idéal naturaliste d'un homme simple se faisait avec l'exotique de la culture préhispanique. Et, l'enthousiasme de M.John pour le Guatemala (son premier engagement en dehors des Etats-Unis qui date de dix ans) ressemble beaucoup à celui de M.Jacques pour Madagascar et de

M.Martin comme gestionnaire des projets lui avait appris à gérer ses relations avec les experts étrangers sur place de façon semblable au responsable de Experconsult (voir p. 429, à la fin du chapitre 3.4.2).

M.Martin pour le Burkina Faso. Cet Autre naturaliste n'était pas partagé par MM.Jim, Joe et Ben, mais tous partageaient l'Autre sous-développé, obstiné, orgueilleux et malin. Le caractère négatif de celui-ci permettait de constater qu'il leur fallait "baratiner" et poursuivre des efforts dont l'inutilité était déjà certaine. M.John et M.Joe sentaient qu'ils perdaient parfois patience et qu'ils demandaient trop et entretenaient des rapports paternalistes avec leurs collègues mexicains. M.Jack voyait confirmées l'expérience qu'il avait déjà des relations avec les Mexicains, qui, après son départ, perdaient rapidement leur rigueur, acquis dans le travail avec les étrangers (de la même façon que les Algériens avec qui il avait travaillé au début de sa carrière). Les étrangers ne discernaient pas ce qui, chez les Mexicains, relevait du refus volontaire, du malentendu ou de l'incapacité catégorique car ils pouvaient ainsi confondre tout cela avec l'Autre.

A la différence des autres étrangers, les étrangers d'origine latino-américaine ont, dans leurs entretiens, évoqué de nombreux facteurs sociaux. Ainsi, M.Joe a constaté que les Mexicains ne pouvaient que difficilement se saisir de "la technologie étrangère" car ils ne pouvaient pas distinguer les valeurs non-techniques généralement rattachées. Par leur origine, ces étrangers interprétaient les défaillances des Mexicains comme l'expression d'un habitus professionnel, là où M.John et M.Jack stigmatisaient des incapacités individuelles. M.John, tout particulièrement, était tenté de ridiculiser les incohérences même chez M.Hector, qui avait pourtant monté un important bureau d'études mexicain avant de joindre l'organisme client, une réussite professionnelle que M.John respectait beaucoup. Mais, en se positionnant dans une modernité globale du sens mondial, M.John s'affrontait avec les ingénieurs mexicains enfermés dans leur "médiocrité". L'Autre était négatif parce qu'il était un obstacle, un obstacle contre lequel l'action des étrangers, porteurs de pouvoir modernisant, luttait. Les germes de cette condensation se trouvaient déjà dans les connaissances professionnelles acquises par les étrangers bien avant d'arriver au Mexique, mais cette condensation se nourrissait du travail quotidien effectué au sein de l'équipe d'Autogeneración. Tous les étrangers étaient porteurs de l'action d'Experconsult, qui véhiculait un professionnalisme radical. La définition de ce professionnalisme excluait d'emblée toute ouverture aux données locales et

M.John et M.Jim, en tant que gérants de l'apport d'Experconsult, ne saisissaient pas les capacités des experts mexicains. Même en travaillant étroitement ensemble sur les analyses techniques d'une usine pendant quelques mois, les étrangers étaient surpris des résultats que les Mexicains leur apportaient. M.John ressentait d'être obligé de prendre en charge lui-même des fonctions que cette "populace" devrait être capable de réaliser. Sur le deuxième axe, l'attitude relationnelle, il était clair que les Mexicains devaient assimiler son savoir mais il ne s'agissait certainement pas d'une combinaison entre deux alternatives sinon les Mexicains devaient sortir de leurs limitations. Ils en étaient principalement capables, d'où la frustration de ne pas y parvenir. Cette attitude était largement partagée par les étrangers, probablement plus fondée sur une solidarité née d'une contradiction qui leur était commune, celle d'avoir à produire une expertise sans pourtant pouvoir l'exercer au-delà de l'équipe et de conseiller l'organisme client sur une meilleure façon de procéder. Au Ouestaf, les étrangers posaient des questions à l'ethnologue, au Mexique, les étrangers n'avaient rien à apprendre de lui. Pour ces raisons ils n'avaient rien à découvrir dans leurs entretiens pendant lesquels ils se rappelaient seulement le caractère contraignant de cette contradiction.

M.Jim avait plus d'habilité de s'appuyer sur les conditions du fonctionnement d'Autogeneración au lieu des spécificités du travail, ce qui lui permettait d'accorder les actions des Mexicains et des étrangers, mais ils ne pouvaient pas obtenir autant de résultats que M.John qui confrontait involontairement les différences dans les spécificités du travail. Mais même M.Jim savait que les étrangers avaient à "tenir le bâton derrière les autochtones", les Mexicains en avaient besoin. Ce raisonnement s'entretenait sans problème, l'Autre reste enfermé en dehors de la "raison mondiale" des étrangers et les différences aux Mexicains renforçaient cette raison en en ajoutant de substance, ce qui faisait à son tour plus de différence. En dehors du travail quotidien avec les experts mexicains, les étrangers ne pouvaient pas expliquer qu'est-ce que serait la différence entre la raison mondiale et une raison mexicaine.

L'identité d'un collègue était fixée par la négative sur la base de ce qu'il ne faisait pas, et beaucoup plus rarement de manière positive. Aucun étranger demandait directement à un Mexicain quelle était son expérience

professionnelle. Ce qu'un étranger savait d'un collègue local était dérivé des réactions d'un Mexicain au travail d'un autre. Cela s'explique par le fait que les étrangers ne faisaient pas confiance aux Mexicains et n'accordaient que peu de crédibilité à l'affirmation d'un Mexicain sur son propre travail. Mais, on doit aussi constater que les ingénieurs mexicains ne s'exprimaient pas. Ainsi, les étrangers appréhendaient leurs collègues d'abord en fonction de leur force de personnalité, de façon plus au moins factice quand à leur vraie identité, infantile et émotionnel :"*Nous avons deux partenaires qui se haïssent entre eux et nous, on a de bonnes raisons de les haïr tout les deux*".
C'était une question de passion parce qu'ils n'arrivaient pas à parler de leurs relations. Ce manque de personnalité des Mexicains était la raison visible aux étrangers pour la crainte de perdre la face en face d'un étranger.

M.John avait rapidement appris comment s'exprimer de façon à réduire toute référence individuelle, en se positionnant à l'intérieur d'un Nous indéfini et en affirmant n'agir que dans l'intérêt de tous :
"*ya estamos todos contentos de...,* ". Il repérait tout ce qui était susceptible de le faire apparaître moins "étranger" et c'était en même temps tout ce qui distinguait les Mexicains. Mais les Mexicains percevaient d'autant plus clairement son attitude, qu'il leur niait la capacité d'être aussi experts que lui. Le degré de prétention et d'insécurité était plus saisissant que les capacités techniques des experts mexicains. Jusqu'à la fin d'Autogeneración, les étrangers ont cherché à donner à M.Severino les mêmes opportunités qu'à M.José, alors que le premier était incapable de comprendre la nature même des analyses techniques que le deuxième fournissait. Les étrangers savaient que leur capacité à comprendre les raisons de la performance de leurs collègues mexicains était le facteur qui conditionnait le plus l'échec ou la réussite du projet en général mais ils n'arrivaient pas à saisir leurs personnalités. Sur le troisième axe, reconnaître l'identité l'autre, autant que sur le deuxième axe, l'attitude relationnelle, la position de tous les étrangers était la même, il n'est pas possible de distinguer les Mexicains. Indépendamment de leurs expériences antérieures, de leurs capacités de communication ou de leurs origines, leur position dans l'équipe déterminait leurs capacités d'agir. L'axe de la valeur de l'Autre pour les étrangers ne jouait pas dans la rencontre avec les Mexicains.

* *
*

Dans la suite de ce chapitre je vais essayer de rassembler encore plus précisément les points communs. La transformation en protagonisme chez les étrangers se faisait par la lutte contre l'Autre. Pour les étrangers au Mexique, cette lutte était plus nourrie par une compétition entre les consultants d'Experconsult pour qui les limites de l'Autre leur permettait de renforcer leur professionnalisme. Pour les étrangers d'Appui Technique au Ouestaf ce processus se nouerait plus par le passé français en Afrique. John expliquait au siège d'Experconsult qu'il était très difficile d'obtenir des choses aussi simples que la dactylographie d'un document, les choses simples devenaient des obstacles complexes, par contre, les récits de Pierre Martin de passage chez Technoscience montraient d'abord ce qui avait pu être réalisé avec les artisans; une machine correctement soudée par exemple, prenait du sens à ses yeux.

La situation en Ouestaf était marquée par le passé colonial et le présent précaire. La domination française est une constante qui se manifeste, aussi bien dans Appui Technique, par l'absence des acteurs ouestafricains. Les ONG's, la Banque mondiale, la coopération française ont une omnipotence face à laquelle il est difficile à agir. La situation est bloquée parce que la déconstruction du Nasarra (comme M.Osama et M.Ngerbo le faisaient) passe nécessairement par une mise en cause de sa prétendue cohérence (civilisatrice). Or les étrangers ne pouvaient pas distinguer entre ce qui est prétendu et ce qui fait savoir d'économie ou de technologie simple. Cette déconstruction agrandit au vu de la sévérité de la crise actuelle au Ouestaf, mais elle vient seulement d'être entamée car environ la moitié des artisans étaient encore indifférents quant à la possibilité de choisir sur le deuxième axe, l'attitude relationnelle.

Dans ce contexte, les étrangers sont encore porteurs de cette prétendue cohérence. Cette cohérence les met seulement chez eux dans une situation de contradiction car la crise actuelle leur démontre que cette cohérence est imaginaire et ils cherchent des repères pour distinguer leur action de l'action du coopérant typique. L'étendue de cette recherche des étrangers est sévèrement restreinte : il faudrait du "feed-back" des Ouestafricains, un jugement de retour de

leurs actions afin de pouvoir évaluer leur mérite particulier. Or, ce "feed-back" ne peut exister que si les artisans s'affirment dans leurs relations avec les étrangers. Autrement dit, la déconstruction du Nasarra est la condition sine qua non d'une réaction des artisans face aux étrangers, ce qui permettrait aux étrangers d'agir à leur tour. Le blocage ici constaté est une interdépendance entre la prétendue cohérence des étrangers et son image autochtone. Les étrangers restaient enfermés dans la problématique de leur présence parce qu'ils enfermaient les Ouestafricains dans le local. Cette interdépendance était la réciprocité de l'altérité dans la situation actuelle au Ouestaf.

Cette situation était stable dans la mesure où les étrangers s'appuyaient encore sur la cohérence pour échapper à la situation contradictoire dans laquelle ils devaient agir. Par contre pendant leurs déjeuners entre eux, les étrangers affirmaient sans réserve que, par exemple, la corruption en France était aussi importante qu'au Ouestaf[86] ou que la pratique actuelle de la coopération était ridicule parce qu'on y mettait encore en application de vieilles idées que l'on savait déjà improductives ou inopérantes. En récusant lorsqu'ils se trouvaient seuls, la cohérence pour l'action pour le développement, les étrangers supportaient mieux la contradiction évidente qui existait entre l'aide qu'ils apportaient théoriquement au Ouestaf et le peu d'efficacité de celle-ci à la gravité de la crise dans laquelle se trouve le pays. Mais de retour dans la cour, face aux artisans, les étrangers s'appuyaient de nouveau sur l'image de leur puissance omnipotente (d'où la réponse de M.Rahman de vouloir "*tenir droit avec vous*"), et taisaient toutes leurs réserves. De cette façon, l'altérité était renforcée du côté des étrangers. De l'autre côté de l'interface, les Ouestafricains se servaient du "Nasarra" pour agir face aux étrangers, soit pour entamer sa déconstruction, soit pour agir sur leur comportement. Le dernier usage, plus typique chez M.Mondai, faisait qu'on renvoyait à l'étranger l'image d'une soumission à sa domination, en rappelant par exemple qu'on avait toujours pu et su compter sur les Blancs pour avancer[87]. Face à ce Nasarra, on reste le plus passif possible pour lui permettre

[86] Pour ce qui les histoires des cadeaux de l'empereur Bokassa à Mme Giscard d'Estaing ou les activités commerciales de Mme Mitterand servaient le mieux, d'où leur fréquence.

[87] Ces rappels étaient toujours reçus avec dégoût par les étrangers, sauf chez M.Richard pour qui cette domination apparaissait dans un cadre chrétien.

de faire ce qu'il a à faire, les autochtones verront plus tard qu'est-ce qu'ils pourront en faire chez eux. La déconstruction, telle qu'elle était pratiquée par M.Osama, passait d'abord par une réfutation de la prétendue cohérence des Blancs. Son premier acte dans le projet[88] a été de mettre M.Jacques (voir p. 195) face à une faute de gestion que celui avait commise, mais cette réussite (qui faisait plaisir aux étrangers) de M.Osama a engendré chez lui des expectatives d'une relation égale que les étrangers ne pouvaient pas satisfaire dans la suite. Pour cette raison, M.Osama était tout autant apprécié que méprisé des étrangers. La frustration inévitable de l'expectative a rapidement amené M.Osama à confronter la domination des étrangers frontalement, ce qui, à son tour, l'a contraint à retomber dans une attitude passive similaire à celle de M.Mondai par exemple. Ni les étrangers ni M.Osama n'étaient suffisamment habiles pour rester dans le conflit constructif, notamment parce qu'il y avait encore d'autres artisans présents qui ne participaient pas à ce processus. De cette manière, l'altérité était stabilisée du côté autochtone. Je ne peux rien dire sur la pertinence de cette stabilisation dans d'autres types de projets, évoluant dans un autre environnement institutionnel. Les résultats d'autres recherches disponibles montrent le caractère inédit de la logique de communication d'Appui Technique.

> "Il reste à expliquer la permanence de la "carte cognitive" de la culture du développement elle-même, et notamment la manière dont la fonction critique, inhérente à la bureaucratie rationnelle, non seulement épargne mais encore conforte les idées-valeurs de la culture du développement", (Chauveau, 1992, p. 28).

La permanence de la carte cognitive ne se trouve pas dans la logique de communication qui naît d'un tel "projet", elle est propre au dispositif du développement.

La domination étrangère étant beaucoup plus imaginaire au Mexique (d'où la nécessité de retourner cinq siècles pour la figure de la Malinche), les positions des experts mexicains étaient assez différenciées les uns des autres : le premier et le deuxième axe sont indépendants. Mais quelque soit la variété de

[88] Le premier acte où il n'a pas seulement réagit à un étranger, mis à part son invitation à moi le premier jour, de visiter son atelier. Le lendemain M.Rahman a expliqué à M.Martin qu'il voyait le rapport aux étrangers purement commercial, si les artisans réalisent des chiffres d'affaires additionnels, ils devaient payer les experts pour leur service.

ces comportements, les étrangers apparaissaient très peu, leur méfiance vis-à-vis des Mexicains étant le trait le plus remarquable aux yeux des Mexicains. Ce trait était lié au contenu de l'Autre des Mexicains, l'Autre était menaçant. Indépendamment de l'habilité d'un expert mexicain à agir efficacement sur le savoir, il y restait une signification qui faisait que, même pour Mme Maria, probablement la seule à avoir tiré parti du projet, la domination étrangère jouait. Les étrangers "*baratinaient*" avec hésitation quand ils ne voyaient pas d'autres moyens d'agir face aux Mexicains et, comme ils anticipaient toujours sur l'obstination des Mexicains, de fait, il ne s'offrait pas à eux d'autres possibilités. Le manque des possibilités de se servir de la souplesse sur le deuxième axe provenait plus des Mexicains que des étrangers parce que les étrangers ressentaient plus que les Mexicains, leur incapacité à agir comme un échec personnel.
L'expert haute gamme d'Experconsult devrait être capable toujours de s'adapter : les étrangers ne se permettaient pas autant que les Mexicains le faisaient, de renforcer leur Autre sur la base de leurs expériences quotidiennes. Les Mexicains imputaient par contre aux étrangers, leur propre incapacité à réagir face aux étrangers, c'était la faute du Gringo.

Le blocage des échanges dans l'équipe au Mexique reposait donc aussi sur une altérité. Cette altérité était également le socle des éléments de domination étrangère pour laquelle il y avait nécessairement un soubassement symbolique de chaque côté. Mais ces éléments de domination étaient les seuls au Mexique. Le rapport d'Experconsult et des bureaux d'études mexicains, Proener et Enermax, à l'organisme client (gouvernement mexicain) était de nature purement commerciale, la commande du commettant du service étant le seul pouvoir. Parmi l'équipe, les seuls éléments de pouvoir étaient la capacité technique de chacun[89] et la réputation d'Experconsult qui exerçait au Mexique une domination culturelle. Mais contrairement à la situation au Ouestaf, l'altérité au Mexique n'était pas fixée à partir de la rigidité du deuxième axe par rapport au premier axe, l'attitude relationnelle déterminé par la valeur de l'Autre, mais l'attitude relationnelle était aussi fixée à partir du troisième axe, la reconnaissance de l'identité de l'autre présent.

[89] Qui jouait aussi bien pour et contre certains ingénieurs d'Experconsult que pour et contre d'autres chez et parmi Proener et Enermax.

Le Gringo n'avait pas la même pertinence pour tous les Mexicains, MM.Vincente, Geraldo, Aníbal et Humberto reconnaissaient cet Autre chez les Mexicains qui n'avaient ni la possibilité de voyager ni de formation professionnelle moderne. Selon eux, les Mexicains les mieux informés identifiaient de quoi était fait l'Autre-étranger. Par contre, chez les experts mexicains plus jeunes comme M.Ramón, M.Lorenzo, M.Juan, Mme Maria et Mme Eva, l'image du Gringo était fixe, identique et leur posait à tous un problème. Ces différences indiquent que face à moi (l'étranger faisant l'entretien), l'emploi de l'Autre variait, contrairement au Ouestaf où tous les autochtones construisaient la même figure.
Ma personnalité avait donc un effet sur l'opération de l'Autre au Mexique. Les efforts de M.John pour s'exprimer de façon à "faire moins étranger" étaient ressentis aussi directement par rapport à l'Autre-étranger, comme M.Carlos avait expliqué, voir p. 392, où il parlait des commentaires qui "*abêtissent*".

Bien que les Mexicains distinguent dans le groupe des étrangers, des individualités et caractères personnels, cela n'était pas suffisamment fort pour compenser la force de l'Autre. Même Mme Maria, qui réussissait le mieux à collaborer étroitement avec les étrangers, n'osait toutes les questions qu'elle aurait dû poser pour être certaine de son propre travail. Elle a elle-même ressentie cette hésitation qui a été le facteur fondateur de sa relation professionnelle avec les étrangers (voir chap. 2.11). Les étrangers ne pouvaient non plus interroger les Mexicains de façon suffisante à connaître leurs motivations et capacités. Ainsi, les identités de l'autre présent étaient limitées par l'Autre de chaque côté de l'interface, mais elles n'étaient pas totalement effacées. J'ai déjà évoqué cette situation dans la discussion sur la position de l'interface dans le chapitre 3.3 (voir p. 398, Espace des échanges), les acteurs agissaient directement à la rhétorique de l'autre, dont l'Autre était seulement une partie.

Ces structures sur lesquelles reposait la construction de l'altérité organisaient la perspective des uns et des autres. Pour les experts mexicains et les artisans au Ouestaf notamment, l'introduction des trois axes éclaire bien leur comportement face aux étrangers. Je suis certain que ces axes permettent de comprendre ce qui s'est joué entre les experts autochtones, ils délivrent le sens de leurs échanges. Mais c'était plus l'absence des échanges entre les autochtones qui a déterminé

les rapports entre eux et les rapports avec les étrangers et par conséquence l'inertie de l'équipe. Il est donc nécessaire de considérer ces axes au même temps que le contexte local du passé colonial. Je ne pense pas qu'il soit possible de faire jouer la complexité du Gringo chez les Mexicains pour trouver le sens des échanges entre les Mexicains. Il est nécessaire de poser ces axes pour comprendre en quoi les échanges entre les Mexicains auraient pu réussir, par exemple, pour savoir qui de M.John ou de M.Jim leur facilitait mieux le travail ou encore obtenir d'eux ce dont les Mexicains avaient besoin.
Les différences de leur comportement selon les trois axes permettent de voir que l'Autre n'était, au Mexique, pas à l'origine de leur comportement, mais plutôt l'impossibilité de faire ensemble ce que chacun avait déjà commencé de différentes façons et individuellement. Je peux faire les mêmes remarques sur l'utilité de ces axes dans la lecture et l'interprétation du comportement des artisans au Ouestaf et l'importance de la figure du Nasarra (voir chap. 1.8.3 et 1.8.4). Mais ces axes sont moins pertinents dans le déchiffrage du comportement des étrangers. On voit certes bien apparaître la singularité de M.John et de M.Richard, mais il n'est pas possible de déceler ce qui détermine les échanges des étrangers entre eux. M.Jacques et M.Martin travaillaient étroitement et leurs échanges étaient riches lorsqu'il s'agissait pour eux d'évoquer le projet, mais ils n'échangeaient que très peu sur leur interlocuteur dans l'imaginaire, le pauvre africain, récepteur d'assistance. De même, les étrangers au Mexique n'évoquaient pas entre eux leur perception du "Mexicain obstiné". Par contre, le passé colonial était substantiellement évoqué au cours des conversations entre MM.Martin, Jacques et Richard, la présence française au Ouestaf était même souvent le seul thème, au moment du déjeuner par exemple. L'utilité limitée des trois axes pour décrire les attitudes des étrangers s'explique, en premier lieu, par les différentes origines des étrangers, issus de régions différentes, ils se rencontraient à l'occasion du projet et ne partageaient donc que peu de repères. Le protagonisme se faisait avec l'altérité, mais avec peu d'espace pour la figure de l'Autre en question.

En somme, le comportement des autochtones était plus complexe que le comportement des étrangers. Le long dépouillement dans les chapitres 1 et 2 semblait une étape nécessaire pour rendre justice à la complexité des réactions

des autochtones. Réduire le comportement des autochtones à la construction des figures du Gringo ou du Nasarra est particulièrement insatisfaisant. Pour comprendre comment l'altérité dans Appui Technique était stabilisée des deux côtés de l'interface, il est nécessaire de regarder les différences entre les artisans avec les trois axes utilisés. Finalement, il me semble que les différences de constructions de l'altérité sont moins productives pour mon analyse que l'opposition entre le processus endo-sociologique et le processus exo-sociolgique. Cela revient à constater que les espaces de communication analysés étaient plus structurés autour des échanges des savoirs.

La circulation du savoir pose ses propres conditions, et les facteurs de cette circulation priment sur les contextes locaux. J'ai constaté de nombreuses fois dans mon analyse que la source de l'imaginaire et des significations symboliques des rencontres se trouve dans le passage, dans le moment où ce qui est étranger doit devenir autochtone.

3.9 LE TRAVAIL SYMBOLIQUE DES DEVELOPPEURS ET DES DEVELOPPES

Sans doute ces deux terrains ne sont-ils pas représentatifs des autres terrains de la coopération. Mais il est probable qu'ils représentent des extrêmes parce que de tout ce qu'on peut dire relativement aux distances entre les origines des experts (étrangers et autochtones), Autogeneración est un terrain qui présente moins de différences entre étrangers et autochtones (technologie de pointe dans tous les pays, Etats-Unis et Mexique, contexte industrialisé, vaste passé historique partagé de changements sociaux) et Appui Technique, le plus de différence (postindustrielle contre subsistance dans toutes les dimensions socio-économiques, précarité politico-militaire). La plupart des terrains dans la coopération technique se situent probablement entre les deux. Aller plus loin dans l'interprétation des deux terrains peut en conséquence produire des propositions intéressantes. D'ailleurs il est aussi possible de vérifier les résultats élaborés en poursuivant une expérimentation théorique. Si cette expérimentation produit des conclusions en contradiction avec l'intuition, les résultats sont probablement erronés.

Si la communication, induite par la présence du chercheur, représentait une issue idéologique, peut-on formuler des conditions à cette induction ? Il y avait plusieurs issues possibles dans les deux cas. On peut observer une augmentation des échanges symboliques si cette induction donne la possibilité d'augmenter la production d'identité par l'étranger et l'autochtone. La production d'identité pour les experts mexicains leur permet de s'approcher du savoir des étrangers sans précaution contre la Reconquista. L'issue possible est de défaire ce savoir de son étrangeté dans l'imaginaire, et cette étrangeté se définit alors par rapport à l'identité de l'expert. Au Ouestaf, les artisans et experts ont à se défaire du grand frère et du roublard, ou au moins à en sortir les objets techniques pour ne pas en faire des éléments d'altérité. Que peut-on dire de l'opération de ces actes symboliques ? La logique de communication faisait

quelque chose de similaire avec la présence du chercheur. Comme un point d'interrogation personnifié, il a permis de changer la signification des événements, le sens des énoncés. Il a augmenté la perméabilité de l'interface. Habermas emploie le mot poreux, peut-on dire quelque chose de cette porosité ? Elle se situe dans les arrière-plans (la précompréhension culturelle) des étrangers et des autochtones. Ces arrière-plans comprennent l'interprétation des interactions entre les acteurs, l'assignation des symboles aux événements. L'interface se situe entre deux ensembles d'orientations symboliques qui sont différents quant aux objets, et aussi bien quant aux valeurs. A l'intérieur des deux côtés, il n'y a qu'une relation *sui generis*, sans causalité[90].

> "Il y a un usage immédiat du symbolique, ou le sujet peut se laisser dominer par celui-ci, mais il y en a aussi un usage lucide ou réfléchi. Même si ce dernier ne peut jamais être garanti a priori (on ne peut pas construire un langage, ni même un algorithme, à l'intérieur duquel l'erreur soit "mécaniquement" impossible), il se réalise, et montre ainsi la voie et la possibilité d'un autre rapport où le symbolique n'est plus autonomisé et peut être amené à l'adéquation au contenu", (Castoriadis, 1975, p. 175).

S'il n'y a pas de lien proprement causal dans les orientations symboliques à l'intérieur de chaque côté, il y a encore moins d'espoir de trouver une cause entre deux orientations radicalement différentes (l'orientation des étrangers et l'orientation des autochtones). L'interface est arbitraire en dehors des subjectivités des acteurs et fortement définie pour et par chacun d'eux. Pour l'étranger, ce qui fait le paysan africain sympathique et ce qui fait mercenaire (Appui Technique) ou ce qui fait orgueil et ce qui fait "world sens" (Autogeneración) n'est ni causal ni logique. De l'autre côté cela aussi est valable. L'interface ne peut être que du même ordre. La porosité est le résultat radical de la rencontre des subjectivités des acteurs.

L'usage lucide, s'il est possible, se fait dans le sens d'une amélioration de l'adéquation au contenu. Un étranger ou un autochtone peuvent-ils améliorer l'adéquation entre leurs orientations symboliques des événements et ces événements ? Cette lucidité est favorisée parce que l'inadéquation est si évidente et omniprésente que les acteurs sont constamment appelés à se mettre

[90] Comme Castoriadis l'a montré en étudiant les *a prioris* fonctionnalistes du Marxisme.

en cause. Mais la lucidité est entravée parce que le caractère arbitraire de l'interface les empêche de voir ce qui fait adéquation, le brouillard est très dense. Il est donc toujours favorable de renforcer la lucidité, c'est le but premier, si le symbolique va dans le bon sens est une question seconde.

Il n'est pas possible d'emballer un objet technique, qu'il s'agisse d'un modèle informatique ou d'un dessin d'une charrette, de façon à faciliter son introduction. Principalement parce qu'il est toujours nécessaire d'accompagner cette introduction avec la présence d'un expert étranger. Ces objets ne peuvent jamais être assez spécifiques pour que leur emploi ne soit pas incertain. Un objet technique est toujours spécifique à un mode d'emploi non-intrinsèque. Il faut adapter le modèle informatique et interpréter ses résultats pour modifier les entrées ou affiner les paramètres du fonctionnement de la turbine pour la génération d'électricité. Ou pour la charrette, prendre en compte la disponibilité de la matière première et des capacités de l'ouvrier qui s'en occupe. On ne s'en sort pas avec une réduction de la présence d'un étranger qui apporte un savoir-faire qu'il a accumulé lui-même auparavant.

Dans l'acceptation de la présence d'un étranger, tout se joue sur son caractère d'étranger. Sa présence permet-elle de défaire l'étrangeté de l'objet et de renforcer une identité autochtone ? Les deux se font par une activité dramaturgique ou communicationnelle qui permet de faire ce travail symbolique. Renforcer la lucidité et favoriser l'adéquation signifient en premier lieu renforcer ces activités, les vitaliser.

En ce qui me concerne, cela a bien fonctionné. Ma participation à Autogeneración a été jugée un succès important, les responsables au Mexique et à Washington affirmaient que j'avais sauvé le projet; les résultats techniques que j'ai élaborés représentent 60 % des produits de l'équipe, pourtant je n'ai pas eu d'expérience dans ce domaine technique avant cet engagement. Tous les autres experts avaient une expérience de plusieurs années en la matière et ils ont travaillé aussi longtemps sur le "projet" que moi. Le questionnement des rapports entre étrangers et Mexicains était constamment présent pour moi. Pour les autres experts, ce questionnement devenait de plus en plus visible avec ou par l'activité ethnographique.

Une possibilité serait donc de demander aux experts (étrangers et

autochtones) un travail ethnographique[91]. Cela va à l'encontre de leur formation technique. Ils sont formés à identifier la seule réalité physique qu'ils doivent atteindre. Il paraît plus prometteur de réfléchir sur leur façon de travailler dans un projet. Comment intensifier leur rapport mutuel de façon à favoriser l'activité communicationnelle et dramaturgique au détriment de l'activité stratégique ?

Déjà la mise en place des deux cas étudiés va dans le bon sens dans la mesure où les équipes avaient un nombre égal d'étrangers et d'autochtones. Les soumettre tous au même critère de performance, juger les résultats de l'équipe en commun sont des préconditions pour faire pression sur les experts afin de renforcer l'adéquation de leur orientation vers l'autre. Cette pression est encore plus forte si on fait formellement des couples entre un étranger et un autochtone qui partagent le même domaine d'expertise. Réduire le contact entre les étrangers d'une part et entre les autochtones d'autre part renforce aussi la pression. Mais les possibilités d'accommoder les obstacles de la collaboration des experts dans son organisation globale sont assez limitées. Beaucoup d'organismes de coopération pour le développement, comme les Nations-Unies et d'autres, ont déjà réalisé ces critères dans l'organisation de leur travail (Fry, 1989, p. 7). Ils y sont arrivés à partir des expériences dans beaucoup de domaines d'intervention et de pays.

La raison des limites des remèdes de forme organisationnelle se trouve dans l'essence des obstacles. Les acteurs sont dans une structure qui ne peut pas exprimer la domination symbolique dans la continuité de la colonisation. Cette structure est prise dans son origine, l'idéologie de l'assistanat, la demande de l'opinion publique d'assister le Tiers Monde pour le sortir de sa souffrance. La Banque mondiale a par exemple été amené récemment à distribuer des sommes de 300 FF à des milliers de micro-entreprises informelles partout en Afrique parce qu'elle ne trouve pas d'autres canaux à travers lesquels elle pourrait les faire bénéficier d'un soutien. Mais les étrangers doivent assister sans pourtant apparaître altruistes, ils cherchent des relations de partenariat lorsque les fonds qu'ils font jouer, sont paternalistes. Aucune forme organisationnelle ne pourrait

[91] Comme on a aussi obtenu des résultats importants en demandant aux enseignants des classes composées d'élèves de différentes nationalités dans les collèges aux Etats-Unis, de faire des ethnographies de leurs classes. Beaucoup d'organismes de la coopération demandent une préparation dotée d'une formation sur la communication interculturelle, d'apprendre au moins les formules de politesse dans des langues locales etc.. L'efficacité de cette formation est souvent contestée.

dissimuler cette contradiction.

Si l'opposition des deux terrains en termes de exo- et endo-sociologique est correcte, il est possible de la constituer en critère afin de spécifier d'autres possibilités. Première remarque, l'objectif est déjà très différent dans les deux contextes. Dans l'exo-sociologique, on doit faire en sorte que le contenu technique ne soit pas détruit, que le savoir-faire survive à la rencontre, par contre dans l'endo-sociologique, le savoir-faire doit être plus visible. On peut traduire cette différence dans les différences d'opérations des acteurs. Permettre de sortir les objets techniques de la construction d'altérité dans l'exo-sociologique, donc aider M.Osama à opérer plutôt comme M.Mohammad, aider M.Jacques à faire plutôt comme M.Richard. Dans l'endo-sociologique, il faudrait soutenir la déconnexion de l'identité des experts au savoir-faire, de sorte que M.José apprécie moins, du seul fait d'être étranger, des jeunes sans expérience (moi) et que M.Ramón et M.Miguel puissent sortir de la bataille avec le colon sur les modèles informatiques de la thermodynamique des turbines.

De nouveau, le fondement qui permet de faire avancer le travail analytique se trouve dans les opérations des acteurs vis-à-vis du chercheur, et les chapitres 1 et 2 se sont appuyés sur ces opérations pour comprendre le fonctionnement de l'interface entre les étrangers et les autochtones. Comme ces opérations ont ensuite permis de comprendre dans le chapitre 3.5 comment les étrangers bâtissent leur protagonisme avec l'altérité vécue et subie, et comment les autochtones sont pris dans une défense pour rester autochtones en acceptant le savoir étranger, il est maintenant nécessaire de voir comment les acteurs pourraient aller plus loin dans le travail symbolique qu'ils ont opéré avec le chercheur. Pour Appui Technique il s'agit de regarder de nouveau, par exemple, l'entretien avec M.Osama, qui l'avait amené à constater que le savoir technique était une raison en soi, et de voir comment M.Mohammad a cherché à demander à ses collègues de se servir des experts. Pour Autogeneración, il s'agit de regarder, par exemple, dans l'entretien de M.Ramón, comment il pouvait d'abord affirmer son investissement professionnel face au chercheur et ensuite reconnaître les points où il n'était pas capable de suivre le travail des étrangers, et de regarder comment M.Hector pouvait se réjouir des informations venues

directement de Washington mais reniait toujours l'utilité des résultats des étrangers élaborés au Mexique.

En ce qui concerne la situation exo-sociologique d'Appui Technique, pour chercher comment l'objet technique peut survivre à la construction d'altérité, il est nécessaire de regarder s'il est possible de générer l'altérité autrement ou s'il faut chercher à réduire cette construction. Tout au long du chapitre 1, il est apparu que les objets techniques étaient bien partagés entre artisans et experts, par exemple la qualité du travail manuel était appréciée de la même façon. Les experts et les artisans ont souvent eu recours à des raisonnements techniques pour avancer dans les discussions. Dans le chapitre 1.8.6. j'ai rapporté que M.Rahman (l'artisan qui rejetait l'altérité en relation aux experts) était impressionné quand M.Richard lui a dévoilé des secrets (de la trigonométrie). Introduire des savoirs totalement novateurs impliquait donc un appel, pour les artisans, à des significations qui font obstacle par la suite. S'il s'agit de secrets, il en découle qu'on a affaire à des transactions difficiles. Mais tout ce qui est technique et au moins partiellement connu était intégré sans précaution dans le raisonnement de M.Rahman et M.Mohammad.

M.Rahman trouvait nombre de repères pour distancier la France et le Ouestaf. De cette façon il s'engageait bien dans le travail avec les experts parce qu'il n'avait pas besoin de produire de distance dans ce travail. Il était contraint de réfléchir de manière critique sur leur savoir parce qu'il savait que ses performances seraient sévèrement jugées, étant "*informé par le blanc*". Ce qui lui donnait davantage de raisons d'inviter les experts à s'engager à long terme avec les artisans. M.Martin était souvent surpris de sa franchise. En résumé, il est évident que M.Rahman pouvait construire l'altérité en relation aux étrangers totalement en dehors des objets techniques. Pour d'autres artisans, il était au moins possible de constater que ces objets techniques, même s'ils étaient profondément différents, pouvaient être adaptés ou acquis par les autochtones.

M.Ngerbo, en regardant une pièce achevée et avec amertume:
_____"*c'est pas comme en France, ça n'arrive pas jusque là !*"
M.Rahman: "*mais au Niger hein, il faut rester proche de chez nous, il faut pas aller loin*"
M.Ngerbo: "*mais est-ce que c'est pas déjà le Tchad ?*"
M.Dambai: "*au Soudan quoi, là ils sont des grands bosseurs*", p. 183

Il semble que M.Rahman était d'abord plus optimiste quant à l'acquisition du savoir technique que les autres artisans. De toute façon, l'altérité envers les étrangers pouvait être coupée des objets si ce n'était pas encore le cas. Une fois cela acquis, les artisans ont eu plus de facilité à agir. Souvent leurs discussions s'intensifiaient rapidement quand le travail sur les prototypes avançait bien. La première réponse est donc qu'il est possible dans cette situation exo-sociologique de faire altérité autrement. Pour faire survivre les objets techniques, il faut réfléchir à la façon dont ils peuvent être mis de côté, comment leur valeur représentative dans le rapport entre les étrangers et les autochtones peut être réduite.

Pour regarder cela, il est utile de considérer l'artisan qui construisait l'altérité avec le plus de violence, sans doute M.Osama. Il était le seul artisan qui eût voyagé en Europe et il avait rapporté autant d'admiration que M.Dambai (qui avait fait un stage en France) pour les réalisations qu'il avait vues; dans son entretien, le Métro et les autres moyens de transport fixaient le futur à atteindre. Malgré cela, M.Osama érigeait des significations qui excluaient le savoir étranger des ateliers. L'altérité en relation aux étrangers était déterminée de l'extérieur pour M.Osama comme le chapitre antérieur l'a montré.

M.Osama ne pouvait exprimer ses critiques vis-à-vis des experts qu'à travers des objets techniques, s'adresser directement à un étranger était hors de question. Il mettait en scène les ordres des colons envers les autres artisans en la présence des experts. Il exagérait ses fautes, sa façon de percer, de casser des forets[92] et par symétrie la domination symbolique des étrangers. Cette domination était en partie créée par lui parce qu'il ne répondait pas aux invitations des experts à s'engager dans un dialogue sur les objets techniques.

A travers mon entretien, M.Osama a pu faire un travail sur les objets techniques sans altérité. Le lendemain il s'est distancié pour la première fois de quelque chose d'autochtone, l'entretien a mis en cause sa construction d'altérité qui enfermait les étrangers. Au début de l'entretien M.Osama cherchait à apprendre comment utiliser le magnétophone, il a voulu savoir comment

[92] M.Martin ne pouvait pas trouver d'explications à la manière dont M.Osama arrivait à casser un foret de 13 mm, la résistance de l'acier suppose effectivement beaucoup d'effort. Les étrangers expliquaient cela par des déficiences d'apprentissage des autochtones, celles-ci étaient leurs points de repères.

l'arrêter[93]. L'événement clé dans la suite était son étonnement d'avoir fait des rapprochements radicaux vis-à-vis de moi en tant qu'étranger. A chaque fois il s'est fixé dans un silence étonné. Ces rapprochements étaient provoqués dé le début par moi car j'agissais selon M.Osama :

"comme un étudiant dans le projet comme les artisans aussi".

Dé que cette continuité a été établie, M.Osama a été amené à constater :

"oui, oui, ça vous ne savez rien
..... maintenant j'ai pas peur de l'Europe
..... c'est comme tu essaies d'apprendre l'arabe"

Par contre quand j'évoquais Technoscience, le financement du projet, la Banque mondiale, les fonctions officielles de M.Jacques, M.Tahem, etc., M.Osama n'y trouvait aucun élément à repérer. Par contre, il constatait que M.Martin et moi étions logiquement des Nasarras pauvres, parce que nous ne disposions pas de moyen de transport, et cela lui permettait de construire rapidement la dénonciation de la coopération comme une mise en scène trompeuse d'assistance. A partir de là, tout le reste découlait, c'était donc

"les Ouestafricains qui permettent aux Nasarras de jouer ces jeux".[94]

Il concluait qu'il fallait discuter beaucoup plus sur les questions techniques, les étrangers devenaient plus individuels dans son discours. Il cherchait donc à comprendre pourquoi et quand ils partiraient, et quelles étaient les spécificités de leur savoir. Après ces opérations il expliquait quels étaient les points forts des artisans, il montrait que l'organisation de la production des prototypes était tout à fait convenable et comment ils devaient travailler ensembles de manière à s'entraider. Les objets techniques avaient alors beaucoup moins de charge symbolique *:"moi je ne connais pas d'autres manières de faire, c'est la bonne manière, c'est ça"*.

Il s'était amené lui-même à dire qu'<u>Appui Technique</u> correspondait à la situation

[93] Il pouvait ainsi arrêter l'enregistrement quand il le lui fallait. Il utilisait aussi son propre magnétophone pour enregistrer lui-même.

[94] Selon M.Osama, les projets des Nations-Unis étaient les pires abus et les projets du Ministère de la Coopération américain étaient les meilleurs. La pratique de la coopération française était marquée par le nombre excessif de coopérants qui entravent les projets.

locale et que les artisans pouvaient faire autrement que tous ces autres "projets". Cette façon de résoudre la confrontation par M.Osama aurait certainement résulté en une importante augmentation de leur collaboration par la suite. L'inactivité de M.Osama en tant que représentant du groupe des artisans était la principale limite. Il est probable que la reprise des activités de formation aurait été possible, mais il aurait fallu que M.Osama pût faire ces opérations devant le public du projet, notamment devant les autres étrangers.

Par contre, les entretiens avec M.Mohammad et M.Rahman ne les ont pas amenés à reconsidérer le "projet" ou les experts. Ils partageaient leurs expériences professionnelles avec moi, leurs monologues étaient longs et passaient par les détails de leur apprentissage du métier et par les détails techniques et économiques. Leurs échanges prolongeaient seulement les discussions qu'ils avaient déjà pu avoir avec les autres experts. Ils avaient pu établir tous les deux le rapport avec les experts d'Appui Technique en dehors de la distance entre un Nasarra et un autochtone. M.Osama avait commencé à le faire dans son entretien à partir des rapprochements radicaux que je lui avais permis. Ces rapprochements se sont fait à chaque fois à partir d'une proposition involontaire (sans intention particulière de ma part).

En ayant assisté aux travaux dans la cour, j'avais bien d'autres propositions qui lui paraissaient importantes. Celles qui ont été reprises par M.Osama étaient toutes orientées vers ma personne, le fait que je ne connaissais pas l'arabe, que je me déplaçais en mobylette, etc.. A ma grande déception, aucune proposition n'avait pour objet les actions des experts. Ma présence dans le champ de communication qui avait bâti l'interface était la condition principale pour le travail symbolique de M.Osama dans l'entretien.

Ce travail symbolique de M.Osama était plus puissant que la contradiction entre le civilisateur et le local. Cette contradiction réside dans l'impossibilité pour l'autochtone de devenir comme le civilisateur qui, lui, l'est devenu tout seul, et dans l'absence d'autres états de civilisation possibles pour l'autochtone car le civilisateur définit toujours ce qui fait civilisation. De plus, l'autochtone a besoin de quelqu'un de plus autochtone pour devenir aussi civilisateur envers celui-ci. Ce blocage structurel entre le civilisateur, ou le modernisateur, est logiquement fort[95].

[95] L'invitation au local: "Développe !" exprime un double-lien batesonien du même type que l'énoncé: "Soit spontané !". Mais je

Le moderne ne laisse aucune possibilité au non-moderne de devenir moderne. C'est cette contradiction qui définit le mieux le vécu de M.Ramón dans Autogeneración et celui de M.Osama dans Appui Technique. Mais pour les autres experts autochtones, le travail symbolique avait d'autres définitions, plus importantes (confirmation au lieu de contradiction, leur métier, etc.). Et, face à moi, un pôle de communication possible pour M.Osama, lui-même, commençait aussi à sortir de la contradiction.

L'entretien avec M.Osama confirme l'hypothèse qu'augmenter la perméabilité de l'interface dans le cas exo-sociologique d'Appui Technique se fait principalement par l'introduction d'autres savoirs qui permettent de remplacer les savoirs des experts comme expression d'altérité. Mais il est nécessaire que ces savoirs soient présents pendant la construction de l'interface, et de plus, que ce savoir soit lié à un Nasarra (j'étais Nasarra face à M.Osama)[96]. Ce constat résume ce que je peux apprendre par l'analyse de ma position. Il faut y ajouter ce que j'apprends en regardant les objets techniques; dans Appui Technique, tout aspect technique pouvait être vidé de sa substance pour acquérir une qualité de rupture dans les discussions techniques. Cette rupture ne pouvait plus être supprimée ou réduite par les acteurs, en dépit de tous les appels moraux auxquels ils pouvaient recourir. Il est donc impossible de changer le contenu technique pour agir sur les relations entre étrangers et Ouestafricains. Essayer d'adapter la technique au contexte local est exactement le contraire de ce qu'étrangers et Ouestafricains font avec les objets techniques, l'altérité. Parallèlement, le facteur déterminant le déroulement de la rencontre est la relation entre les Ouestafricains. D'autres artisans ont commencé à suivre M.Rahman, M.Osama et M.Mohammad, mais pour aller plus loin, il leur fallait le faire tous ensemble. Cela me semble rester la condition indispensable pour vitaliser Appui Technique, soit pour l'abandonner plus vite, soit pour le rendre plus effectif.

Il faut introduire d'autres objets qui permettent de marquer l'altérité entre

n'ai pas trouvé d'éléments qui suggéraient que l'imaginaire contienne une syntaxe de ce type.

[96]Ce constat est complété par le caractère dangereux de l'activité dramaturgique et de l'évidence de l'activité stratégique analysées dans les échanges dans Appui Technique. Mais je ne pense pas que ces structures permettent d'avancer mon interrogation dans ce chapitre sur l'opérationnalisation des actes symboliques.

étrangers et autochtones; ces objets doivent être présents pendant la rencontre et être partagés activement parmi les autochtones. Les objets techniques doivent être remplacés pour permettre de négocier les échanges sans que ce remplacement élimine les objectifs développants, et de créer plus de chiffre d'affaires pour les ateliers. Il reste encore à savoir si une telle possibilité existe. Si les intérêts des étrangers exigent la confirmation de leur pouvoir culturel ou si les autochtones cherchent la soumission aux étrangers, cette possibilité n'existe pas.

Je voudrais maintenant réitérer ces réflexions avec Autogeneración, le cas endo-sociologique. Contrairement au cas exo-sociologique, il n'était pas nécessaire de marquer la différence de l'étranger, les Mexicains ne cherchaient pas à reconnaître quelque chose qui soit mexicain à partir d'une différence. Leur travail symbolique se jouait seulement dans le local, ils cherchaient à y trouver la confirmation d'être autochtones. Pour ne pas me tromper sur ces formalisations fonctionnelles, je vais reprendre mon entretien avec M.Ramón, qui avait le plus cherché la réciprocité dans les relations avec les étrangers. Je suis arrivé dans son bureau chez Enermax vers 18 heures, un samedi soir, et nous sommes restés jusqu'à 22 heures. C'est un débat entre un expert étranger et un expert mexicain qui se rencontraient en dehors du bureau. Quand je lui ai proposé la veille de m'accorder un entretien, il a répondu immédiatement :

"je déteste les Gringos mais j'aime bien leur argent".

Au cours de l'entretien, il expliquait en quoi le contenu technique exprimait l'incapacité des responsables mexicains à cerner le fait que les ingénieurs mexicains sont aussi capables que les étrangers de réaliser ces objectifs; l'ensemble était donc une farce et Enermax la jouait mieux que les autres. Il en était certain et l'entretien ne changeait rien à cela.

M.Ramón: *"c'est dur pour moi, parfois, de ne pas les voir comme plus grands, j'ai toujours eu du respect pour les gens qui connaissent ce qu'ils disent, mais j'essaye de les surpasser, nous tous vous respectons, John et toi, pour ce que vous savez mais ça ne signifie pas que tu es mieux que nous, c'est ça la différence, par contre Juan Miguel ils pensent que vous êtes mieux en tout, ils sont foutus ..... un jour je dirai à John: Tu as tort quoi, tu t'es trompé, c'est faux ! Parce que ici les gens ne voient pas ça, ils pensent: Comment tu peux dire ça à un Gringo, putain ça me fait chier"*, entretien, 28 mars

Le jour suivant, l'équipe était réunie dans le bureau, M.Ramón a évoqué la prétention des étrangers (le "Superman", voir pp. 322 et 468). L'entretien ne lui permettait pas de changer sa façon d'engager l'imaginaire dans les relations avec les étrangers présents, mais en réaffirmant, pendant 4 heures, son identité professionnelle face à un étranger, il pouvait la prolonger plus loin. Pour ne plus rester soumis à l'étranger, il plaçait l'Autre devant lui pour le dépasser. Ensuite M.Ramón a contribué davantage à la préparation du manuel d'ingénierie et il a présenté les résultats de l'équipe à l'organisme client lui-même. M.John estimait que M.Ramón allait prendre plus de responsabilités.

L'entretien lui a permis de dénoncer son Gringo et ainsi, il a pu mieux prendre les objets techniques comme matière de travail. Face à moi, il avait poussé sa confrontation avec le Gringo plus loin, parce que les autres experts avaient utilisé ma présence de cette façon devant l'équipe, et aussi parce que j'avais accepté l'aspect de farce du service pour l'organisme client produit par Autogeneración. Aucun autre expert étranger ne pouvait faire ces deux choses face à M.Ramón. Par la suite, M.Ramón a travaillé plus étroitement avec M.John, puis avec M.Jack; tous deux estimaient, à la fin, que M.Ramón n'était pas du tout motivé pour collaborer avec les étrangers. Mais M.Ramón cherchait à travailler d'égal à égal sans pour autant avoir la souplesse de s'accommoder aux habitudes de ces étrangers[97]. J'ai montré dans le chapitre précédent pourquoi le Gringo représentait une telle menace pour un expert mexicain. M.Ramón était l'ingénieur mexicain qui affrontait le plus cette menace. Pour soutenir cela, il est nécessaire de créer des possibilités d'affirmer son identité et de le faire sur le contenu technique. Le contenu technique permettait toujours (voir typologie des malentendus, chapitre 2.7) d'établir la pertinence de ce qu'on faisait et d'en déduire les aspects de travail que chacun prenait en compte. M.José en avait même abouti à la possibilité de confirmer son identité, *"on a appris qui nous sommes"*, p. 329.

Sa perspective très technocrate et sa grande expérience professionnelle ont certainement facilité son contact avec M.John qui fonctionnait dans le sens

[97] Leurs façons de travailler étaient très différentes. M.John (US-américain) jugait le travail de M.Jack (français) peu intéressant, celui-ci ne serait pas en mesure de saisir la problématique des analyses d'Autogeneración dans son ensemble, phénomène typique pour quelqu'un qui procède aveuglément en suivant les recettes apprises à l'école, selon lui.

inverse que le contact entre M.Ramón et M.John. M.José connaissait la valeur de son propre travail mieux que M.Ramón, qui s'orientait vers le Gringo au lieu de se tourner vers l'ingénierie. Permettre de montrer la contribution d'un expert local crée en même temps la possibilité de fixer la contribution technique pour tous les experts mexicains et de renforcer les échanges sur leur rôle dans l'équipe.

Pour Autogeneración, il fallait créer des véhicules ou des canaux qui marquent la partie mexicaine du travail de l'équipe comme étant mexicaine, et cette partie devait être définie par les experts mexicains ensemble. La caractéristique clé de ce véhicule serait sa visibilité et son absence d'ambivalence. On peut conclure déjà cela à partir des déclarations par exemple de M.Juan, qui m'avait expliqué, dans deux entretiens, que les produits de l'équipe ne reflétaient ni les compétences des étrangers, ni les compétences des Mexicains. Mais cette conclusion paraît repoussée du fait du besoin de travailler ensemble. Aucun expert n'a suggéré de séparer les analyses techniques, préparées par les étrangers, de celles préparées par les Mexicains, parce que cette séparation signifiait une renonciation à l'universalité de ces analyses. Ce véhicule devrait en conséquence éviter une différence qualitative entre les tâches des étrangers et les tâches des Mexicains. Ce véhicule devrait partager les usines, entre étrangers et Mexicains, ce qui permettrait de se mesurer aux étrangers (nécessaire pour M.Miguel et pour M.Ramón), mais ce véhicule devrait aussi osciller entre les aspects techniques pour permettre d'avancer en tenant compte des différences de détails qui surgiraient (nécessaire pour Mme María et M.José). A cause de la sélectivité en faveur du savoir étranger chez l'organisme client, il serait indispensable que ce véhicule reste à l'intérieur de l'équipe, personne ne devrait pouvoir le saisir de l'extérieur (notamment M.Hector).

Le véhicule qui permettrait aux Mexicains d'identifier leurs compétences et les objets qui permettraient aux Ouestafricains de marquer l'altérité par rapport aux étrangers ont en commun de s'adresser aussi aux relations entre les autochtones, dans les deux cas respectifs[98]. Les relations entre les Ouestafricains

[98]Dans les deux cas, le type de remède conceptualisé correspond aux remarques sur les conceptions des projets (chapitre 0.7). M.Martin avait identifié les micro-entreprises comme un gisement d'activité économique, sans pouvoir dire comment ce gisement était constitué, sans donner d'éléments sur la façon dont les partis de ce gisement joueront ensemble et c'était bien de cela que les artisans n'étaient pas capables. Pour Autogeneración, Experconsult avait proposé de corriger une inefficacité structurelle dans le

se nourrissent de l'extérieur, d'où l'exo-sociologique, et les relations entre les Mexicains se nourrissent de l'intérieur, d'où l'endo-sociologique. Renforcer ces relations entre les autochtones leur permet de réduire le pouvoir culturel des étrangers. Les étrangers ne peuvent s'en accommoder que dans la mesure où les autochtones répondent plus spécifiquement au savoir de chacun des étrangers. Pour que les étrangers n'aient pas besoin d'affronter l'orgueil des Mexicains ou du roublard chez les Ouestafricains, il leur faut pour chacun se voir confirmer leur apport au projet par la reconnaissance d'un interlocuteur autochtone. En somme, les relations entre les savoirs et entre les experts changent en même temps.

Cette expérimentation théorique est une extrapolation de la modalité de ma présence parmi les experts. Ainsi, elle ne peut pas constituer une vérification des résultats, mais elle en donne une autre version. Cette extrapolation s'arrête très vite, faute de critères sur le fonctionnement du travail technique. Je ne peux pas sortir de la conception des "projets". Mes résultats ne permettent pas de dire quelque chose sur les orientations des efforts des experts. Sans une problématisation de l'objectif de "Développement", il n'est pas possible de produire un résultat qui constitue une alternative. Les experts ne disposent pas de propositions pour faire autrement et je ne peux pas y parvenir à leur place.

* *
*

Dans ce chapitre j'ai développé des arguments pour établir plus de réciprocité entre les acteurs. Dans les deux cas, je suis parti du fonctionnement de ma présence et du travail symbolique dégagé par mes entretiens. Au début de cette recherche, j'ai suggéré qu'à première vue, une possibilité de recherche (historiquement déterminée), la possibilité de construire un savoir (à travers du terrain) et l'exigence de réciprocité (idéologie de la coopération) dans le rapport entre les acteurs, seraient trois aspects de la situation actuelle de la coopération

secteur énergie du Mexique, sans établir les facteurs institutionnels qui avaient conduit à cette inefficacité, et c'était justement cette absence que les experts d'Autogeneración ne pouvaient pas combler.

(p. 2). Ayant posé cette hypothèse il n'est pas suffisant de la retrouver. Dans ce champ de recherche plus que dans d'autres, la posture au début peut prédéterminer le résultat[99]. Je pense disposer de deux arguments pour affirmer que la confirmation de l'hypothèse de départ n'est pas seulement l'expression de ma démarche, mais l'expression de la cohérence analytique de ma recherche. D'abord je montrerai le caractère complémentaire des deux opérationnalisations du travail symbolique auxquelles j'ai abouti. En cela je ne fais qu'emprunter la perspective de Jonathan Friedman. Mon deuxième argument est que ces opérationnalisations correspondent aux structures de communication analysées dans le retour méthodologique. Avant de passer aux conclusions, je terminerai par une dernière boucle sur le caractère contemporain de mon terrain, sur la productivité de la démarche, ainsi que sur leur source commune et sur celle des deux arguments confirmant l'hypothèse de départ.

Ce qui a permis à M.Osama de sortir les objets techniques de la symbolique du Nasarra étaient des démarcations de différences entre les autochtones et moi. L'objet technique (ou le savoir) étranger pouvait être coupé de son origine à condition de porter cette origine ailleurs. L'étiquette de l'objet prime sur son contenu. La différence entre le vécu de M.Ramón et celui de M.José s'articulait aussi sur l'étiquette et le contenu de l'objet. M.José accumulait du local en se servant du contenu, M.Ramón dispersait du local. Il est réducteur de caractériser le vécu des experts mexicains de cette façon, mais concernant la conséquence de la rencontre, cette différence est un élément important qui permet d'approfondir. On peut donc remarquer qu'il s'agit de deux types de processus. Au Ouestaf, il fallait réduire le lien entre l'origine et le contenu parce que l'origine ne permettait pas d'arriver au contenu, et au Mexique il fallait renforcer le lien avec l'origine et le contenu parce qu'on ne voyait pas la signification du contenu. La base servant à distinguer ces deux types de processus ne réside pas dans l'opposition :
réduire *versus* renforcer ce lien (entre origine et contenu), **elle est l'opposition du**

[99]"Sur un plan méthodologique il paraît indispensable de réexpliciter, en les résumant, les résultats de recherche obtenus grâce à la démarche adoptée et suivant l'itinéraire méthodologique choisi. Encore une fois, cela n'est possible que par un retour à l'hypothèse centrale et aux éventuelles hypothèses spécifiques; un retour qui n'est pas synonyme de vérification mécanique mais d'illustration du bien-fondé de ces affirmations-guides ou du contraire", (Sabelli, 1993, pp. 123 - 124).

point de départ :

l'étiquette étrangère *versus* la signification autochtone du contenu.

Il est plus fiable d'identifier ce point de départ que de prévoir comment ce lien peut changer.

Jonathan Friedman identifie les processus culturels dans le système global qui peuvent mettre en lumière ce qui se joue ici[100].

"The constant negotiation between the local and the global, the foreign and the familiar has become a basic condition of modernity. In modern times the taken-for-granted signs of cultural identity are perpetually being juxtaposed with other signs", (Third Text, 1992, p. 3). ".... at the base level there are the multinational economic organizations, global investment and speculation machines. We have suggested that these structures are not new, nor do they necessarily produce a cultural globalization process. The latter requires the development of a global awareness, not least among the personnel involved in globalized or globalizing institutions, from World Bank economists and diplomats to anthropologists. This is an awareness that is produced quite generally in certain quarters of the world system where declining hegemony and disorder, combined with increasing intensity of communication, have pressed the global upon everyday consciousness. .... Global fragmentation implies a proliferation of interpretations of the world, and it is this proliferation that is the historically specific content of global discourses. The World Bank can shift from all-out developmentalism to a serious support for tribal alternatives and eco-system maintenance. It is not the Bank itself that is the source of either of these positions, which must be traced back, I would claim, to the specific identity space of modernity and its historical vacillations. .... Global processes contain and transform their own internal boundaries and articulate dialectically with the local structures that together constitute them", (Friedman, 1994, p. 206).

Mes terrains sont fortement conditionnés par l'intensité de la migration des images, textes, touristes, travailleurs, etc. d'aujourd'hui. Les terrains sont idéaux pour étudier

[100] A cause de la réduction importante du vécu, ces réflexions n'ont plus d'intérêt pour comprendre les perspectives de M.Osama ou de M.Rahman, ou d'expliquer les différences entre les experts. Il s'agit seulement de clarifier mes résultats en les poursuivant à l'extrème.

cette situation car les interfaces sont sensibles à une transformation de ce qui peut faire identité. J'ai rempli les notions endo- et exo-sociologique à partir de mes terrains. Jusqu'ici je n'ai pas eu besoin de me situer par rapport à la "global anthropology" de Friedman. Cela change maintenant. Pour montrer la complémentarité entre l'étiquette étrangère (Ouestaf) et la signification locale du contenu (Mexique) je cherche à me servir de la global anthropology : les contextes dans lesquels la formation d'identité est pratiquée constituent un panorama global et potentiel pour la formation d'identité, ce panorama comprend l'interaction entre les pratiques locales d'identité et la dynamique des positionnements dans le global, (Friedman, 1992b). L'entreprise de Friedman est marquée par la constitution des mondes qu'il analyse, Hawaii, Grèce ancienne et moderne, Japon, Maori, Congo, comme contemporains et en rapport direct. Il montre l'importance politique de la constitution des formations d'identité et leur négociation dans l'imaginaire social. J'emprunte de Friedman la structure des rapports contemporains.

Pour montrer la diversité des constructions d'altérité, j'ai introduit le contexte historique pour les experts dans les deux cas, le travail contre le Gringo et contre le Nasarra. Ces deux figures sont autochtones, les experts étrangers n'avaient rien à voir avec ces figures. Les autochtones se sont positionnés dans un espace global qui était localement constitué. La circulation de savoir avait lieu dans cet espace. Ainsi les facteurs pour cette circulation gardent leur origine locale. Technoscience et Experconsult n'y étaient pour rien. Le caractère complémentaire des deux opérationnalisations du travail symbolique, avec au départ l'étiquette étrangère ou la signification autochtone du contenu, réside dans les positionnements des autochtones, possibles dans cet espace global localement constitué.

Le deuxième argument concerne les efforts de M.Osama et de M.Ramón et mon analyse des structures de communication. M.Ramón fixait l'Autre vers le négatif du premier axe (comme le faisaient la plupart des Mexicains) mais aussi sur le deuxième axe (voir p. 486), d'où la confrontation avec les étrangers. M.Ramón se servait habilement des modes de communication dramaturgiques, mieux que les autres Mexicains, et il ressentait la résignation au mode stratégique comme un échec personnel, mais moins fortement que les autres Mexicains. M.Osama

craignait moins la toute-puissance du juge que les autres artisans mais il rejetait plus fortement la possibilité d'approcher les savoirs (voir p. 398). Ainsi, il était l'artisan qui employait habilement les modes dramaturgiques (les autres ne le faisaient presque jamais) car pour lui, c'était moins risqué. Il ressentait fortement la résignation au mode stratégique et voyait une condition générale pour cela dans tout contact avec un Français.[101]

Je conclus que le caractère complémentaire des deux opérationnalisations du travail symbolique correspond aux structures de communication. M.Osama et M.Ramón agissaient dramaturgiquement quand l'occasion se présentait, mais leurs échecs étaient différents, orienté vers lui-même dans le cas de M.Ramón, et orienté vers l'extérieur dans le cas de M.Osama.

Les deux arguments éclairent pourquoi j'ai retrouvé l'hypothèse de départ. Les acteurs se positionnent en construisant un rapprochement historique, la possibilité de recherche réside dans le fait que ce rapprochement n'est plus assuré ou évident. Ce rapprochement est donc à chaque fois différent, et en même temps, l'action de se positionner crée la possibilité de construire un savoir à partir de ce positionnement. Les différences dans les structures de communication montrent qu'indépendamment des contextes historiques, les efforts pour établir un rapport réciproque entre étrangers et autochtones s'articulent bien sur différents types d'échanges entre étrangers et autochtones, la transformation d'altérité en protagonisme des étrangers et la défense contre l'Autre du local, au Ouestaf, avec l'échange de la morale de la rencontre et l'échange du pouvoir modernisant au Mexique. En suivant le travail des acteurs, l'analyse du matériel ethnographique amène un rapprochement entre étrangers et autochtones qui produit la possibilité de restitution et les particularités diverses et riches des

[101] Introduire les traits particuliers des individus montre aussi la difficulté à établir la base de l'analyse de la rencontre étranger/autochtone dans les personnalités individuelles. Comment analyser le cheminement de M.Osama, de son enfance dans l'est du Ouestaf, la vie chez son oncle pendant qu'il va à l'école secondaire dans la capitale, l'année passée dans un pays voisin pendant la guerre civile au Ouestaf et le voyage en Allemagne, en France et en Belgique, etc., pour en construire une argumentation qui soit cohérente par rapports aux autres artisans qui ont fait des cheminements différents mais certains ont agi plus vers le juge, d'autres moins, etc.. Pour chaque personne, je peux, avec un effort considérable, reconstituer le vécu individuel de la rencontre et faire des rapprochements avec la vie ailleurs, mais ensuite, en mettant un individu à côté de l'autre, je ne pense gagner que peu d'éclaircissements sur la rencontre. J'ai cherché à identifier des facteurs personnels partagés, plus que je ne les ai discutés dans ce texte, sans pourtant trouver des pistes prometteuses.

réactions aux résultats.

* *
*

Au cours de ma recherche, mon objet s'est dédoublé, de l'interrogation de la nature des opérations de la coopération à la possibilité d'un regard ethnologique. La raison de ce dédoublement s'explique par la présence de la contradiction structurelle (proposée ci-dessus pour M.Osama et M.Ramón). Parce que les experts étrangers partagent l'intérêt pour les objets de l'ethnologie exotique[102], je suis amené à interroger les conditions d'un savoir sur l'Autre. Il n'y a pas de rupture de cette relation entre la possibilité du savoir et le pouvoir colonial, du début de l'ethnologie jusqu'à aujourd'hui. L'ethnologie cherche à constituer un champ de savoir et le développeur le fait également à sa façon[103]. Mais ce dédoublement n'est pas complet. En montrant notamment la réciprocité de l'altérité dans Appui Technique, j'ai indiqué que le blocage structurel n'était pas la condition principale pour Appui Technique. Ainsi l'analyse du dialogue a réussi à ethnologiser davantage. Le dialogue remplace la charité épistémologique, comme dit Jean Jamin. La situation quotidienne dans la coopération est plus ouverte que les chercheurs ne le supposent et plus fermée que les praticiens ne le pensent. Autrement dit, ce que les experts oublient ressort toujours, et ce que les chercheurs construisent se perd. La situation quotidienne permet aux chercheurs de travailler, le cadre analytique et la reconstruction des altérités ouvrent de nouvelles problématiques parce que les experts négocient leurs savoirs. Cette négociation peut devenir une niche épistémique. Le caractère contemporain de

[102] Exprimé le plus clairement par M.Jack, l'expert français qui a travaillé dans Autogeneración. Il a été le seul étranger qui a lu ce texte attentivement pour y trouver des indices qui lui permettraient de travailler de façon différente avec ses collègues mexicains à la prochaine occasion.

[103] Le pouvoir colonial des experts étrangers n'était plus la présence d'un pouvoir militaire mais ce pouvoir résidait dans la meilleure maîtrise du savoir technique en question. Les mécanismes de communication démontrés donnent une impression de l'importance de ce pouvoir, dans Autogeneración autant que dans Appui Technique, je n'ai pas trouvé de raison à prévoir comment la consommation de l'expertise pourrait changer. Les efforts des développeurs auxquels j'ai participé, comprenaient aussi l'effort à maîtriser un transfert de leur savoir pourtant les projets sont répétés sans avancer sur le fond.

ce type de terrain consiste dans la possibilité de contemporanéité des acteurs dans l'analyse, dans la conjoncture historique où ces acteurs confrontent le passé, et dans la possibilité de constituer un savoir ethnologique sans bâtir de différences entre les acteurs, sans faire de l'altérité. Ce type de terrain est possible aujourd'hui, sans se heurter aux questions de la légitimité ou de l'autorité de l'ethnologue. Les terrains qui se situent pleinement dans les confrontations de savoirs permettent de trouver des positions d'analyse. La pertinence de la démarche de cette thèse découle de cette qualité.

3.10 CONCLUSION

Au début de cette recherche, par la sélection de mes terrains, j'espérais arriver à trouver de nouvelles invariances, et sortir ainsi de la pratique classique de l'ethnologie du développement rural. Les deux cas étudiés se trouvent en effet aux deux extrêmes du contexte contemporain de la coopération technique pour le développement. L'invariance que j'ai pu isoler se situe entre les autochtones et entre les étrangers. Indépendamment de la pertinence technique et économique du savoir à transférer, les résultats des cas observés étaient aléatoires, car la dynamique des échanges entre les étrangers et les autochtones rendait les objets techniques invisibles et arrivait même à les déconstruire (dans la mesure où ils perdaient leur substance). La négociation des rapports étranger - autochtone n'arrivait pas à atteindre la dimension symbolique de la rencontre, malgré les similitudes d'appréciation des savoirs techniques. Les résultats des efforts des acteurs, étrangers et autochtones, leur sont partiellement inconnus, et ils constatent l'échec vu le nombre insuffisant de signes de réussite. J'ai renforcé ce constat en démontrant la force des invariances qui constituent la coopération, qui dépassent le poids des variations individuelles, professionnelles, institutionnelles et nationales.

Une des premières analyses des opérations du développement a montré, comme d'autres études par la suite,

-"que le succès ou l'échec de ces techniques ne se situe pas dans leur sphère d'action, mais hors d'elle, en partie dans l'état du rapport entre le pouvoir administratif et la population

-que ..... l'agent du progrès économique n'est en aucune manière maître des effets de son action; s'il est européen, il ne peut même pas les percevoir", (Althabe, 1968, p. 155).

3.10 CONCLUSION

Aujourd'hui donc, après 30 ans de bouleversements politiques, sociaux, économiques et culturels, les opérations de coopération présentent encore ces mêmes caractéristiques. Contrairement au contexte des recherches de Gérard Althabe, les différences dans la logique professionnelle des acteurs des cas étudiés ici, qu'ils soient ingénieurs étrangers ou mexicains, experts français ou artisans ouestafricains, n'ont pas d'influence sur leur collaboration.
Leurs pratiques des mêmes machines et des mêmes théories organisent largement leur comportement professionnel. Néanmoins, les résultats qu'ils envisagent restent hors de leur portée, même quand étrangers et autochtones ont des logiques relativement proches. Ainsi la conclusion de ma thèse démontre que cette extériorité trouve son origine dans les processus de communication, en montrant le pouvoir de création de sens des individus et les formes dans lesquelles ce pouvoir s'exprime indépendamment d'une conjoncture particulière.

Au cours de cette démonstration, je n'ai défini ni l'origine ni l'avenir des opérations de coopération, c'est-à-dire la notion de développement et le discours dans lequel elle prend sens. La coopération est l'expression de l'ambition des pays du Nord à amener les pays du Sud à un certain développement économique[104]. La coopération est un champ où se jouent à la fois plusieurs développements, la libération de l'homme de ses contraintes matérielles, la domination des pays du Sud par le Nord, l'hégémonie du capitalisme, la mauvaise conscience des pays riches, la culture de consommation, le mythe de la modernité, l'humanitaire, ... Gérald Berthoud a récemment esquissé une anthropologie générale qui tente d'orienter les problématiques des anthropologues vers les expressions économiques, techniques et sociologiques du développement. Au cœur de son propos se trouve "le va-et-vient entre nous et les autres, pour saisir comparativement toute société, [et qui] repose sur l'idée première de l'unité du genre humain", (Berthoud, 1992, p. 17)[105]. Ce va-et-vient permet de mettre la

[104] La thèse de Pierre Achard interroge "l'univers conceptuel d'un développement plus subi que voulu", Achard, 1989, pp. 431-501. L'univers conceptuel est plutôt subi parce qu'il a été impossible de trouver une expression de développement, le discours n'arrive pas à atteindre une réalité sociale.

[105] D'autres auteurs ont davantage approfondi le déterminatif "générale" de l'expression "anthropologie générale", mais pour moi, l'avantage de citer Berthoud réside dans sa tentative d'articuler les problématiques anthropologiques vers les objets économiques, techniques et sociologiques du développement. Ainsi, son esquisse me permet facilement de voir si ma thèse a pu suivre ce déterminatif "générale".

modernité en perspective, car les idées reçues de la rationalité moderne "encombrent, entre autres, les discours de développement, [et] la tâche primordiale est bien de repenser, dans un même mouvement, la modernité et l'altérité", (*Ibid.*, p. 87). Les développeurs et la modernité technique et marchande dont ils sont les porteurs, sont les objets essentiels de la réalisation de cette tâche. Sur ces thèmes, Berthoud rappelle qu'il est essentiel de réfuter le présumé monopole des pensées rationnelles du développement. La pratique de la coopération, telle que j'en ai fait la description, montre qu'aucun acteur ne pouvait réaliser la pertinence de son savoir. L'orientation de ma recherche à la pratique de la coopération m'a donc permis de mener une recherche qui correspond à l'esquisse de Berthoud. L'intérêt de cette thèse est ainsi d'expérimenter une analyse qui permet de reconnaître ce qui se joue dans la coopération, une possibilité que Berthoud semble exclure.

"Si le développement est fondamentalement l'imposition de valeurs universalistes - et donc d'institutions correspondantes -, le maintien effectif des identités culturelles diverses n'est tout simplement pas possible à long terme. Si les réseaux de solidarité ne sont pas détruits, l'échec du développement est patent, même si les apports techniques sont assimilés. De manière beaucoup plus répandue, l'insuccès du développement se mesure au degré de dissolution d'une totalité sociale jusqu'à son anéantissement culturel", (*Ibid.*, p. 94).

Par ses apports techniques, la coopération peut imposer des valeurs universalistes, comme ne pas les imposer. Il est nécessaire de comprendre quels apports techniques le font, et dans quels contextes. Il faudrait pour se faire, analyser un nombre beaucoup plus importants d'acteurs de la coopération pour montrer réellement comment elle fonctionne. L'anthropologie court le risque de perdre son autonomie face à la force des difficultés à dissoudre la tension entre le développement proclamé, "exprimé souvent sur l'industrialisation à atteindre, et les processus sociaux nécessaires, inconnus et inconnaissables", (*Ibid.*). Tout au long de mon travail, j'ai mis en évidence la fiction de la coopération grâce à l'étude des éléments de la logique des acteurs, et ceux-ci montrent ce qui a fait la consistance d'un "projet" particulier. Commencer cette recherche en supposant que la coopération est ce que les institutions réclament, aurait été une position soit ethnocentrique, soit économiste. Dans le premier cas, le savoir technique fait l'altérité vers les autochtones, et dans le deuxième cas, l'efficacité est la seule

mesure du savoir technique. Le positionnement de ma recherche laisse en suspens encore d'autres aspects de la coopération. En prolongeant le propos de Marc Poncelet, (Poncelet, 1994), on peut dire que les positions d'une analyse de la coopération comme expression de l'idéologie du développement, peuvent être définies à partir de son occidentalité présupposée. Poncelet met en évidence différents degrés de lecture du développement, et chaque lecture relève d'un statut reconnu à la culture de l'Occident. Il propose un double renversement: "Dominer pour prendre ou donner pour dominer ? Objectiver pour libérer ou objectiver pour soumettre ?", (*Ibid.*, p. 219). Si la culture des autres est un obstacle pour la coopération, le développement revient à une domination de l'Occident; si la culture des autres est une ressource, l'aide au développement est humaine; si la culture des autres est une défense, le développement revient au capitalisme; et ainsi de suite. Il est possible de faire une lecture de mes études de cas en fonction du postulat choisi concernant l'occidentalité du développement et ainsi d'en fixer le résultat. Selon Fabrizio Sabelli, la relation post-coloniale est nouvelle, et le développement devient un programme ouvert, (Sabelli, 1993). Cette rupture avec la colonisation est-elle, par exemple, plus forte dans le cadre de la coopération anglaise, le colonialisme anglais ayant été moins assimilateur que le colonialisme français ? Pour prolonger les réflexions de Poncelet, le postulat de l'occidentalité du développement devient ainsi doublement déterminant pour les résultats de recherche. D'abord en qualifiant la culture occidentale par rapport à la culture des autres, ensuite en qualifiant la rupture entre colonialisme et développement. Le développement a compliqué davantage la définition d'une démarche scientifique. Berthoud a construit sa position d'anthropologue sur une critique qui comprend l'antagonisme entre les valeurs de l'Occident et les valeurs des autres. En laissant ouverts ces aspects, je ne pense pas avoir réduit la pertinence de ma recherche à l'anthropologie générale comme Berthoud l'a proposée.

J'espère ainsi avoir montré que parallèlement à la critique de tel ou tel aspect de la domination dans le rapport post-colonial, il est important de démontrer que la coopération elle-même est impossible et on ne peut, pour la concevoir, se cantonner au développement économique[106]. Montrer la pauvreté

[106]"L'impensé du développement" a été dénoncé par beaucoup d'auteurs qui se sont penchés sur ce thème pendant les

de la réflexion des développeurs et leur incapacité à agir est plus pertinent pour une anthropologie critique que montrer tel ou tel détail de domination véhiculée. Le débat qui consiste à savoir si le développement économique (pour satisfaire tous les désirs de l'homme moderne) est un concept universel ou non, ouvre un débat politique et important, mais pour une anthropologie critique de la pratique de la coopération, il est plus efficace de se pencher sur les processus mêmes qui déterminent cette pratique car ils comprennent bien d'autres choses qu'un simple questionnement sur la qualité universelle du développement économique. En effet, la nature des échanges entre les acteurs est le principal facteur qui détermine la nature d'une analyse de la coopération.

Les échanges entre développeurs et développés peuvent être appréhendés depuis deux positions. **Dans le contexte local, ces échanges expriment la transformation de la domination coloniale subie. Dans le contexte global, ils répondent à la réduction du rapport étranger - autochtone à celui de développeur - développé.** Il est donc important de poser ces deux positions ensembles. Dans la synthèse préliminaire (chap. 1.11), j'ai déjà établi quel processus exo-sociologique organise le passage des savoirs (ou objets) entre la France et le Ouestaf. J'ai également montré pourquoi ce processus ne suffit pas à rendre compte de l'expérience des acteurs, notamment de ceux qui ont le regard le plus critique sur le rapport développeur - développé. Je peux ici, pour conclure, redéfinir cette réduction dans le discours de développement d'aujourd'hui. Dégager cette réduction signifie en même temps comprendre comment une recherche est toujours impliquée dans cette réduction.

La conjoncture de la recherche anthropologique dans le complexe développeur a été établie par Marc Poncelet, (Poncelet, 1994) :

"L'émergence récente et l'institutionnalisation d'une prise en compte de la dimension culturelle du développement, renvoie davantage au nouveau syndrome d'échec du développement, mais aussi à la généralisation d'une conception qui, en Occident, constitue la culture comme espace désormais

dernières années. La fin des grands récits de l'histore accentue l'exigence d'une profondeur conceptuelle, mais cette exigence ne se défait pas d'une croyance néosaintsimonienne (Poncelet, 1994, p. 70).

ouvert au volontarisme gestionnaire", (*Ibid.*, p. 85).
"En filigrane, se dessine une proposition qui fait du sous-développement persistant l'effet pervers de théories et de pratiques obstinément réductrices, allogènes et donc ignorantes des "choses culturelles", (*Ibid.*, p. 93).
"L'idée centrale est de réconcilier la dynamique des projets de développement avec un "milieu socioculturel" jusqu'ici assimilé à un terrain", (*Ibid.*, p. 96).
"La prise en compte de la dimension culturelle du développement diplomatique n'annonce pas une revanche des sciences humaines. A terme, ne confine-t-elle pas à une "développementisation" de la culture ou des cultures... des pauvres ?", (*Ibid.*, p. 98).
"La troisième décennie consacrée au développement verra s'accumuler une "glose" culturelle d'une ampleur considérable", (*Ibid.*, p. 109).

Il a montré comment la demande des développeurs invite à penser la dimension culturelle du développement. Cette demande me semble être l'élément central pour la conjoncture de la recherche sur la coopération. Le développement devient "culturophage", la culture étant une représentation du social qui permet d'agir sur lui. Les anthropologies bâties sur une unité et une singularité de *La* culture sont amenées à dissoudre la question de l'Autre dans une substantialisation dualiste de la modernité et de la tradition (de là, la facilité de l'anthropologie culturelle américaine à "s'appliquer" à la coopération). Marc Poncelet s'appuie sur les travaux de Marc Augé pour affirmer que cette réduction "relève d'une reformulation stratégique de la thématique de l'endogénéité", (*Ibid.*, p. 153). Pour maintenir une distance vis-à-vis du dispositif du développement lui-même, j'ai dès le début refusé cette substantialisation. Les sciences sociales ne participent à cette substantialisation que de façon additionnelle car celle-ci se joue principalement à l'intérieur des institutions des développeurs.

Cette substantialisation est un processus historique qui exprime une transformation du rapport post-colonial (une culturalisation du grand partage).

Là où il était suffisant d'être Européen pour être développeur, il devient dès lors nécessaire de participer à la définition de l'endogénéité. Le développeur définit le développement à atteindre en définissant ce que l'autochtone est, selon lui, censé devenir. Son intervention vise loin et englobe le développé, ce qui conditionne les échanges qui s'instaurent entre développeurs et développés. Dans leur essence même, ces échanges sont une réaction à cette

substantialisation, qui est inscrite dans la conception des "projets", qui est transmise sur place par les développeurs. Mes résultats dégagent cette réaction et opposent la contribution de la recherche à la substantialisation.

Au lieu de constituer l'endogénéité dans le rapport de développement, je montre la consubstantialité du rapport de développement et de la formation d'identité.

Dans la pratique de la coopération, dans leur situation quotidienne, les acteurs étrangers construisent leur propre identité de "développeur" à travers leur rapport avec l'Autre, c'est-à-dire avec le sous-développé; en retour, leurs interlocuteurs s'adressent à leur Autre. L'Autre social est présent chez les développeurs comme chez les développés, et en réagissant aux manipulations de l'autre présent, chacun engage sa propre identité. Les possibilités d'agir restent donc à l'intérieur de la difficulté à penser leur identité individuelle et l'identité sociale. Le rapport entre l'étranger et l'autochtone (et dans la forme propre à la coopération, le rapport entre le développeur et le développé), n'est pas une relation conflictuelle entre l'occidental et l'autochtone, mais une relation consubstantielle. De par cette substance singulière, ce rapport est inséparable du développement. L'idée de développement et le rapport entre le développeur et le développé, ne peuvent pas être pensé indépendamment. Nul objet, nulle valeur, aucune qualité prêtés au développement ne peuvent précéder le rapport entre un développeur et un développé.

Marc Poncelet constate à la fin du chapitre "Voies et impasses d'une légitimité théorique du recours culturel" que les constructions **"d'identité culturelle arrivent à reproduire entièrement les priorités du développement lui-même"**, (Poncelet, 1994, p. 154).

Il en conclut qu'il s'agit là du principe constitutif "des arts et sciences du développement". Ce que la production de ces arts et sciences du développement fait au niveau théorique, correspond, dans le sens inverse, à ce qui est illustré par mes deux études de cas. Au lieu de constituer une identité à partir d'un discours sur le développement, les acteurs définissent à partir de leur identité individuelle et sociale ce qui, dans un contexte particulier, peut "faire" développement.

Le principe constitutif du développement est aussi le principe constitutif de la coopération.

3.10 CONCLUSION

Le dispositif du développement déborde, pour ainsi dire, la construction d'une identité culturelle, selon Poncelet. Par ce débordement, les priorités du développement couvrent entièrement ces constructions d'identité. Mais dans la pratique, c'est-à-dire dans le cadre de la coopération engendrée par le dispositif du développement, se produit le mouvement inverse. L'identité des acteurs déborde ce que peut être la coopération pour le développement. Les acteurs se trouvent dans une rencontre étranger - autochtone, et cette rencontre est créée par le complexe développeur. Ils sont forcément pris dans un mouvement inverse à celui que Marc Poncelet a constaté dans les productions des sciences du développement. Dans le complexe développeur, coupé de la réalité de la coopération, le développement a débordé ce que peut être l'identité des acteurs, et dans la coopération, coupé du complexe développeur, les acteurs constituent leur identité et en font ce qui peut être développement. La description des cas a donné une illustration de ce contre-mouvement des acteurs.

Il convient à présent d'insister de nouveau sur la différence du contexte des deux cas[107] : le Mexique post-révolutionnaire est en effet un pays autonome alors que le Ouestaf post-colonial est sous domination politique et économique. Mais indépendamment de ces différences, la rencontre des étrangers et des autochtones a déterminé ce qui faisait la substance de chacun des "projets" à partir du travail symbolique des acteurs. Les produits de leur travail commun ne signifiaient pas autre chose que la manifestation d'identité des acteurs.

Dans Autogeneración, les échanges allaient plus loin dans la mesure où les Mexicains construisaient leur identité individuelle dans le contact avec les étrangers. Quelques ingénieurs mexicains affirmaient même avoir réappris ce qui faisait leur identité tant individuelle que professionnelle. Ceux qui n'ont pas pu

[107] Si on cherche à travailler sur les différents degrés de dépendance symbolique que présentent différentes sociétés, ces deux cas sont intéressants à comparer: au Mexique la dépendance symbolique forte prime sur une indépendance de fait, par contre au Ouestaf, la dépendance symbolique est décisive malgré la dépendance politique et économique effective.

Il est très instructif de constater que dans les deux pays, le Mexique et le Ouestaf, il n'existe pas, à ma connaissance, de travaux anthropologiques sur les rapports contemporains étrangers - autochtones. Au Mexique comme au Ouestaf, l'anthropologie est pratiquée dans les zones rurales. Dès lors, tous les objets anthropologiques sont les objets classiques qui ont déjà fait la matière des monographies sur les ethnies. L'anthropologie mexicaine, qui comprend un nombre très important de chercheurs et d'institutions est entièrement occupée à étudier la population indigène, qui ne représente pourtant que 8 % de la population environ.

réaliser cette opération ont été écartés de l'équipe[108]. Les échanges dans Appui Technique n'en étaient pas encore là, car les Ouestafricains ne tiraient que peu de conclusions pour leurs possibilités d'action. Le voyage en Europe d'un expert mexicain (par exemple de M.Miguel) organisait davantage le récit de sa vie d'ingénieur que le voyage en Europe d'un expert ouestafricain (de M.Osama), pourtant celui du Ouestafricain a radicalement changé sa perception des étrangers. Le pouvoir culturel des étrangers dans Appui Technique était moins problématique pour les autochtones que le pouvoir des étrangers dans Autogeneración ne l'était pour les Mexicains. Le débordement des identités des acteurs sur ce qui peut être le développement était plus activement vécu au Mexique qu'au Ouestaf.

Au Mexique, le savoir des développeurs était si ancré dans son étrangeté que les acteurs pouvaient redéfinir leur identité d'autochtone. Dans le dispositif actuel du développement, par conséquent, le développeur renforce cette difficulté parce qu'il agit davantage sur l'altérité socioculturelle entre lui et l'autochtone.

Dans la pratique de la coopération, la négation du rapport à l'Autre dans la substantialisation dualiste (moderne - traditionnel ou étranger - autochtone, que la recherche approfondit à partir de la position du développeur), prend sa revanche. Le rapport à l'Autre enferme les acteurs dans un travail symbolique. Ils ne peuvent pas avancer parce que la pensée de l'autre est double, l'autre de l'individu et l'autre social ou ethnique (cf. l'appui de Poncelet à Augé, 1988, p. 59)[109].

[108] Je n'ai pas les moyens de faire l'analyse de ce phénomène, mais je présuppose qu'un expert autochtone qui n'arrive pas suffisamment à affirmer une identité individuelle, est écarté d'une équipe sans même qu'un pouvoir symbolique des étrangers n'intervienne, l'équipe éclaterait autrement.

[109] "La transposition implicite de ces propositions [l'assimilation identité/culture] dans la production d'identité culturelle escamote complètement la différence de nature qui existe entre une identité établie dans et par un rapport extérieur d'objectivation - méthodologie parmi d'autres face à une configuration sociale particulière- et la production identitaire dans et par un jeu rationnel donné où s'engendre une dynamique complexe d'hétéro-culturation et d'auto-culturation. On peut aller plus loin avec M. Augé, qui admet non seulement qu'aucune "société ne peut s'identifier à une culture homogène" mais surtout -et c'est là l'élément capital- que toutes les sociétés "ont une idée de l'altérité qui peut même apparaître comme le cœur de leur organisation sociale et de leur culture". Les systèmes symboliques et les règles d'organisation sociale "révèlent une double pensée de l'autre, de l'autre comme individu et de l'autre social ou ethnique" (1988, p. 59).", Poncelet, 1994, p. 152). Plus récemment Marc Augé a encore précisé cela:
"Le jeu du même et de l'autre (le jeu par lequel chacun essaie d'englober l'autre dans une même reconnaissance), pour le coup, se joue dans les deux sens et c'est ce double jeu qui intéresse l'anthropologue sans qu'il puisse ou doive se reconnaître dans aucun des deux.
Il va de même dans toute situation de développement et de modernisation: en tant qu'objet du regard anthropologique, objet de

3.10 CONCLUSION

La caractéristique principale des échanges dans les deux cas analysés est l'impossibilité de connaître l'autre présent. Tous les étrangers "n'avaient rien à faire avec les locaux", et, de leur côté, tous les autochtones ignoraient tout de ces mêmes étrangers. Le mutisme entre tous les acteurs est constitutif de leurs échanges. Ils établissaient un processus exo- ou endo-sociologique de passage des savoirs, qui leur permet de constituer l'identité individuelle. Mais cette identité individuelle ainsi constituée est différente de l'identité sociale qui est définie par rapport à l'Autre social. Elle est différente parce que l'étranger est aussi un développeur qui cherche à refuser l'altérité radicale. Le développeur se moque du "Gringo" et du "Nasarra", c'est-à-dire l'image de l'étranger chez l'autochtone. D'où la possibilité d'engager un travail symbolique derrière une interface, qui est produite par le contact entre les autochtones et les étrangers. Ce travail symbolique est en contradiction avec le processus endo- ou exo-sociologique.

La consubstantialité est liée au programme ouvert du développement, qui n'est pas en accord avec l'altérité radicale entre l'expéditeur et le destinataire d'un objet ou d'un savoir dans les processus endo- ou exo-sociologiques.

Les étrangers et les autochtones avançaient vers leurs objectifs parce que leurs intérêts n'étaient pas contradictoires, mais ils arrêtaient parce qu'ils étaient des sujets limités à eux-mêmes. Si les étrangers s'avaient échangés entre eux sur leur protagonisme et si les autochtones s'avaient échangés entre eux sur la défense vis-à-vis de l'Autre, il aurait été possible à chacun de se donner plus de liberté et d'aller au-delà de ce travail symbolique. Je n'aboutis là qu'à une conclusion sous forme d'hypothèse, mais le fait même que tous les acteurs ont ressenti l'étroitesse de leur possibilité d'agir, rend cette hypothèse plausible. Il convient donc de repenser le développeur et le développé en tant qu'acteurs solitaires. Cette caractéristique des étrangers et des autochtones impliqués dans la coopération a déterminé mon analyse; celle-ci s'est souvent limitée à retracer

---

connaissance, elle inclut aussi bien les développeurs que les développés, les modernisateurs que ceux dont ils entendent moderniser les comportements, et plus encore l'ensemble des rapports réciproques que les uns entretiennent avec les autres tant sur le plan des faits que sur celui des représentations et de l'imagination. (.....), s'il y a une chose que les sociétés concrètement étudiées par l'ethnologue manifestent sous toutes les latitudes, c'est bien la coprésence de l'autre à tous les niveaux d'identité (personne individuelle ancrée dans l'ancestralité, groupement lignager dépendant de l'alliance, nations modernes hantées par le grand Autre - le colonisateur, le développeur, le Dieu chrétien ou le Grand Satan)", (Augé, 1994, pp. 145 - 147).

les discours des uns et des autres. Le travail symbolique des étrangers était différent de celui des autochtones, mais, chez les étrangers comme chez les autochtones, ce travail se produisait entre leur expérience de la rencontre et la formation d'identité.

Ils partagent un savoir et ils constituent d'identité individuelle dans leur rapport à l'autre : la transformation de l'altérité en protagonisme chez les étrangers et la défense de l'Autre chez les autochtones. Cette formation d'identité prime sur toute possibilité d'action sur le moindre aspect du savoir en question. Nul ne peut orienter ce savoir dans une direction quelconque. Le travail symbolique s'arrête chez les étrangers et chez les autochtones vu l'impossibilité de le faire entre eux. Les premiers ne peuvent pas partager entre eux la transformation de l'altérité en protagonisme développeur, mais chaque étranger le fait pour lui.

La transformation reste dans le "Je" et ne peut pas passer au "Moi"[110]. Les autochtones ne peuvent pas mettre en commun non plus leurs réactions de défense contre l'Autre, ni au Ouestaf ni au Mexique, ils n'échangent ni ne communiquent sur leur position face aux étrangers. L'interface entre les deux côtés est ainsi plus un produit des capacités de tous à penser des échanges qu'un produit des différences entre étrangers et autochtones.

La force de l'impossibilité de connaître l'autre présent est un élément central, toujours présent. Au Ouestaf, ce sont des facteurs historiques dus au rapport France - Ouestaf, qui font qu'étrangers et autochtones ne constituent pas un groupe cohérent d'interlocuteurs. Au Mexique, les facteurs historiques qui lient Etats-Unis et Mexique jouent beaucoup moins. La difficulté de connaître l'autre consiste d'abord dans sa reconnaissance comme étranger ou mexicain. Les étrangers venaient de six pays différents, cela permettait aux Mexicains

[110] Le "Moi" dans la terminologie de Georg Herbert Mead comprend la représentation des anticipations des autres quant à soi-même, et le "Je" comprend la subjectivité des réactions propres. La conceptualisation de ces deux termes est au centre des théorisations d'identité chez Mead, Simmel, Habermas et chez beaucoup d'autres sociologues. Pour Habermas, l'antériorité du "Moi", que le "Je" doit objectiver pour acquérir son indépendance, est une des bases de l'intersubjectivité. Dans l'oeuvre de Friedman, le concept de culture chez Simmel est le point de départ à partir duquel on démontre que "self is constituted of culture not by culture", (Friedman, 1992a, pp. 331 - 365). Le "Je" constitue son identité à l'intérieur d'un "espace d'identité", qui l'est alors un espace des possibilités du "Moi". Son ambition est de montrer les liens causaux qui existent entre les changements économiques du système mondial et la constitution de ces espaces. Selon Friedman, l'opérateur des processus constitutifs de ces espaces est leur dynamique propre.

d'engager un travail symbolique contre la menace de la Conquista. Les difficultés pour connaître l'autre au Mexique sont propres au processus endo-sociologique. Les acteurs agissent mais il leur est difficile de reconnaître leurs actions. Au Ouestaf, tous les actes sont univoques mais il n'y a pas une seule logique qui les organise. Au Mexique aucun acte n'est univoque. Comme le préfixe l'indique, dans l'exo-sociologique, les échanges sont définis de l'extérieur (en dehors du champ de communication), dans l'endo-sociologique, ils le sont de l'intérieur (dans le champ de communication).

Le développeur se heurte d'abord à la complexité des processus qui lient les interlocuteurs autochtones. Et ceux qui ont passé une partie de leur vie professionnelle à assimiler une compétence technique, et qui ont réussi à démontrer leurs capacités (M.José et M.Miguel étant les meilleurs exemples), ont eux aussi continué à opérer un travail symbolique contre le développeur occidental. Par extension, on peut inférer non seulement que leur identification avec l'autonomie autochtone n'est pas affectée mais aussi, qu'une meilleure réussite dans l'acquisition des compétences ne signifie pas que cette identification joue de façon positive ou négative. Parmi les artisans les plus compétents au Ouestaf, se trouvait celui qui avait le plus besoin de défendre une façon de travailler "comme au Ouestaf" contre une façon de travailler "comme en France". Mais parmi ces mêmes artisans, il y avait aussi celui qui en avait le moins besoin. Cette conclusion apporte, à mon sens, une confirmation du caractère non-contraignant du savoir que les développeurs cherchent à transférer, non-contraignant dans le sens de la possibilité pour les autochtones d'en user, d'en faire un savoir sur lequel ils peuvent organiser leur logique propre.

Les masques blancs imposés par la domination coloniale n'ont donc pas disparu mais leurs porteurs agissent différemment. La coopération actuelle impose une autre forme au racisme des développeurs, qui fait que les autochtones participent plus aux conditions de la rencontre. Les experts autochtones constituent leur identité en fonction de leurs capacités respectives faire concorder leur rencontre concrète avec les étrangers avec leur perspective du contexte local.

Ce comportement peut apparaître à la fois comme un obstacle aux développeurs ou aux modernisateurs (par exemple la position d'Axelle Kabou), et comme une ressource aux développeurs reformés, et encore comme une défense potentielle contre la modernité (par exemple la position de Serge Latouche). La formation d'identité sociale chez les étrangers et chez les autochtones est limitée. Il est ainsi possible de définir une position d'analyse dans laquelle le comportement des experts autochtones n'est ni un obstacle, ni une défense, mais une position où les échanges entre étrangers et autochtones constituent une façon de penser et d'agir. Ni chez les étrangers ni chez les autochtones, il n'y a une culture comme mode de pensée, comme paradigme, car leur comportement est bâti sur la pratique même qui organise ce comportement. Les échanges sont plus des hybrides que des confrontations.

> "Dire du développement qu'il subit un échec, c'est refuser d'envisager ce qui est au principe du développement et de l'échec du développement : le pouvoir de les dire et par là, de les faire exister", (Poncelet, 1994, p. 32).

Les acteurs de la coopération constituent leur identité dans et par la pratique. Ils ne font pas exister le développement ni l'échec du développement parce qu'il ne s'agit là que de notions et de discours constitués ailleurs. Ils constituent des contenus symboliques de leurs actions parmi eux.

Mon analyse a reconstruit une partie de la production sociale des relations post-coloniales. Entre le développeur et le développé s'exprime une altérité socioculturelle. La caractéristique post-coloniale est une forme de dépendance symbolique qui se manifeste dans une dépendance technologique :
les autochtones ne prennent pas possession des savoirs techniques des étrangers[111]. Il s'agit donc d'illustrations de "la complexité de processus d'appropriation qui suivent d'anciennes lignes de fractures, sans manquer d'en produire d'inédites", (Poncelet, 1994, p. 50). La dépendance découle d'abord de la présence des étrangers car les experts autochtones sont déjà en possession des

[111] Indépendamment de la pertinence du savoir des étrangers, les autochtones ne se l'appropriaient ni n'exploitaient son potentiel. J'ai montré que même en reconnaissant la pertinence de ce savoir, les autochtones ne peuvent pas réaliser quel bénéfice ils pensent en tirer. Au Ouestaf, la continuité coloniale peut être posée sans problème, les colons ne partageaient que très peu leur savoir technique parce que le contrôle sur ce savoir était un important instrument de pouvoir. Quand les Ouestafricains réfléchissaient sur ce qui motivait un étranger et l'amenait à partager son savoir avec eux, la mémoire coloniale était partie intégrante de leur raisonnement.

connaissances nécessaires[112]. Mais les enjeux symboliques ne leur laissent pas la possibilité d'en faire le même emploi que les étrangers[113]. Pendant la collaboration, sur une période relativement longue et dans une situation d'égalité formelle, les acteurs étrangers et autochtones n'ont pas pu poursuivre leurs objectifs. Pourtant, ces objectifs étaient largement compatibles. Pour arriver à cerner la construction d'identité, il est nécessaire d'exclure de l'analyse la pertinence du savoir technique. Les objets techniques peuvent être transférés, introduits ou adaptés, mais ils ne permettent pas d'établir un savoir développant. Déjà, les savoirs disparaissent avant même d'acquérir une fonction de développement. Cette assertion répond à l'appel de Berthoud[114] qui invite à "repenser dans un même mouvement modernité et altérité" et à aller à l'encontre des idées reçues "qui encombrent les discours de développement". Ainsi, la démarche de ma thèse a rendu compte de la déconstruction des idées reçues, opérée par les acteurs sur le terrain.

La domination symbolique provient de la situation historique, elle consiste dans la souveraineté de l'Autre (le Blanc, l'Européen). Les étrangers font appel à cette domination pour agir comme développeur car ils ne sont pas en possession de connaissances de ce qui fait développement, ce recours s'impose donc à eux. Ce pouvoir, exercé par les étrangers, a empêché les autochtones et les étrangers d'opérer un transfert de savoir. Leurs efforts ne produisent finalement aucun résultat économique tangible et ainsi, les dits projets de développement contribuent à l'endettement des pays des autochtones. Ils mettent en cause le complexe développeur mais ne peuvent pourtant pas atteindre ce complexe.

Mon objectif principal était de montrer le caractère inédit du rapport entre étrangers et autochtones, la consubstantialité entre le rapport développeur -

[112] Les experts ouestafricains, notamment M.Dambai, connaissaient toutes les raisons techniques qui étaient représenté dans les plans des étrangers. Les ingénieurs mexicains maîtrisaient tous les calculs thermodynamiques et avaient aussi employé les logiciels que les étrangers manipulaient. Il n'est donc pas pertinent d'inclure une analyse qui vérifie ces affirmations. Les acteurs eux-mêmes les faisaient, et en conséquence, elles sont des données pour cette analyse.

[113] La compétence des étrangers était d'envisager l'ensemble des facteurs et en déduire des applications cohérentes dans des contextes particuliers.

[114] Indépendamment de tous les défauts de cette thèse, qui proviennent principalement de ma difficulté à sortir du terrain car mon parcours personnel fait que je suis fortement impliqué dans l'élaboration de la distance analytique.

développé et la formation d'identité. Ce qui fait la nature des deux cas analysés est déterminé par les acteurs sur place, en contact et dans la situation. Le développement en tant que dispositif de savoirs sur l'état économique ou social d'un pays, n'a pas d'effet sur le sens d'un "projet". A la fin de l'analyse, cet objectif me semble encore le centre de l'intérêt de cette recherche. Cet objectif n'exprime pas une volonté de me plier à la force des choses, ni de fournir une recherche fonctionnelle pour la coopération. La restitution des résultats de l'analyse a montré que ma démarche amène à des résultats qui sont extérieurs à la coopération. Les étrangers et les autochtones y retrouvent leur vécu mais ils ne peuvent pas saisir ces résultats. Le statut des objets du développement, la substance du savoir des développeurs sont déterminants pour la compréhension de l'analyse par les acteurs. Une analyse des opérations de coopération renforce ou réduit la substantialisation des objets du développement, qui sont les éléments de la substantialisation dualiste dégagée par Poncelet. En objectivant la substantialisation des objets des développeurs, l'analyse disparaît pour eux.
Le caractère inédit du rapport étranger - autochtone, autrement dit, l'autonomie de l'espace micro-social est ensuite à interroger si l'on veut comprendre différentes articulations avec l'environnement, notamment par rapport aux répercussions à long terme. D'ailleurs, il est nécessaire de mieux comprendre la conjoncture politique et la conjoncture scientifique du champ (voir le chapitre sur la recherche et la coopération, chap. 0.5), et d'y trouver des orientations pour la démarche de recherche.

Pour comprendre la restitution des résultats (leurs réception au sein des institutions), une réflexion sur la conjoncture est un pas très complexe. La domination coloniale était une condition parmi beaucoup d'autres pour le travail conceptuel de l'anthropologie. La domination post-coloniale pose aujourd'hui autant de difficultés pour le travail analytique. La coopération se pense sur la base d'une séparation entre le moderne et le sous-développé. Lorsqu'elle construit ses objets d'étude, plus encore que dans les travaux sur le terrain, l'anthropologie n'a pas toujours les moyens de surmonter le grand partage. Le chapitre de cette thèse consacré à la recherche et la coopération a donné une impression de la difficulté qu'une utilisation des résultats par les développeurs pose. La voie directe et impossible pour constituer une distance entre l'analyse

anthropologique et le dispositif du développement, serait la définition d'une autre modernité, d'un autre développement, différents du développement économique des pays industrialisés. L'autre modernité que différents auteurs proposent est soit pluraliste, soit participative, soit endogène, soit écologique, soit autonome, etc.. Sans proposer ainsi une autre modernité, il est nécessaire d'insister sur l'inédit du rapport développeur - développé et de montrer qu'une analyse pertinente passe obligatoirement par la compréhension de la consubstantialité de ce rapport et de l'identité des étrangers et des autochtones.

Contrairement à la dite dimension culturelle du développement, il convient de reconstruire la production d'identité par les acteurs de la coopération. En même temps, les glissements vers les populations marginales et la spécificité de l'ethnologie et le développement rural dans la coopération sont renversés. Une réaffirmation du holisme culturel dans la recherche sur le développement favorise une indigénisation progressive des projets et amène successivement à l'inculturation du sous-développement. Ainsi s'exprime la réduction culturelle au niveau institutionnel et sous une forme plus implicite.
"L'Europe quant à elle, construit les autres à son image et ce faisant se laisse construire par eux", (LeNaëlou, 1991 p. 394).
Dans sa thèse, Anne LeNaëlou a reconstitué la production d'identité à travers la coopération dans les communautés rurales en Bolivie et dans la Politique Communautaire de Développement de la Communauté Européenne. Une institution de coopération est une entreprise d'identité lorsqu'elle est conçue sur la dualité de la modernité et de la tradition. La référence à l'impossibilité de l'humanisme abstrait (souvent fait dans la littérature en citant Hegel), me paraît inadéquate. Ce n'est pas la supposée universalité du développement qui joue dans la coopération, mais la particularité des institutions des développeurs. La coopération n'est pas limitée par un excès d'humanisme, mais par les difficultés à l'articuler par les acteurs de la coopération. La culture du développement de l'occident comment pourrait-on le délimiter ?
Comme M.Ngerbo me l'a dit à la fin d'un entretien, *"le mot développement tu l'as vu là !"*, faisant allusion au nom d'un programme de coopération. M.Ngerbo et les autres artisans au Ouestaf cherchaient à innover et à faire avancer leurs

entreprises. Ne pas poser la question de savoir si cette volonté est en elle même ouestafricaine ou occidentale me donne accès aux représentations que les développeurs et les autochtones se font de la coopération et de l'altérité qui la constitue. Et cette démarche est possible aussi bien chez les bricoleurs du Ouestaf que chez les ingénieurs du Mexique.

Une recherche ethnologique plus holiste que cette thèse est davantage utilisable par les développeurs parce qu'elle met l'accent sur les spécificités locales. S'approcher à la totalité des autochtones est une exigence qui est reconnue dans la logique de beaucoup de développeurs. Le holisme ethnologique convient en effet au complexe développeur.

> "La professionnalisation du développement contribue paradoxalement à renforcer encore les dispositions mentales inconscientes des acteurs sociaux relativement aux valeurs que la culture occidentale associe à la notion de développement, (....).
>
> Passée la phase proprement militaire et diplomatique de la pénétration coloniale, l'exotisme du terrain africain affecte de moins en moins la nature du savoir-faire et des compétences attendues de l'administrateur, de l'expert ou du technicien colonial, désormais soumis à des normes professionnelles routinisées analogues à celles qui prévalent dans les métropoles", (Chauveau, 1992, pp. 23 - 24).

Les compétences étant les mêmes au Sud qu'au Nord, le développeur ne peut plus prétendre maîtriser quelque chose qui soit propre au Tiers Monde, il lui faut faire la preuve qu'il est un ingénieur compétent (en ingénierie technique ou en ingénierie sociale). Il ne peut revendiquer son rôle de développeur qu'en démontrant une compétence d'adaptation à la culture autochtone. La dite population cible n'est plus radicalement différente (comme l'étaient les colonisés), mais elle est retenue dans son développement et le développeur peut lui permettre de s'épanouir. Si la compétence du développeur n'est pas reconnue dans la situation du projet, elle est mise en cause. Les autochtones sont capables des mêmes compétences que le développeur, sauf s'il y a une endogénéité particulière dans un aspect du savoir en question. Ainsi, la recherche classique qui traite d'un terrain délimité dans sa singularité, accorde le développement.

La reconstruction d'une culture de développement prend sens dans la conjoncture actuelle du dispositif du développement. Le recours à une vision culturaliste permet de poursuivre l'ambition de développement indépendamment de l'échec du développement de ces trois dernières décennies. Il devient

possible grâce à ce recours d'expliquer les écarts entre le Nord et le Sud autrement que par la nature des relations économiques et politiques. Le "droit à la différence", qui permet si bien de bâtir des minorités ethniques, des émigrés et des "ghettos" urbains, enferme les développés et produit de l'altérité radicale. L'ampleur de la difficulté à échapper à cette conjoncture pour la recherche dans la coopération, posée par les développeurs, apparaît de façon évidente dans une autre publication récente.

"Des actions élémentaires telles que <l'ingénieur occidental> peut les concevoir, il est possible de passer, par transposition et traductions successives, à l'ethnophysique, à l'ethnotechnologie, c'est- à-dire aux sciences indigènes, mais à condition de comprendre que la physique et la technologie sont nos sciences à nous et qu'elles mériteraient, elles aussi, le radical, à la fois respectueux et condescendant, d'<ethno>", (Latour et Lemonnier, 1994, p. 14)[115].

Dans la conjoncture actuelle de la coopération, cette démarche peut se transformer en une entreprise du type de celle proposée par Philippe Geslin, dans le même ouvrage : "Comment l'ergonomie et l'ethnologie peuvent saisir le transfert de techniques et de sociétés", (sous-titre du chapitre 14 dans Latour et Lemonnier, 1994, pp. 290 - 309).

"C'est aussi qu'à travers une mutation technologique dépendante de modèles qui ne sont pas les leurs, les groupes doivent apprendre à puiser dans leurs caractéristiques endogènes pour que le développement se fasse dans le respect de leur spécificité culturelle", (*Ibid.*, p. 307).

L'échec des efforts antérieurs pour assister les pays dits en voie de développement appelle à la maîtrise culturelle de l'évolution technologique. La problématisation de la conjoncture de la recherche dans la coopération replace les échanges entre développeurs et développés dans un cadre d'analyse qui permet de donner sens à ces échanges. Il s'agit de négociations du caractère étranger ou autochtone du savoir en question. Les acteurs de ces négociations engagent le travail symbolique qui produit les finalités socioculturelles des technologies. Dans aucun cas, l'ethnologue ne peut faire ce travail à leur place.

Le savoir technique n'est jamais réductible à une typologie aussi simple

[115] Les efforts pour mettre en valeur ce qui est appelé "Indigenous Technical Knowledge", ITK, chez les auteurs comme M. Cernea, R. Chambers, B. Latour, N. Long, se trouvent limités par une contradiction entre les outils scientifiques employés et la volonté d'établir à l'aide de ces outils des différences entre savoirs scientifiques et savoirs traditionnels.

qu'autochtone versus moderne. Pour faire de l'ethnologie dans le cadre de la coopération, il faut d'abord se situer à distance du dispositif du développement. Cela signifie montrer le caractère aléatoire des objets des développeurs au lieu de les insérer dans une spécificité culturelle.

La démarche proposée dans cette thèse correspond à une analyse qui passe à côté du développement, sans le dénoncer comme ethnocentrique ni permettre de l'adapter pour renforcer la coopération. "Par ailleurs, et c'est finalement la raison d'être de cet ouvrage, n'est-ce pas le développement lui-même qui doit faire l'objet d'une rupture épistémologique ?", (Poncelet, 1994, p. 313).

J'espère être parvenu à cela en restant sur le terrain. L'ouvrage de Poncelet dégage les discours des développeurs et les défenses d'altérité dans les débats intellectuels. Il m'a été possible d'opérer cette rupture dans une analyse de la pratique de la coopération. J'y ai procédé en excluant tout ce qui nourrit une pensée du développement. Jean-Pierre Chauveau démontre la constitution de la culture des développeurs. Jean-François Baré assigne un holisme culturel aux développeurs eux-mêmes, qui revendiquent être en possession de leur totalité : "Ainsi, les fonctionnaires des agences de développement revendiquent des <cultures> professionnelles différentes, plus américaine par exemple pour la Banque mondiale", (Baré, 1995, p. 149). Pour ne pas céder à un œcuménisme qui conjuguerait "les cultures du développement", j'ai cherché à donner plus de profondeur au comportement des développeurs et des développés en montrant que ces "cultures" sont une expression de la dynamique des échanges. Cette recherche a aussi démontré qu'il est possible de sortir la technique d'une position holiste. On peut apporter la preuve qu'il y a une essence universelle de la technique tout en montrant, en même temps, comment le discours sur la technique permet aux acteurs de se reconnaître Français, Mexicain ou Ouestafricain. Il n'est pas nécessaire d'enfermer les acteurs dans un univers culturel au sein duquel la technique serait elle-même enfermée. Un défenseur de la position holiste pourrait encore affirmer que la démonstration de l'essence technique (universelle) ne contredit pas l'enracinement de toute technique dans un univers culturel défini; bien que certains aient produit des choses françaises et d'autres des choses ouestafricaines à partir des mêmes raisons techniques, on ne

peut nier que le discours technique à l'intérieur d'une culture est une totalité. Pour écarter ce contre-argument, il faudrait montrer qu'il n'y a pas de différence dans la construction du discours technique que tiennent différents Français qu'ils soient ou non en présence d'un Ouestafricain. Je n'ai pas cherché à montrer que la nature du discours des Français en présence des Ouestafricains et du discours sur la technique tenu en France variait. Je ne pense pas avoir ici les moyens de poursuivre cette argumentation, cependant elle est certainement possible[116].

En assumant la démarche, l'analyse s'est orientée vers les acteurs et leurs possibilités à agir pendant la réalisation des deux exercices de coopération. Cette orientation a été proposée de la façon suivante : "D'un savoir à l'autre. Les agents de développement comme médiateurs", (Olivier de Sardan, 1991, titre de l'ouvrage). Les agents sont donc en possession des objets de développement qu'ils négocient entre les intérêts des développeurs et ceux des développés. Ma recherche a poursuivi une orientation différente, qui peut se résumer en ces termes :

"Un savoir entre l'étranger et l'autochtone, les agents de développement comme protagonistes". Ici, les agents sont porteurs d'une logique qui organise la rencontre et ils agissent sur la même chose. En précisant bien sûr qu'il ne s'agit pas des mêmes agents, paysans dans le cas de l'ouvrage cité, industriels dans mes études de cas.

Autogeneración était d'abord une expression des problèmes de

[116]En revanche, je pense avoir produit une autre argumentation en établissant une correspondance entre les trois abstractions, la construction du discours sur la technique tenu par les étrangers, le fonctionnement de l'interface et la résignation vers le mode stratégique de communiquer. Parce que la construction du discours technique par les acteurs étrangers et autochtones produit au Ouestaf le passage exo-sociologique du savoir en question, et parce que l'interface et la réduction au mode stratégique changent en même temps, la spécificité du discours technique des étrangers est propre à leur origine sociale.

Il n'est pas nécessaire de s'attacher aux arguments économiques ou techniques des étrangers pour montrer comment ils exercent un pouvoir culturel sur les autochtones. Les Français d'Appui Technique et les US-américains d'Autogeneración ont construit des arguments ethnocentriques pour agir sur la situation de la rencontre. Ils se servaient des volets économiques et techniques pour montrer le caractère universel de leur savoir, en faisant ainsi preuve d'ethnocentrisme. Une analyse qui prend ces efforts comme objet en cherchant la qualité ethnocentrique de ces volets économiques et techniques, renforce leur mise-en-avant. J'ai cherché à éviter cela, car le comportement des étrangers devient plus clair si l'on suit la logique de leurs arguments ethnocentriques pour en montrer les limites. Ces limites ne sont pas de nature économique ou technique, mais sont celles de leur capacité à saisir la situation dans laquelle ils sont contraints d'agir.

l'environnement à la suite des années de croissance économique de l'après-guerre. La Banque mondiale prête à une entreprise nationale pour soutenir l'infrastructure énergétique du Mexique[117]. Le gouvernement mexicain cherche à rendre la production d'énergie plus efficace au niveau national. En comparaison, Appui Technique était une intervention allogène car aucune institution ouestafricaine n'a contribué à l'identification des actions à mener. Les ateliers étaient pensés comme des "micro-entreprises", ce qui était une réduction due à la vision économiste des développeurs. Le "secteur informel", par contre, est autant un produit du développement qu'un produit autochtone[118].

Les étrangers et les Mexicains s'accordaient la légitimité à moderniser mais aucun expert ne détenait un pouvoir suffisant pour organiser leurs efforts vers des résultats significatifs. Mexicains et étrangers constataient leur partage de la rationalité d'Autogeneración, mais les enjeux symboliques de leur rencontre dépassaient leurs négociations, et reproduisaient la dépendance des Mexicains vis-à-vis de l'étranger. Les échanges entre étrangers et Ouestafricains mettaient en évidence un pouvoir culturel des étrangers qui était cependant insuffisant pour imposer la rationalité d'Appui Technique. Cette rationalité n'était pas étrangère, une partie des Ouestafricains la saisissait et la transformait. Un expert autochtone pouvait agir comme un intermédiaire et il en tirait une reconnaissance forte auprès des étrangers et des Ouestafricains. Quelques artisans ouestafricains établissaient ainsi un travail symbolique qui était autochtone. Les échanges entre étrangers et Ouestafricains négociaient ainsi une altérité socioculturelle spécifique à cette rencontre.

En somme, les processus engagés dans la réalisation de ces cas étaient indépendants de la nature occidentale à l'origine des projets. Il ne serait pas non plus pertinent de regarder si Technoscience et Experconsult en tant qu'institutions

[117] L'autre entreprise nationale d'importance, PEMEX, soutient l'organisme client afin de pouvoir augmenter ses exportations grâce aux applications de la technologie proposées dans les analyses produites par le projet Autogeneración. Les prêts de la Banque mondiale sont encore animés par la même logique qui a orienté le financement de la reconstruction d'après-guerre en Europe, objectif qui a présidé à la création de cette banque.

[118] La "formalisation" (lire occidentalisation) du secteur "informel", déjà annoncée clairement dans le terme même, ne me semble pas être un aspect intéressant. Il s'agit d'un objectif tellement loin dans l'imaginaire des développeurs qu'il ne trouvera jamais une articulation suffisante pour prendre sens dans une pratique que les développeurs en feraient.

représentaient deux modes de modernité. Le travail des acteurs d'une opération dite projet de coopération pour le développement dépasse ces institutions.
Au sein du développement, la culture est un obstacle ou bien une ressource à mettre en valeur. Vue de l'extérieur, la culture est une défense contre le développement ethnocentrique. Dans le premier cas, les acteurs des dits projets de la coopération sont soumis aux rationalités des programmes. Dans le deuxième cas, les acteurs sont à l'extérieur et ils peuvent lutter contre ou accepter l'occidentalisation. Mes résultats ne correspondent à aucun des deux cas, car les acteurs sont à la hauteur des programmes, et ils agissent sur la rationalité des programmes, mais leurs forces sont limitées. Même en changeant la rationalité du dit projet en question, ils déforment les logiques qui animent leurs actions.